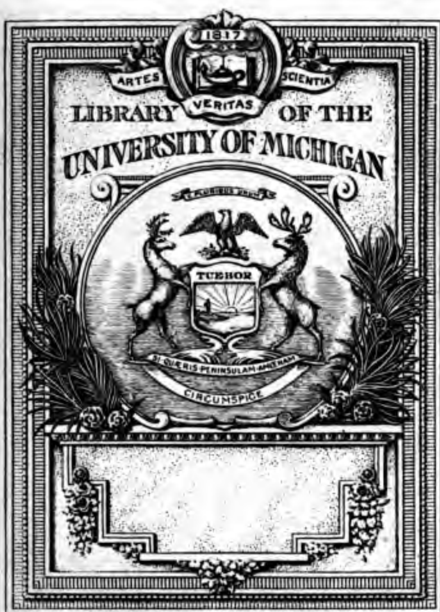
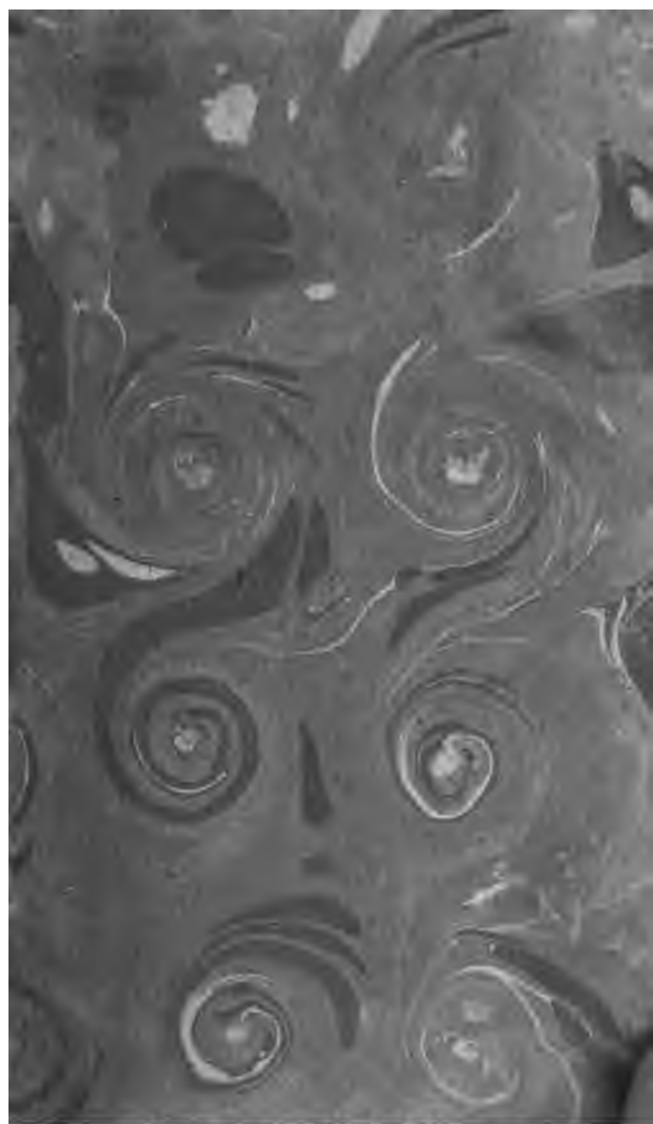



1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE





LA RELIGION DU CŒUR.

par <u>de Lasne d'Aiguebe</u>

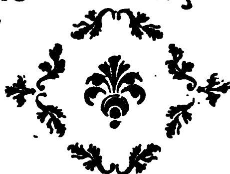
LA RELIGION
DU CŒUR,

Exposée dans les ſentimens qu'une tendre piété inſpire, avec de courtes élévations pour toutes les ſituations où l'on peut ſe trouver.

A l'uſage des perſonnes du monde.

PAR M. LE CHEVALIER DE **.

Lasne d'Aiguebelle



A PARIS,

Chez DELALAIN, Libraire, rue Saint Jacques.

ET A DIJON,

Chez la veuve COIGNARD, Et LOUIS FRANTIN, } Libraires.

M. DCC. LXVIII.

Avec Approbation & Permiſſion du Roi.

AVANT-PROPOS.

ADORER l'Être Souverain, contempler humblement ses perfections infinies, s'unir à lui par les saints mouvemens d'un amour pur, généreux & constant, lui offrir sans cesse nos louanges & nos actions de graces, nous soumettre à ses volontés, lui sacrifier nos goûts & nos répugnances; c'est la religion du cœur, c'est ce culte intérieur & suprême; cette adoration en esprit & en vérité qui purifie nos sentimens & regle nos mœurs, qui établit le regne de la charité au-dedans de nous, & qui est enfin l'hommage le plus agréable que nous puissions rendre à la divinité.

Toute la gloire de la fille de

Sion vient du dedans, dit le Prophete, * c'est de son cœur qu'elle tire tout son mérite.

* Ps. 44.

Nous ne sommes, en effet, devant le Seigneur que ce que nous sommes par notre cœur & par nos affections les plus vives. Il ne voit rien avec plus de complaisance dans nous, que notre amour ; il veut être l'objet de tous nos désirs, la fin de toutes nos actions, le principe, le motif & le but de tous nos vœux, l'inclination dominante de notre ame. Tout ce qui nous éloigne de ces dispositions, tout ce qui ne doit pas nous y affermir, ou nous y conduire, quelque spécieux qu'il nous paroisse, n'est, suivant l'expression de l'Apôtre, qu'un airain sonant & une cimbale vuide & retentissante.

La priere (j'entends une priere vive & animée) est le sentiment, & tout à la fois l'ex-

pression & la voix de la religion du cœur ; mais les personnes du monde regardent d'ordinaire ce devoir si doux & si essentiel, comme un exercice onéreux, qui demande un tems considérable, une pénible application de pensées suivies & méthodiques.

Trouveront-elles bon ces personnes, qu'un homme du monde tâche, s'il se peut, de les détromper de leur prévention, en leur offrant quelques courtes élévations de cœur, plus remplies de sentimens que de réflexions ?

On ne craint point de l'avancer, pourvu qu'on veuille bien en faire l'épreuve, une heureuse expérience apprendra bientôt qu'il ne faut, pour converser avec Dieu, que se livrer aux mouvemens & à l'impression d'une ame sensible & reconnoissante ; & que rien n'est plus facile & plus consolant que cette occu-

pation. Ai-je besoin d'ajouter que rien n'est plus noble? Et se trouveroit-il quelqu'un qui osât en disconvenir? Quelle gloire, en effet, pour un foible mortel, que de pouvoir être admis en tout tems, à faire sa cour au Roi des Rois! Que ne connoît-on mieux le prix d'un si grand privilége; on le préféreroit sans doute à la possession de ce qu'il y a de plus éminent dans l'univers.

Si je veux me dégager des liens qui m'attachent malgré moi à ce triste séjour, si je veux m'élever dans le Ciel, me mêler parmi les Chœurs des pures Intelligences, être associé à leurs célestes concerts, une sainte contemplation peut me procurer tous ces avantages. Quelle stupidité, ou même quelle bassesse d'ame n'y auroit-il pas à les négliger, & si j'ose le dire, à aimer mieux ramper ici-bas

avec les bêtes, dont la nature a fixé les yeux vers la terre ?

J'ai tâché de m'éloigner autant que j'ai pu, de cette sécheresse si ordinaire aux livres de piété, & qui ne rebute que trop souvent les gens du monde.

Si selon les préceptes de l'art, on doit proportionner le style à la matiere qu'on traite; qu'y a-t-il de plus grand & de plus sublime que la plupart des sujets que nous offre la Religion ? Et ne faudroit-il pas les présenter avec toute la force, & toute la majesté des expressions qu'ils méritent ?

Si l'harmonie toute seule a quelquefois tant de pouvoir sur l'esprit & sur le cœur, que ne fera-t-elle point, soutenue par la vérité, par la solidité & par la grandeur des choses ? C'est dans cette vue que j'ai essayé de donner à quelques-unes de ces élévations, le ton des Cantiques &

la lumiere du jour. C'eſt un nouveau bienfait que votre libéralité daigne m'accorder ; il eſt juſte que je vous en conſacre les prémices, & que mon empreſſement rende à votre grandeur le tribut d'hommages & de louanges qui lui eſt dû.

L'homme, le plus parfait de vos ouvrages, ſe laiſſeroit-il prévenir par les oiſeaux du ciel, qui ſemblent, par leurs chants, ſolliciter toute la nature à devancer le lever de l'aurore pour s'acquitter d'un ſi preſſant devoir ?

Que l'étoile du matin me voie donc inviter tous les êtres à vous louer des dons toujours renaiſſants de votre bonté.

Le ſoleil, par l'éclat de ſes rayons, annonce votre Majeſté à la terre, & il renouvelle, à ſes yeux, l'image de votre puiſſance, qui la tira autrefois du néant, par un ſeul acte de ſa volonté.

Admirable ſpectacle ! Un rayon de lumiere ſemble reproduire de nouveau l'univers ; & nous retrace ſenſiblement chaque jour le miracle fécond de la création.

La nuit, image du cahos & de la mort, couvroit tout de ſes ombres.

O terre, ô mer ! vous renaiſſez avec la clarté.



[illegible]

[illegible]

par de Lasne d'Aiguebelles

LA RELIGION
DU CŒUR,

Exposée dans les sentimens qu'une tendre piété inspire, avec de courtes élévations pour toutes les situations où l'on peut se trouver.

A l'usage des personnes du monde.

PAR M. LE CHEVALIER DE **.
Lasne d'Aiguebelle



A PARIS,

Chez DELALAIN, Libraire, rue Saint Jacques.

ET A DIJON,

Chez la veuve COIGNARD, } Libraires.
Et LOUIS FRANTIN, }

M. DCC. LXVIII.

Avec Approbation & Permission du Roi.

les douceurs de Sion. Peut-on m'envier ce ſoulagement néceſſaire ? je hâte, hélas ! par mes ſoupirs la fin de mon exil : mon ame ſecoue ſes aîles dans le doux exercice d'une ſainte contemplation : elle ſe dégage d'une triſte pouſſiere, elle eſſaye ſes forces, elle tâche de ſe débarraſſer d'un lien importun : quand lui ſera-t-il accordé de s'envoler enfin pour toujours dans le ſein de l'amour éternel.

ARTICLE III.

Sentimens d'une ame qui tâche de s'élever & de s'unir à l'Être ſuprême.

Ego ſum qui ſum. *Exod. c. 3.*

Je ſuis celui qui ſuis.

C'EST ainſi que vous vous nommez vous-même, grand Dieu ; c'eſt par ce nom ineffable que vous vous faites connoître à nous. Vous pouviez ſeul nous l'apprendre ce nom ſacré, ce nom qui n'eſt propre qu'à vous. Vous ſeul exiſtez par vous-même ; vous êtes le com-

mencement & la fin, & le centre de toutes choses.

O Être des êtres ! Être par qui je suis, & par qui est tout ce qui est ! ne me sera-t-il point permis de m'élever à la source féconde de mon existence, porté par le tendre desir de contempler vos perfections adorables. Mais que dis je, ô mon Dieu, qui pourra concevoir votre essence infinie ? & le scrutateur indiscret d'une si haute Majesté, ne sera t-il point accablé du poids de votre gloire ? Oui, mais c'est cet accablement même, & cette impuissance, qui fait le ravissement de ma foiblesse & de mon amour. Moins je vous conçois, plus je vous adore ; il me suffit de connoître, Seigneur, que vous êtes infiniment au dessus de toute connoissance. Il me suffit de sçavoir que tous les trésors de la science & de la sagesse sont en vous seul. *

* S. Pa[illegible] Coloss. 3.

Ah ! quand je ne suis rien, vous êtes tout ; & vous me dédommagez abondamment de ce que je ne suis point, par ce que vous êtes. Oui, mon Dieu, je me réjouis de mon néant en voyant votre grandeur. Je me console de la briéveté de mes jours, en pensant que vous êtes immortel, immuable.

L'idée de votre félicité adoucit sensiblement mes chagrins. Votre toute-puissance rassure ma foiblesse ; votre abondance enrichit ma misere & ma pauvreté. Je ne suis plus en moi ; mais dans l'Être immense que je contemple.

O le Dieu de mon cœur ! en m'unissant à vous, je vais à la source du sentiment, je perds ma langueur & ma sécheresse. Je renais, je me ranime dans votre sein ; j'y puise une nouvelle vie & une autre existence qui me met au-dessus de mes passions, qui m'éleve au-dessus de moi-même.

En adorant, en reconnoissant à vos pieds la grandeur de vos attributs, & la souveraineté de votre être ; les hommages que je vous rends relevent ma bassesse ; & l'éclat immortel, qui sort de vôtre trône brillant, rejaillit sur mon être & le couvre de gloire. Oh que ce commerce est divin ! Qu'il est avantageux à l'homme ! Peut-il, quand il en a goûté la douceur, s'occuper de quelqu'autre chose ?

O vous qui ignorez les charmes de cette union, & qui ne parlez point à ce Dieu dont toute la nature annonce la grandeur, d'une voix si intelligible, que faites-vous ; que languir sur la

terre dans une triste nuit, & dans un éternel silence !

Parlez-lui donc sans cesse, ô mon ame ! parlez-lui sur-tout ce langage que son amour entend si volontiers. Que tous vos sentiments soient autant de voix animées qui aillent continuellement vers son trône, & vous attirent les regards de ses plus cheres complaisances.

Que de richesse n'étalera-t-il point à vos yeux ! Quelle magnificence, quelle profusion de dons inestimables ne répandra-t-il pas à pleines mains sur votre indigence, dans cette heureuse circulation de desirs & d'hommages de votre part, & de bienfaits sans nombre de la sienne.



ARTICLE IV.

Sentimens d'une ame qui gémit des blasphêmes de l'impiété.

Fuerunt mihi lacrymæ meæ panes.... dum dicitur mihi quotidie ubi est Deus tuus.: *Psalm.* 41.

Je mêle mes larmes avec mon pain, quand on me demande où est mon Dieu.

PUIS-je entendre les blasphêmes de l'impiété, qui ose me demander où vous êtes, grand Dieu, sans me livrer à la plus amere douleur, & à l'indignation la plus juste! Oser me demander où vous êtes; quand tous les temps & tous les lieux, en montrant vos bienfaits, font voir votre puissance, votre existence & vos bontés! Quoi, oser nier votre providence, quand vos soins attentifs sur les moindres insectes, la font éclater si visiblement!

Insensés quel est votre aveuglement, ou plutôt votre noire malice, qui feint de méconnoître un Dieu que les cieux & la terre annoncent dans un langage qui se fait entendre à toutes les na-

tions! Mais quelle eſt auſſi votre audace, de ne pas craindre de tranſgreſſer ſes commandemens, tandis que la nature entiere lui obéit; que la mer ſuſpend ſes flots irrités; que les montagnes s'abaiſſent devant lui & l'adorent; que les éclairs & les vents deviennent les miniſtres de ſes volontés; qu'il les appelle & qu'ils accourent tous à ſa voix, qu'il les envoie, & qu'ils partent auſſi-tôt; tandis enfin, que tous les êtres s'empreſſent à l'envi de publier ſa gloire & ſa grandeur, & de célébrer ſa magnificence.

L'impie ſeul, l'impie, oſe vous outrager, Seigneur; il vit au gré de ſes deſirs; il mépriſe vos loix. Ses plaiſirs ſont ſes dieux; ſes penchants ſont l'unique regle de ſa conduite: & votre tonnerre vengeur n'écraſe pas ſa tête altiere? & j'ai la douleur, ô mon Dieu, d'entendre ſes blaſphêmes, & d'être le triſte témoin de ſes attentats ſacriléges.

Vous différez de le punir; votre éternité fait votre patience: du haut de votre demeure ſuprême, & du ſein de votre immutabilité, vous voyez couler le torrent qui entraîne tous les hommes: l'impie emporté par ce cours,

vous insulte en passant : vil insecte, il ose piquer la main bienfaisante qui le soutient ; mais ses foibles efforts s'évanouissent avec lui, & il tombe à l'instant sous les coups de votre colere : elle n'attend pas toujours, ô mon Dieu, qu'il ait achevé sa carriere : elle le poursuit & l'atteint même dès cette vie. Et c'est envain qu'il voudroit arracher de son souvenir l'image de votre justice, qu'une main invisible a gravée dans son cœur en caracteres ineffaçables : elle renaît sans cesse malgré lui du sein de ses remords : l'insensé vous refuse un hommage d'amour ; il vous rend un hommage d'effroi. Il méconnoît votre bonté. Il éprouve le poids de vos vengeances.

Confondez à jamais, grand Dieu, confondez, dissipez la nation infidelle qui ne vous connoît point *, & qui
* *Ps.* 31. vous outrage par ses blasphêmes. Ne me laissez pas plus long-temps au milieu des habitans de Cédar : finissez mon exil ; ordonnez enfin que mes yeux se ferment pour toujours aux scandales qui les blessent & qui m'affligent.

Hélas ! je voudrois vous aimer, & vous porter, avec mes vœux, ceux de tous les hommes ensemble. Mon ame s'élance vers vous ; & cependant une

funeste chaîne la retient & l'entraîne. O ciel ! faut-il qu'un poids fatal me courbe malgré moi vers la terre ! incertain de mon cœur, j'ignore s'il vous est fidele : oh que ce doute a droit de m'allarmer ! oh que cette situation est triste & accablante ! Quoi, je puis vous perdre à jamais, ô mon Dieu ? Ah ! tranchez plutôt le fil de mes jours, que de me livrer encore à une si cruelle incertitude. Hâtez pour moi le moment de votre regne parfait, de ce jour heureux où les cieux tressailleront de joie en votre présence, de ce jour désiré dans lequel vos élus se rassembleront à l'envi, comme des aigles à l'ombre de vos aîles.

O moment fortuné, quand viendrez-vous ! ô douce attente, vous pouvez seule charmer mes ennuis, & suspendre mes peines !

O vous qui insultez à ma foi, je n'entendrai plus vos discours sacriléges ! Vos scandales n'allarmeront plus ma vertu : mes regards ne tomberont plus sur vos crimes !

Je verrai mon Dieu dans sa gloire & dans sa Majesté ; je le verrai vengé de vos doutes perfides, par les adorations & les louanges de l'éternité.

ARTICLE V.

La connoissance de Dieu nous éleve à l'amour de Dieu.

Noverim te, ut amem te. *August. Soliloq.*
Que je vous connoisse, afin de vous aimer.

APPRENONS à connoître Dieu, & nous apprendrons à l'aimer : exerçons nous à la plus sublime des connoissances : élevons nos regards jusqu'au ciel. Prenons l'essor ; pénétrons, s'il se peut, dans le sein même de la Divinité : adorons, admirons ses perfections infinies ; entrons ..... mais que dis je, & qui sommes nous, pour porter nos foibles regards jusqu'au trône de l'Eternel ?

Terre fragile, amas de boue, vil limon que votre souffle anima, & que votre bonté soutient ; me convient-il, ô mon Dieu, de tirer le voile sacré qui me cache votre essence infinie ? Ah ! vous vous connoissez vous seul, & il n'y a que vous qui puissiez vous faire connoître. » Que je vous connoisse du

» moins, autant qu'on le peut, au mi-
» lieu des ténebres de cette triste mor-
» talité. * Mais hélas ! quelle idée mon
» esprit se formera-t-il de vos perfec-
» tions ? Sous quelle image vous repré-
» senterai-je à mon cœur ? votre beauté,
» ô mon Dieu, est-elle du genre de cel-
» les que mes yeux apperçoivent dans
» les choses corporelles ? Votre éclat
» brille-t-il comme cette lumiere exté-
» rieure, qui flatte si agréablement la
» vue ? Etes-vous une harmonie sembla-
» ble à celle des concerts les plus mélo-
» dieux ? une odeur comme celle des
» fleurs & des parfums les plus suaves ?
» un goût comme celui des mets les
» plus exquis ? un objet comme ceux
» dont la volupté recherche la jouissance
» avec le plus d'ardeur ? Images grossieres
» & imparfaites ! Non, vous n'ê-
» tes point cela, ô mon Dieu : mais
» vous contenez, vous réunissez, vous
» surpassez infiniment tout cela. Vous
» êtes à mon ame, ce que toutes ces
» choses sont à mes sens, mais d'une
» maniere beaucoup plus parfaite, plus
» intime & plus étendue. Vous êtes sa
» lumiere ; mais une lumiere pure &
» brillante, que rien ne peut affoiblir ;
» une harmonie que rien ne peut éga-

* Aug. Confess. 6.

» ler ; une odeur qui ne ſçauroit s'ex-
» haler ; un goût que la ſatiété ne ſçau-
» roit altérer ; un objet raviſſant, qui
» offre des attraits toujours nouveaux ,
» & des délices toujours plus vives.

» Commencerois-je enfin, quoi-
» qu'imparfaitement, à entrevoir ce
» que vous êtes ? Et une vue confuſe
» peut elle ſe flatter de diſtinguer de
» ce bas lieu une ſi haute Majeſté ? »
Source de lumiere & de vérité, Dieu clément & bon, montrez vous donc à mon âme tel que vous êtes : élevez-la au-deſſus d'elle même, afin qu'elle puiſſe s'élever juſqu'à vous. Dans mon humble confiance en votre bonté, l'unique vœu de mon eſprit eſt de vous connoître : l'unique deſir de mon cœur, eſt de vous aimer. Soutenez ma foibleſſe, augmentez mon intelligence, pénétrez toutes mes facultés de votre grandeur.

Je ſuis comme inveſti de votre gloire ; puis-je la méconnoître : comment pourrois-je l'ignorer ! tout annonce votre puiſſance, tout célebre votre bonté ; tout parle de votre ſageſſe ; tout enfin nous montre votre Divinité. Les cieux en inſtruiſent la terre ; le jour la révele à la nuit* : tous ces corps céleſtes ſuſpen-

* Pſ. 18.

dus ſur nos têtes nous diſent de vous révérer. Quel plus ſublime cantique, que ce concert unanime qui réſulte de leurs accords; la voix de la nature entiere, la voix de vos bienfaits divers, ſe joint à cette divine harmonie pour ſe faire entendre à nos cœurs.

Mortels connoiſſez tous, adorez, & aimez l'Être des êtres, celui qui fut toujours, qui eſt & qui ſera dans tous les tems le principe & la fin de toutes choſes; le centre de toutes les perfections; le bien unique, univerſel, infini; la grandeur, la beauté, la juſtice par excellence.

Infiniment Saint; les plus pures intelligences voilent leur face devant lui.

Sublime dans ſes connoiſſances, un ſeul rayon de ſon immenſe clarté, pénétre, éclaire, inſtruit les anges & les hommes Il voit tout, il ſçait tout, il connoît tout. Le paſſé, le préſent & l'avenir ſont dans ſa main. Il enchaîne les deſtinées, il éleve, il abaiſſe, il ſoutient, il détruit les Empires Maître de tous les événemens, il en diſpoſe & les fait agir à ſon gré ſans jamais en dépendre.

Impaſſible, immuable, immortel; il ne connoît ni altération, ni viciſſitude, ni changement. Quoique tou-

jours égal, il se diversifie dans chaque être. Il est l'ame de l'univers; il en est le mouvement & la vie; il échauffe dans le soleil, il brille dans les astres, dirige leur cours, regle leur impétuosité; il rend la terre stable, il souleve les flots de la mer, il fertilise les campagnes.

Riche de son propre fonds, il donne tout & ne perd jamais rien. C'est dans lui & par lui que nous recevons l'être; c'est lui qui respire dans notre ame & dans notre cœur.

Immense, il contient tout, il est présent à tout; point de tems, point d'espace, point de lieu que son immensité ne remplisse: il se répand partout sans se partager; il s'étend dans toute étendue.

Infiniment beau, infiniment bon, infiniment puissant, juste, sage, éclairé: toute sagesse auprès de la sienne n'est que folie; toute puissance n'est que foiblesse & vanité; toute bonté n'est que malice: toute beauté enfin n'est qu'imperfection & difformité, auprès de sa beauté souveraine. Qu'ajouterai-je encore, ô mon Dieu! quand je réunirois les idées les plus nobles, les plus sublimes de

tous les attributs, de toutes les vertus, de toutes les beautés, de toutes les graces possibles; quand j'accumulerois, je multiplierois, j'entasserois jusqu'à l'infini, toutes les perfections, tous les charmes, tous les attraits; vous êtes tout cela, & plus que tout cela, ô mon Dieu!

Ebloui, ravi, accablé par le poids immense de votre gloire, mon esprit éperdu ne sçauroit soutenir l'éclat qui sort de vous. Mon cœur seul ose continuer à vous contempler; il ose seul chercher à vous connoître; il se livre à tous vos transports; il s'attendrit à vos bienfaits; il se réjouit de votre bonheur; il se pare de vos faveurs, s'embellit de votre beauté, se glorifie de vos grandeurs, se dilate, s'étend dans votre immensité, & prend dans votre amour une nouvelle flamme.

O douceur! O joie! O transports! Votre tendresse me prodigue tous les trésors du sentiment; elle daigne remplir mes vœux. Vous vous découvrez à mon cœur; il vous voit, il vous connoît, il vous aime, il s'abîme & se perd délicieusement dans votre sein.

ARTICLE VI.

Soupirs d'une ame qui desire de voir Dieu.

Usquequò Domine, avertis faciem tuam à me ? *Psalm.* 12.

Jusques à quand Seigneur, vous détournerez-vous, & vous cacherez-vous à mes yeux ?

OU êtes-vous, Seigneur, où êtes-vous? Où vous chercherai je ? Où pourrai-je enfin vous trouver ? Vous êtes présent en tous lieux, & je ne vous vois point : une lumiere inaccessible environne votre trône éclatant : mes yeux, mes foibles yeux ne sçauroient pénétrer jusqu'à vous. Mes desirs vous appellent ; mon cœur s'élance, en vous cherchant, vers le centre de son bonheur ; mon ame impatiente jette de tous côtés d'avides regards ; mais hélas ! elle ne vous apperçoit nulle part. Où êtes-vous donc encore une fois, divin objet de toutes mes recherches ?

Créé pour vous connoître & pour vous aimer ; créé pour vous voir, pour

vous posséder ; pourquoi différez-vous de remplir une fin si digne de votre bonté & de mon attente ?

O rigoureuse absence ! ah que vous me coûtez de soupirs & de pleurs !

Enfermé dans ce corps mortel, je languis après le moment qui me rendra à celui que mon cœur adore. Tel qu'un ruisseau éloigné de sa source, j'erre sans sçavoir où je vais. Tel qu'un voyageur égaré, qu'une sombre nuit enveloppe, je porte mes pas incertains, sans appercevoir où ils peuvent tendre.

Hélas, pourquoi rencontrai-je en tous lieux des objets importuns que je hais, tandis que je ne vois point ce que j'aime !

O le Dieu de mon cœur ! O la lumiere de mes jours ! O la vie de mon ame ! Pourquoi ne vous montrez-vous point à moi tel que vous êtes en vous-même ? Pourquoi faut-il qu'un voile impénétrable cache à mon juste empressement vos amabilités & vos perfections infinies.

O infortuné que je suis, quelle main ennemie m'a donc ravi mon espoir le plus cher ? O péché ! O funeste péché ! Oui, c'est toi qui me dérobes la vue

d'un bien si doux, d'un objet si charmant : c'est toi, c'est toi, qui nous as tous perdus. O Adam, qu'avez-vous donc fait ? Hélas ! depuis ce moment fatal, déchus de notre premier état ; tristes, bannis, exilés, nous errons au milieu d'une nuit profonde, où nous ne sçaurions appercevoir notre Dieu.

Pouvons-nous, sans frémir, jetter les yeux sur le sort déplorable où nous avons été réduits par le péché ?

Vous nous aviez faits à votre image, Seigneur, impassibles, heureux, immortels ; honorés de votre présence & de votre amour, nous ne devions compter nos jours que par vos bienfaits ; nous ne devions ..... Mais pourquoi rappeller un trop doux souvenir? Qu'est-ce que je prétends, en me transportant en esprit dans ce jardin délicieux, que la main du Créateur elle-même avoit pris plaisir d'orner pour être l'heureux séjour de nos premiers parens ? Hélas, l'homme coupable peut-il, sans témérité, contempler la demeure de l'homme innocent ?

O douleur ! O funeste effet d'une désobéissance odieuse !

Oui, l'homme s'est privé lui-même de tous ses biens. En lui en promettant

tant de plus grands, l'orgueil les lui a tous ôtés.

Malheureux que nous sommes; le jour qui nous voit naître, voit couler nos larmes; & nos années ne se multiplient que pour multiplier aussi nos peines & nos dangers.

O Dieu Rédempteur! c'est à vous à qui je m'adresse, daignez nous regarder d'un œil de pitié. Et puisque vous avez voulu, au prix de votre sang, nous faire rentrer dans nos premiers droits, ne souffrez pas que je perde le fruit d'un bien qui vous a tant coûté; ne permettez pas que je sois privé plus long-tems de votre présence adorable! O l'unique vœu de mon cœur! vous pouvez seul fixer mon sort & calmer mon inquiétude.

Si je ne vous vois point, rien ne sçauroit me plaire: tout ce qui existe autour de moi, me devient importun; la nature entiere ne m'offre rien dont je puisse jouir: sans vous hélas! qu'est-ce que la lumiere du plus beau jour? Qu'est-ce que l'air le plus pur & le plus serein? Qu'est-ce que le monde avec toutes ses productions les plus rares? Non, tout ce qu'il y a de charmes, de splendeur, d'harmonie dans l'uni-

vers, n'est qu'une légere portion, ou plutôt une ombre imparfaite de ces biens dont vous êtes la source & la plénitude. La gloire, la beauté, la félicité ne sont que de foibles rayons de votre émanation. Paroissez donc, divin objet de mes adorations; montrez-vous enfin à mes yeux; faites moi voir votre bien-aimé.... Filles de Jérusalem apprenez-moi le lieu où il repose. Célestes intelligences à qui il est donné de contempler face à face ce divin Soleil de justice, daignez vous intéresser pour un exilé qui ne fait qu'errer au milieu des ténébres de cette triste mortalité.

Venez, Seigneur, ne différez pas plus long-tems de vous montrer à mon ame abattue. Laissez-vous toucher par mes pleurs. Laissez-vous appercevoir par mes sens. Mais que dis-je, & où m'emportent mes vœux? Des yeux mortels pourroient-ils soutenir, ô mon Dieu, l'éclat de votre visage immortel! non, vous nous l'assurez vous-même; l'homme ne sçauroit vous voir sans mourir. Que je meure donc, que je meure, afin de vous voir, puisqu'aussi bien je meurs de tristesse & d'amour, si je ne vous vois point, ô ma béatitude, ô ma gloire & ma vie!

ARTICLE VII.

Le souvenir de Dieu nous fait goûter une joie pure & parfaite.

Memor fui Dei, & delectatus sum. *Psalm.* 76.

Je me suis souvenu de Dieu, & ce souvenir m'a rempli de joie.

LA VUE & la pleine possession de Dieu, fait la félicité des esprits immortels dans le Ciel. Le souvenir de Dieu nous retrace ce bien, & supplée, en quelque façon à cette jouissance; il le rend présent à nos cœurs, & cette occupation glorieuse, fait toute l'assurance & tout le bonheur des justes sur la terre.

Le Prophête goûtoit, dans ce souvenir, le plus doux des plaisirs. Cette ravissante pensée charmoit tous ses ennuis, soutenoit sa foiblesse, consoloit sa douleur, remplissoit ses desirs.

» J'ai pensé à vous dès le point du » jour, Seigneur, s'écrioit-il, & bien- » tôt mon ame alarmée s'est trouvée » dans une profonde paix.

» Mon cœur & ma chair même,
» éprouvent les transports les plus vifs
» quand je m'entretiens avec vous. Je
» me suis occupé de votre saint nom
» dans le silence de la nuit, & j'ai
» senti croître mon zèle & ma con-
» fiance en vos bontés.

» Les pécheurs me tendent des pié-
» ges, mais je les évite, en me souve-
» nant de ce que je dois à votre justice,
» à votre gloire, à votre sainteté.

» Seigneur, dit-il encore, quand je
» veux m'élever au-dessus des agita-
» tions de ce monde; quand je veux me
» soustraire aux miseres de cette triste
» mortalité, je n'ai qu'à vous rappeller
» à mon cœur, & à lui retracer les mer-
» veilles de votre miséricorde.

O vous qui cherchez depuis si long-tems une félicité qui vous fuit, qu'attendez-vous? le Prophéte vous l'offre dans le souvenir continuel de notre Dieu. Ce bien se trouve auprès de vous; il ne faut point pour le chercher, traverser les mers, parcourir les terres; ce bien est au milieu de vous, il est dans votre esprit, livrez-vous à cette pensée, ne la perdez jamais de vue, portez-la sans cesse dans votre cœur; si vous aimez vos plus chers intérêts,

vous ne ferez aucun pas qu'elle ne vous suive. Votre Dieu fixera toute votre attention; vous ne verrez rien où vous ne l'apperceviez, vous n'admirerez rien où vous ne retrouviez son image; il donnera une nouvelle vie à ce qui vous entoure, il embellira tout ce qui frappe vos regards; les cieux vous paroîtront plus brillants, parce qu'ils sont le trône de sa gloire; le jour se levera pour vous plus sérein & plus pur, parce que c'est lui qui l'éclaire; la terre vous présentera un tableau plus riant, parce qu'elle est remplie de ses dons & de ses bienfaits; le soleil luira à vos yeux d'un nouvel éclat, parce qu'il y a placé son tabernacle; les différentes productions de la nature prendront à votre égard une forme plus féconde & plus riche, parce qu'il en est le principe & la source, l'essence, la plénitude & la fin.

Les filles de Sion, s'écrie un Prophete indigné, témoignent tant d'empressement à parer leurs corps, ce corps vil & mortel! Que ne font-elles point afin de relever leurs attraits? Oublient-elles les ornemens qui peuvent leur donner plus d'éclat, plus de graces?

Comment vous oublierois-je, ô mon Dieu! vous qui faites le plus précieux

ornement de mon ame ? Non, non, un ſi doux ſouvenir ſera mon occupation la plus chere : il verſera ſur tous mes ſens une joie pure & ſainte : je ne verrai que vous dans vos ouvrages, je ne goûterai que vous dans vos dons : tous les tréſors de l'univers n'auront de valeur, à mes yeux, que par la main chérie qui voudra les répandre ſur moi.

Soyez donc ſans ceſſe préſent à mon eſprit, à ma mémoire ; faites-vous ſentir à mon cœur, ô mon Dieu, ô mon éternelle portion ! que votre être paſſe tout entier dans le mien : qu'il abſorbe toutes les facultés de mon ame : qu'il la rempliſſe, la tranſporte & la diviniſe en quelque façon, & que je ſois heureux de votre bonheur même.

O ſaint raviſſement d'un tendre ſouvenir ! Supplément précieux de la viſion béatifique ! je veux déſormais raſſembler, réunir en vous ſeul tous mes vœux. Vous pouvez dans ce triſte exil me rendre ma patrie, en me rendant avant le temps, le doux objet de mes deſirs, en le rapprochant de mon cœur, & le lui expoſant avec tous ſes attraits.

O bien ſuprême & éternel ! que ſont auprès de vous les faux biens de ce monde, qu'une ſombre lueur, qu'un amas de boue & de corruption ?

Tout ce qui me diſtrait de votre ſouvenir, ô mon Dieu, tout ce qui m'en éloigne, m'éloigne auſſi de mon bonheur pour me laiſſer dans une triſte nuit. Le plus affreux cahos eſt le noir partage d'un cœur qui ne vous goûte pas. Formé par votre main, créé pour vous connoître, comment ſerois-je heureux ſans vous ?

O charmes adorés d'une union continuelle, ſentiment pur, délicieux ! je vous ouvre mon cœur ; rempliſſez-le ſans ceſſe, faites-lui ſentir la douceur d'une jouiſſance parfaite, & aſſurez-lui dans l'éternité la pleine poſſeſſion de ce bonheur ſans fin.



ARTICLE VIII.

Les merveilles de la nature confondent l'impiété qui méconnoît un Dieu.

Dixit insipiens in corde suo, non est Deus. *Psalm.* 13.

L'Insensé a dit dans son cœur, il n'y a point de Dieu.

C'EST-là le langage affreux de l'Athée ; c'est le sacrilége souhait de sa monstrueuse impiété. O ciel ! quel horrible blasphême ! Peut-on l'entendre sans frémir ! Et l'insensé, qui le profere, n'est-il pas désavoué par son propre cœur, au milieu même de cet exécrable desir ?

O Être, principe & moteur de tout ce qui est ! Oui, c'est vainement que l'impie cherche à vous méconnoître, & qu'il ferme l'oreille à la voix qui vous annonce en tous lieux : votre lumiere éclaire, instruit tout homme qui vient au monde *, & s'il en est quelqu'un, qui, pour fuir les remords ven-

* *Joan.* 1.

geurs qui le pourſuivent, veuille s'endormir un moment dans les bras d'un calme impoſteur, le cri perçant & unanime des êtres répandus dans ce vaſte univers, le reveille bientôt malgré lui, & lui montre un Créateur dans tout ce qu'il voit. De noirs ſouhaits, de triſtes doutes, ont beau lui redire en ſecret, qu'un aveugle hazard eſt l'auteur de tant de merveilles; ſon eſprit, tout ſéduit qu'il eſt par ſon cœur criminel, ne ſçauroit échapper aux rayons qui étincellent même juſques dans la nuit ſombre que ſes paſſions honteuſes ont formée autour de lui.

Comment pourroit-il, en effet, ne pas vous appercevoir, ô mon Dieu, dans tous vos ouvrages, quand les traces d'une main auſſi ſage que puiſſante y éclatent de toute part!

O cieux! O terre! O mer! quel langage éloquent & ſenſible ne nous faites-vous point entendre en vous montrant à nous! Quelle puiſſance infinie & féconde s'eſt dévoilée à nos yeux en vous créant! Quelle autre qu'une ſageſſe divine a pu établir ces rapports, cet ordre, cette égalité ſi diverſifiés & ſi juſte, ces qualités, ces eſpeces ſi différentes, ces mouvemens ſi compliqués,

& toutefois si simples & si uniformes ; ces mouvemens si rapides, & cependant si mesurés & si exacts, que nous admirons tous dans vous.

O globe immense de lumiere, qui, sans vous écarter jamais, parcourez depuis si long-tems une vaste carriere pour nous ramener les saisons & les jours, qui peut, en vous regardant, méconnoître la gloire & la splendeur du Dieu qui vous conduit, qui de vos propres feux vous reproduit sans cesse, sans diminution & sans changement!

Qui peut voir, sans étonnement, ô mon Dieu! qui peut compter ce nombre innombrable d'astres divers que vous avez semés dans le firmament avec autant d'aisance & de facilité que les grains de sable de rivages? Qui peut ne point adorer votre main qui les dirige tous dans leur course rapide, & les empêche de s'entrechoquer mutuellement!

Leve les yeux, impie! Un regard, oui, un seul regard suffit pour te confondre; ou tu es plus aveugle que le hasard, dont tu oses faire ton Dieu! Mais quand l'évidence t'accable, tais-toi, rougis, ou plutôt tremble, & hâte-toi de détester tes attentats & tes er-

reurs : adore enfin un Être Souverain, reconnois sa sagesse, admire & chante sa bonté ; unis ta voix à celle de tous ses ouvrages qui publient par-tout la puissance qui les a formés & qui les soutient.

Oui, grand Dieu ! Oui, tout vous annonce à notre esprit, à notre cœur ; tout nous retrace votre gloire, & j'en suis sans cesse investi ; par-tout mes sens vous touchent & vous apperçoivent ; ma foiblesse vous reclame en tous lieux ; mes besoins attendent de vous des secours toujours prompts & toujours nouveaux ; vous êtes le mouvement qui m'anime ; vous êtes la lumiere de mes yeux, l'intelligence de mon ame, la vie & l'ame de mon cœur, & je n'ai qu'à rentrer dans moi pour vous appercevoir encore plus distinctement que nulle autre part. Oui, c'est dans moi que je sens votre action & votre présence, d'une maniere encore plus intime & plus merveilleuse. C'est dans mon cœur que je vous adore, & que je vous aime avec plus d'ardeur. Augmentez des sentimens si justes, & rendez-les enfin éternels.

ARTICLE IX.

Sur la Mort.

Putredini dixi : pater meus es, & soror mea vermibus. *Job. c.* 17.

J'ai dit à la pourriture ; vous êtes mon pere, & aux vers vous êtes mes sœurs.

IL EST donc vrai, je ne puis en douter ; bientôt pâle, glacé, livide, je me verrai dans les bras de la mort ; mon corps ne sera plus qu'un horrible cadavre ; il ne restera plus de moi, qu'une poussiere infecte & noire, affreux débris des vers rongeurs.

Ah ! puis je soutenir cette image hideuse ! puis je à l'aspect de ce que je dois devenir, idolâtrer encore ce que je suis.

Peu de jours, que dis-je ! peu de moments ameneront ce point qui doit terminer le cours de ma vie.

O tems, vous allez donc finir pour moi ! Soleil, qui vous levez encore pour éclairer mes foibles pas, vous me refuserez bientôt votre lumiere ; vos

rayons bienfaisants disparoîtront pour toujours à mes yeux.

J'entends le tombeau qui m'appelle ; la terre s'entrouve déja pour m'ensevelir dans son sein.

O mort, implacable ennemie ! c'en est donc fait, dans peu je vais être ta proie.

Grand Dieu ! qui êtes toujours le même, & qui ne connoissez ni vicissitude, ni fin, vous avez fixé nos années, rien ne peut en prolonger le rapide cours. Vos decrets sont irrévocables ; chaque homme doit un tribut à la mort. Je souscris à cette sentence, j'adore en périssant votre immortalité ; mais ce souflе divin que j'ai reçu de vous & de votre libéralité sans égale ; cette ame, dont l'intelligence embrasse l'univers, s'éleve jusqu'aux cieux, sera-t-elle aussi la triste victime d'un rigoureux arrêt, s'évanouira-t-elle à son tour ? Non, tout me défend de le croire ; un être fait pour vous connoître, ne doit plus connoître le néant : une vie, un bonheur sans fin, doivent devenir son partage, si, fidelle à vos loix, son cœur n'a cherché qu'à vous plaire en se rendant digne de vous.

O doux espoir ! torrens de volupté

destinés, réservés aux justes, est-il permis à un pêcheur de porter ses regards & ses vœux jusqu'à vous.

Ne doit-il pas plutôt trembler & se confondre à la vue des horreurs qui accompagnent le crime dans le tombeau ? Ne doit-il pas gémir dans l'attente terrible de ce fatal moment qui le précipite dans un goufre de feux vengeurs ?

O mon ame ! un de ces deux sorts vous attend : un degré, un rien, un souffle vous en sépare : pouvez-vous, dans cette incertitude cruelle, penser à quelqu'autre chose qu'à prévenir l'affreux malheur qui vous menace, & à mériter le bonheur promis à un sincere repentir, ou à une constante fidélité !.

O mort ! oui, vous êtes mon pere : vous me donnez une seconde vie par vos leçons : vous m'instruisez plus efficacement que tous les autres maîtres. O cendre ! O vers ! vous allez me rendre à moi-même, en me dégoutant de l'ambition, de la volupté. Venez, me dites vous dans un triste, mais éloquent langage ; voyez où aboutissent enfin les plaisirs & les biens. Cherchez, cherchez dans cette vile & infecte poussiere les héros & les conqué-

rants : démêlez-y, si vous pouvez, les traits de cette jeune beauté qui attiroit les regards & les vœux. O vous tous, que la folle ivresse du monde endort, connoissez votre erreur ; apprenez votre derniere destinée. Que ce spectacle vous arrête, frivoles desirs que j'ai si long-tems nourris dans mon cœur.

Image de la mort, devenez désormais l'appui de ma foiblesse : placez-vous à jamais entre le crime & moi : démasquez à mes yeux les faux biens qui pourroient encore m'éblouir par leur vain éclat : arrachez, arrachez à tout ce qui m'entoure, cette fragile écorce & ce voile trompeur qui pourroit me séduire & me perdre. Eclairez un fatal aveuglement ; effrayez une injuste sécurité ; reveillez un assoupissement dangereux : que mes regards vous rencontrent par-tout : soyez véritablement ma sœur & ma mere ; que je me familiarise avec vous ; que je vous chérisse, que je vous aime, afin de haïr le péché, & de mériter par mes sentimens que vous me soyez favorable, & que vous me remettiez dans les bras de l'amour éternel.

ARTICLE X.

Le Jugement dernier confidéré dans les fignes qui le précederont & qui le fuivront.

Surgite mortui. *Joan. Apoc.* 2.

Levez-vous, morts.

OU SUIS-je! Quels objets s'offrent à mon efprit juftement allarmé! Quel foudain changement! les élémens fe confondent, s'entredétruifent: les aftres éclipfés, fe précipitent avec un horrible fracas: le foleil difparoît, les éclairs feuls forment le jour: la nuit, la conf-ternation & l'horreur fe répandent déja fur la terre; elle eft ébranlée jufques dans fes plus fermes fondemens; elle ouvre de nouveau fes abîmes; le cahos reprend tous fes droits.

Les tems feroient-ils accomplis? L'univers n'eft plus qu'un vafte tombeau. Qu'entends-je! la trompette fatale fonne! Quels gémiffemens, quelle confufion, quels cris!

Le pécheur tremblant, pâle, faifi

d'effroi, baiſſe ſa tête altiere ; ſes regards égarés cherchent quelque antre obſcur où il puiſſe cacher ſon trouble. Mais, ô vain eſpoir ! le Souverain Juge l'appelle : il le cite à ſon redoutable Tribunal. Quel moyen d'échapper à ſa toute-puiſſance ? Comment fuir ſon immenſité ?

Non, non, rien ne peut vous ſouſtraire à ſa vengeance, à ſa fureur. Pécheurs, il n'eſt plus tems d'implorer ſa miſéricorde, vos efforts & vos vœux ſont ſuperflus. Les gouffres éternels, entr'ouverts ſous vos pas, vous vomiſſent eux mêmes aux pieds de ſa Juſtice:bientôt ils ſe réfermeront ſur vous pour en exécuter le foudroyant arrêt. L'enfer mugit déja & demande ſa proie. . . .

C'en eſt fait, c'en eſt fait, la ſentence eſt portée. Allez, maudits, retirez vous : ſoyez à jamais les triſtes victimes de tous les tourmens raſſemblés & de tous les feux de l'éternité. Oui, pendant l'éternité toute entiere, la douleur, la rage, le déſeſpoir, feront votre partage affreux ; & vos blaſphêmes ſacrileges atteſteront, avec frayeur, combien il eſt terrible de tomber entre les mains vengereſſes du Dieu vivant.

Pécheurs, cette image effrayante ſuf-

ſira-t-elle enfin pour vous ouvrir les yeux? Cœurs endurcis, en eſt-ce aſſez pour vous toucher? En croirez-vous de ſi juſtes allarmes?

Quand les morts eux-mêmes ſe levent, ne ſortirez-vous point du tombeau de vos vices? Ne vous reveillerez-vous point au bruit de cet épouvantable tonnerre? ou, regarderez-vous d'un œil ſec, le ſort cruel qui vous attend? Serez-vous plus froids, plus inſenſibles que la mort même; plus ſourds, plus impitoyables mille fois à votre ame, que l'enfer ne le ſera à tous les cris des damnés.

Grand Dieu, l'idée ſeule de cette cataſtrophe terrible, me ſaiſit d'horreur & d'effroi; la parole me manque; une ſueur froide coule de tout mon corps; mes yeux ſe couvrent d'un épais nuage; je deviens immobile & mon cœur eſt prêt à m'abandonner. Rien ne peut raſſurer mon ame épouvantée; elle ſuccombe ſous le poids d'une crainte trop bien fondée, ſi vous ne vous hâtez de me tendre la main, en m'offrant le ſecours de votre miſéricorde éternelle, & le prix du ſang de mon Rédempteur.

ARTICLE XI.

L'Enfer, & les regrets que cause aux réprouvés la perte d'un bonheur suprême.

Mortuus est dives, & sepultus est in inferno. *Luc. c. 16.*

Le riche mourut & fut enséveli dans l'enfer.

LA MORT, qui arrache avec violence le riche pécheur à ses biens, n'est-elle donc pour lui qu'une peine légere ? Ses coups, l'effroi de la nature, ne sont-ils donc qu'un foible essai du courroux terrible d'un Dieu vengeur ? L'enfer ouvre encore ses abîmes pour l'engloutir à jamais. L'enfer.... que vois-je ! Un océan de feux au milieu d'une nuit éternelle. L'avare, le voluptueux, l'ambitieux, plongés dans des gouffres de flammes, dont ils sont l'unique aliment, & la proie toujours renaissante.

Quels cris confus ! quels cris épouvantables glacent mes sens ! qu'entends-je, c'est la voix de la rage & du

désespoir ; c'est le langage du blasphême ; c'est l'expression & le vif sentiment de la douleur & de la cruauté ; ce sont les atteintes aiguës d'un ver rongeur, qui ne meurt point ; ce sont les sifflemens horribles de ces serpens qui déchirent leur cœur, & le reproduisent sans cesse.

Vains plaisirs, frivoles honneurs, biens périssables, biens fragiles, est-ce donc là l'affreuse destinée que vous faites à vos partisans insensés ?

Le voile qui couvroit leurs yeux, est tombé pour toujours. O bien suprême ! ils reconnoissent enfin que vous étiez seul digne de leur empressement & de tous leurs soins ; mais ô triste & tardive connoissance !

Le Dieu qu'ils ont perdu se montrera à eux avec tous ses attraits ; il fera briller à leurs yeux, toute sa beauté, toute sa magnificence, pour exciter dans eux les plus vifs mouvemens d'un amour violent & jaloux.

Tel qu'un trait décoché par une main puissante, leur cœur s'élancera vers lui ; mais toujours repoussés par d'éternels obstacles, ils retomberont à l'instant dans le sein de la rage, & se consumeront sans espoir.

Leur destin déplorable est fixé pour toujours loin de l'objet divin qui cause leurs transports. Sa bonté, sa richesse augmente leur misere; ses charmes infinis aigrissent leur douleur, & le Ciel en courroux les tourmente par ses dédains, beaucoup plus cruellement que l'enfer.

Dieu Rédempteur, est-ce donc là le lieu dont votre sang leur avoit tracé le chemin?

O douleur! ô regrets plus amers mille fois que l'enfer avec tous ses supplices! Ils ont, oui, ils ont, par leur faute, rendu inutiles vos soins les plus chers.

Ils ont allumé par leurs crimes, les feux qui les brûleront éternellement. Votre miséricorde vouloit leur faire le sort le plus heureux, le destin le plus doux; elle avoit mis pour cela, dans leur cœur, des desirs de bonheur & de gloire que rien de créé ne pouvoit remplir, & qui les avertissoient continuellement de s'élever jusques à vous. Ils ont constamment méprisé ces inspirations de votre grace; ils ont forcé votre justice à éterniser leur malheur. Leur peine égale leur malice, votre colere a succédé à votre amour;

ils ont bravé votre patience ; ils épuisent tous les traits de votre courroux.

Qui pourra concevoir, s'écrie le
* Ps. 89. Prophete, * ou qui pourra compter les effets terribles de la fureur d'un Dieu justement irrité ! Malheureuses victimes de ses vengeances ! Vous porterez à chaque instant tout le poids de l'éternité.

Profitez, ô mon ame ! profitez d'une si frapante leçon ; instruisez vous quand il en est encore tems !

O ténébreux abîme ! ô sombre lueur de l'enfer ! vous m'éclairez, & je ne veux plus vous perdre de vue. O malheur sans égal & sans bornes, vous allez désormais assurer mon bonheur.

Séjour du crime & de la fraude, vous allez devenir l'azile de mon innocence & de ma vertu. Flammes vengeresses & dévorantes, vous chasserez, vous éteindrez le feu impur qui voudroit embraser mon cœur.

Larmes infructueuses & tardives, vous me ferez répandre d'utiles pleurs. O souverain bien ! ô pures délices ! ô gloire dont la perte fait la plus sensible peine de l'enfer ; que j'apprenne à vous desirer, à vous chercher & à vous

ſuivre quand je puis encore vous atteindre & vous acquérir.

Que j'apprenne à craindre une ſi épouvantable diſgrace, quand je puis encore l'éviter. Que je haïſſe le péché, & que je vous aime, ô mon Dieu, pour vous poſſéder éternellement.

ARTICLE XII.

Sur le Paradis.

Vidi Jeruſalem novam deſcendentem de Cœlo. *Joan. Apoc. c.* 21.

J'ai vu la nouvelle Jéruſalem qui deſcendoit du Ciel.

JERUSALEM, Cité céleſte, aimable ſéjour des plaiſirs, ſiege de toute les grandeurs, demeure éternelle & chérie du Roi des Rois! Quelle image puis-je me faire qui réponde à la gloire dont vous brillez. La lumiere du ſoleil n'eſt qu'une ombre auprès de votre vive clarté. La pompe la plus magnifique des triomphes des Conquérants, n'eſt, auprès de vous, qu'une vile boue, ou une puérile décoration.

* Ps. 86. Cité sainte ; que de merveilles * ne raconte-t-on pas de vous. Les perles ornent vos portes, l'or le plus pur pare vos murs. Tout retentit dans votre enceinte des chants de triomphes & de joie. Mais qu'est-ce que je dis ? & prétends-je par ces figures, me former une juste idée de vos beautés? Est-il permis à un mortel de porter ses regards avides jusques dans le séjour de l'immortalité? Le cœur de l'homme pourra-t-il concevoir ; * ses foibles yeux pourront-ils contempler ce que la tendresse prodigue d'un Dieu aussi libéral que puissant ; a préparé dans l'excès de son abondance à ceux qui l'aiment ?

* S. Paul. 1. Cor. c. 2.

O heureuse impuissance ! vous faites le ravissement de mes vœux, en mettant des bornes à mes expressions & à mes pensées. Et je ne comprends jamais mieux quelle est la grandeur de cette félicité, qu'en voyant qu'elle est incompréhensible, & en découvrant ce qu'elle est, par ce qu'elle n'est point.

Faudra-t-il pour cela me borner à un humble silence ; & me sera-t il défendu d'exciter mes desirs, d'adoucir les ennuis d'une dure captivité, en rappellant à ma mémoire les doux cantiques de Sion ?

O nouvelle Jérusalem ! pourrois-je donc vous oublier sans crime, & cesser de vous adresser mes soupirs ? Vil esclave de Babylone, pourrois-je aimer de tristes fers ? Ah que plutôt ma main droite se seche ! Que ma langue * s'attache à mon palais avant qu'une indifférence coupable vous efface jamais de mon souvenir.

* Psa 136.

Accablé sous le poids d'une servitude cruelle, n'est-il pas naturel que je tourne les yeux vers vous, que je tende les mains vers les montagnes saintes d'où me doit venir mon secours ? *

* Psa 120.

O Ciel ! ô ma chere Patrie ! serai-je encore long-tems éloigné, séparé de vous ? Arbitre de mes destinées, grand Dieu, qui avez compté mes jours, à quoi en fixez-vous la durée ? Quand finirez-vous mon exil ? Souffrez qu'en attendant je cherche à consoler ma tristesse, en retraçant à mon esprit les douceurs & les agrémens de cet admirable séjour.

O vérité, qui en êtes l'ornement le plus beau, qui en êtes l'aliment le plus pur, laissez descendre jusqu'à moi quelques rayons de vos lumieres, pour embellir, pour colorer les ombres imparfaites de ce tableau.

Amour ſacré, je vous invoque auſſi; vous pouvez ſeul célébrer dignement des attraits que vous ſeul faites naître. Mais qu'eſt-ce que je ſens? Quel eſt le beau feu qui m'anime? Auriez-vous écouté mes vœux? Une flamme pure & ſubtile, une joie douce & inconnue s'empare de mon ame: elle s'élance dans les cieux. Que vois je! des torrens de délices toujours nouvelles inondent ces beaux lieux: une volupté chaſte & tranquille y répand ſes douceurs. Un bien ſuprême, un bien ſans bornes, eſt l'heureux appanage de ces climats. De ſon immenſité tous les cœurs ſe rempliſſent; ils jouiſſent ſans ceſſe & deſirent toujours; ils puiſent dans ſon ſein une ardeur éternelle que ſa beauté fait croître à chaque inſtant.

A chaque inſtant ce Dieu bienfaiſant & ſenſible leur prodigue tous ſes tréſors. Que dis-je! il ſe donne lui-même; quelle récompenſe, quel bien!

Dans leur raviſſement ils contemplent ſes charmes; ils le voient face à face; ils l'adorent; ils le poſſedent: leur cœur s'étend dans cette jouiſſance; les attraits infinis qu'ils découvrent dans lui, donnent un nouvel aliment à leur flamme; & dans

qui nous a punis jusqu'ici de nos erreurs & de nos crimes, par nos crimes mêmes & par nos erreurs.

Nous ne pouvons sans vous que nous précipiter, que nous enfoncer toujours plus dans l'abîme profond que nos propres mains ont creusé.

Si notre fol orgueil vous a justement irrité, que notre humiliation vous appaise. Accablés sous le poids de nos maux, nous venons en chercher le soulagement à vos pieds. Si nos besoins égalent nos miseres; votre miséricorde égale aussi votre pouvoir. Daignez nous en faire ressentir les effets.

Vous nous avez créés pour nous rendre heureux, & nous avons été nous seuls les tristes artisans de nos peines. Elles cesseront avec nos forfaits, & nous éprouverons enfin, en n'aimant plus que vous, que vous pouvez seul satisfaire des cœurs infinis dans leurs desirs.



ARTICLE XIV.

La perte de notre ame est une perte irréparable.

Quid prodest homini si universum mundum lucretur, animæ verò suæ detrimentum patiatur? *Matth. c. 16.*

Que sert à l'homme de gagner tout le monde, s'il vient à perdre son ame ?

PERDRE son ame, cette ame immortelle, créée à l'image de Dieu, & ornée de tous les dons de sa grace; cette ame spirituelle, intelligente, infinie comme lui; cette ame faite pour le connoître, pour le posséder, pour l'aimer éternellement :

La perdre pour toujours, quel épouvantable malheur ! Quelle affreuse perte ! Et qu'y a t-il dans le monde qui puisse la remplacer ?

Richesses, autorité, crédit, plaisirs, biens d'un moment, pourrez-vous me dédommager de la perte éternelle de mon ame ? A quoi me servirez vous ? Que ferez-vous pour moi dans une si

terrible circonſtance? Hélas! vous me laiſſerez ſeul, ſans appui, ſans ſecours, ſans reſſource; en proie à mes remords, à mon déſeſpoir & à mes regrets les plus amers.

Dans cet inſtant fatal, je reconnoîtrai, mais trop tard, le néant de la gloire humaine: je verrai que tout ce que j'avois cru réel n'étoit qu'un vain phantôme. Je verrai que les diſgraces qu'on craint ſi fort, que les proſpérités qu'on aime tant, ne ſont que des ſonges, & qu'il n'y a de vrai bonheur & de véritable malheur que dans l'éternité. Je ſerai enfin convaincu que le ſalut ſeul pouvoit remplacer toutes les pertes, & que rien ne pouvoit remplacer le ſalut.

Connoiſſance auſſi cruelle que tardive; hélas! vous ne ferez qu'augmenter le malheur de celui qui aura ſi miſérablement perdu ſon ame!

Les pécheurs leveront les yeux, dit le Prophete, * ils verront la gloire & l'aſſurance des Juſtes qu'ils avoient ſi fort mépriſés: ils verront leur bonheur ils en frémiront de rage, & ils en ſécheront d'envie & de dépit.

* Pſ. 111.

Inſenſés que nous étions! s'écrieront-ils * dans la violence de leur déſeſpoir

* Sa. c. 5.

& de leurs regrets, voilà ceux dont nous avions insulté la foi & raillé les démarches : voilà ceux dont la vie & les sentimens nous avoient paru une pure folie, & dont la fin nous avoit semblé pleine de misere & de dérision : les voilà cependant au nombre des enfans de Dieu : les voilà dans la félicité des Saints. Laissant après cela tomber leurs regards furieux sur eux-mêmes, & comparant toute l'horreur de leur sort avec le bonheur des élus, ils se consumeront dans l'excès de leur amertume, & dans les douloureux transports de leurs vaines imprécations.

Attendrons-nous, comme eux, de faire ces réflexions accablantes, lorsque nous ne pourrons plus nous les rendre utiles par un sincere repentir? Persuadés, par une triste expérience, de la caducité de tous les biens après lesquels nous courons avec tant d'empressement; convaincus, par la chûte de tout ce qui nous entoure, qu'il n'y a pour l'homme que naître & mourir, & que l'espace qui sépare ces deux termes est si peu de chose qu'il n'est rien, sacrifierons-nous toujours à ce rien une félicité éternelle? Nous refuserons-nous sans cesse à un intérêt si pressant?

N'aurons-nous point enfin pitié de notre ame, de cette ame chere & unique, dont la perte ne souffre ni dédommagement, ni retour ?

Divin Sauveur, vous m'en avez fait connoître le prix en vous sacrifiant pour elle. Je l'estimerai donc; je l'aimerai sur-tout par reconnoissance pour vous.

O l'unique bien digne de nos vœux ! O l'unique bien permanent ! je renonce à tous les biens périssables pour ne plus m'attacher qu'à vous; je renonce à tout autre soin, à tout autre ambition qu'à celle de sauver mon ame; j'en fais la promesse à vos pieds, & je la scelle de mes larmes; que ne puis-je la sceller aussi de mon sang !



ARTICLE XV.

Des Remords de notre conſcience.

Durum eſt tibi contra ſtimulum calcitrare. *Act. Apoſt. c. 9.*

Il eſt dur de regimber contre l'éguillon qui nous preſſe :

CE CRUEL aiguillon, ces ſéveres remords d'une conſcience juſtement alarmée, contre leſquels j'ai cru me roidir juſqu'ici; ſeroit-ce donc par de ſacrileges efforts? ſeroit-ce auſſi par un calme trompeur, que je pourrois pleinement m'y ſouſtraire? Et n'eſt-ce pas plutôt en l'appaiſant par une converſion ſincere & véritable, que je verrai enfin ceſſer le trouble de mon cœur?

Témoignage ſecret, voix intérieure & ſans ceſſe parlante, rayon de la Divinité, loi ſainte & immortelle écrite dans le fond de mon cœur en caracteres ſacrés & ineffaçables, hélas combien de fois ai-je fait ſemblant de ne point vous entendre, pour prêter l'oreille aux raiſonnemens caprieux de

mes paſſions insenſées & de mes frivoles deſirs ? Combien de fois ai-je tenté de ſecouer un joug importun & pénible, trop opposé à mes plus chers penchants ?

Inutiles efforts ! Pouviez-vous faire taire, par de nouveaux égaremens, un cenſeur dont vous augmentiez la juſtice & la ſainte ſévérité ?

Oui, le crime, en enfant parricide, déchire impitoyablement le ſein qui le produit. C'eſt lui, dit le Prophete, qui trouble le ſommeil du pécheur, & qui rend amers tous ſes faux plaiſirs.

La paix, l'aimable paix, s'éloigne toujours d'un cœur coupable, & ne lui laiſſe, pour partage, que ſes allarmes & ſon déſeſpoir. Il fuit ſans être pourſuivi, il craint ſans être menacé : ou plutôt tout le pourſuit, tout le menace ; la terre ſemble ne le ſoutenir qu'à regret ; la mort s'offre ſans ceſſe à ſes yeux égarés ; les portes de l'abîme s'entrouvent devant lui, & lui montrent par-tout les ſupplices réſervés à ſes crimes.

Les loix pures & redoutables, qu'il a oſé violer ſi ſouvent, ſe préſentent à lui malgré lui, en tout tems, en tous lieux ; elles l'accuſent, le confondent,

& s'élevent justement contre lui. Que dis-je! il n'en attend pas les reproches, il s'accuse lui-même, il prononce sa propre condamnation; & la justice vengeresse du Ciel ne suit dans ses arrêts, & dans les châtimens qui en sont la suite, que le jugement de son propre cœur.

Grand Dieu, peut-on ne point reconnoître à ces traits, que c'est votre miséricorde, encore plus que votre justice, qui a daigné placer au-dedans de nous, ce juge équitable & incorruptible, ce miroir fidéle, ce guide éclairé?

Ne souffrez pas que j'abuse plus longtems de vos dons, en refusant d'écouter & de suivre un sentiment que votre grace daigne m'inspirer depuis si long tems: ne permettez pas sur tout, que je l'oblige à se taire par une plus longue opiniâtreté; son silence seroit pour moi le plus grand des malheurs: punissez mon indocilité de toute autre maniere: augmentez, s'il le faut, le trouble de mon cœur: tonnez, éclatez, foudroyez: abattez moi à vos pieds comme Saul: * faites-moi sentir, comme à lui, combien il est facheux de vous resister. Triomphez enfin de mon indifférence, comme vous triomphâtes

* *Act. Apost. c. 9.*

autrefois de la ſienne : portez votre lumiere dans le fond de mon cœur : apprenez moi ce que vous voulez que je faſſe, * & ce qu'il faut que je ſouffre pour la gloire de votre nom. Faites goûter à ma foibleſſe, les ſalutaires violences de la piété. Rendez-moi docile aux inſpirations de votre grace, afin qu'après en avoir ſuivi ſcrupuleuſement les impreſſions ; je puiſſe mériter un jour les conſolations éternelles, réſervées à la fidélité d'une conſcience timorée.

* *Ibid.*

ARTICLE XVI.

De l'impureté, & des funeſtes effets qu'elle produit.

Homo cum in honore eſſet..... comparatus eſt jumentis inſipientibus. *Pſalm.* 48.

L'homme ſi élevé en honneur, s'eſt ravallé juſqu'à imiter les bêtes.

L'HOMME, le plus parfait des ouvrages de Dieu, peut-il oublier à ce point la grandeur de ſes eſpérances, la nobleſſe & l'éclat de ſon origine

céleste, que de se livrer, comme il fait si indignement, à une passion qui le deshonore, & qui le dégrade jusqu'à le confondre avec les plus vils animaux ?

Quel doit être l'aveuglement, qui lui cache les excès monstrueux du plus honteux de tous les vices, de ce vice dont le nom seul ne peut que souiller une bouche chrétienne !

Pourrai-je en présenter la dangereuse image à mon esprit ? O Dieu trois fois saint ! pourrai-je en méditer les horreurs à vos pieds ? Et la pensée même qui le condamne, & qui doit m'en inspirer de l'éloignement, ne blessera-t-elle pas encore votre pureté ?

Daignez donc purifier mes lévres & mes pensées, afin qu'elles ne me disent rien, & ne m'offrent rien qui puisse allarmer mon cœur & mes sens.

Comment, s'écrie le Prophete, * comment l'or le plus beau s'est-il changé en une vile boue ? comment ceux à qui leur condition présentoit le sort le plus glorieux, se sont ils couverts eux mêmes d'ignominie ? N'en soyons point surpris. Le propre de ce vice, & son premier effet, fut toujours d'obscurcir la raison. Que dis-je !

* *Jérem. lren 4.*

il en éteint tous les sentimens, toutes les lumieres; & ne voit-on pas, ô honte! ô douleur! ne voit-on pas des hommes infortunés, envier quelques fois l'infâme destinée des brutes, après en avoir cherché la félicité.

Grand Dieu! que vos jugemens sont terribles, quand vous laissez tomber dans cet abîme, aussi épouvantable que ténébreux, l'ame adultere, qui a osé s'éloigner de vous, en violant la sainteté de son corps.

Mortels aveugles & insensés! donnez après cela des noms spécieux à cette funeste passion; colorez en les dangereux effets, dites, avec une odieuse impudence, qu'un cœur tendre lui doit le tribut de ses sentimens; appuyez cette affreuse morale par les plus déplorables exemples. Pourrez-vous jamais nous désavouer, pourrez-vous vous cacher à vous même qu'elle n'ait été dans tous les tems, cette sale passion, la source empoisonnée de tous les maux qui ont ravagé la terre. C'est-elle, oui, c'est-elle qui souvent a allumé la colere du Seigneur, & qui l'a porté, malgré sa tendresse, à se repentir d'avoir créé l'homme.

O vice détestable! pourrai je assez

te haïr ? Un déluge universel, des feux dévorants, d'épaisses ténébres, de honteuses infirmités, sont les moindres châtimens que le courroux du Ciel te réserve. L'enfer, oui, l'enfer avec tous ses tourmens, est destiné particulierement à te punir, & l'éternité toute entiere suffira à peine aux vengeances, qu'une justice inexorable exercera sur toi. Les fureurs, les remords, les jalousies & les plus noires trahisons, commenceront ton enfer dès ce monde ; la rage, le blasphême, le désespoir, tous les supplices réunis le continueront dans l'autre, sans pouvoir jamais l'achever.



ARTICLE XVII.

Des miseres & des contrariétés que l'homme éprouve en soi depuis le péché.

Quare posuistime contrarium tibi, & factus sum mihimetipsi gravis? *Job. c. 7.*

Pourquoi m'avez-vous fait opposé à vous & à charge à moi-même;

L'HOMME privé de l'innocence & de la justice, n'offre plus à nos tristes regards que des fruits de péché & de mort. Oui, depuis cet instant fatal, son cœur est devenu le théatre d'une guere intestine, où le penchant & le devoir se combattent mutuellement, où le vice & la vertu le pressent tour à tour & s'efforcent à l'envi de le subjuguer.

Quel choix fera-t-il donc? Prêt à céder à l'un, l'autre aussi-tôt l'arrête. Le plaisir étale à ses yeux des attraits présents & sensibles: la piété ne peut lui montrer que des récompenses invisibles & éloignées. Quel parti prendra-t-il? A qui donnera-t-il une préférence si disputée? Quelle que soit sa détermi-

nation, des volontés contraires le tourmentent & le déchirent : vertueux, il essuye mille combats ; vicieux, il éprouve mille remords.

Quel contraste de sentimens ; quelle opposition éternelle entre sa raison & ses sens ! Ceux-ci favorisent ses passions ; celle là s'éleve contre elles.

Grand Dieu ! n'est-ce point votre main, cette main aussi puissante que libérale qui a formé l'homme ? Hélas vous ne l'aviez pas destiné pour une fin si déplorable & si malheureuse. Vous l'aviez fait à votre image ; vous lui aviez donné vos traits, afin qu'étant jaloux d'un si glorieux privilege, il ne pensât qu'à le conserver chérement. Peut-il, sans verser des torrens de larmes, jetter les yeux sur sa premiere grandeur, & sur sa bassesse actuelle ? Quelle affreuse difformité le péché a-t il imprimée sur son front !

Qu'étiez-vous, ô Adam, en sortant des mains magnifiques de votre Créateur ? qu'êtes-vous devenu en transgressant ses loix ? Votre désobéissance, hélas, vous a tout ravi ; & vos enfans infortunés partagent votre crime, & en portent en tous lieux la honte & le châtiment. Oui, depuis ce temps-là,

un bras vengeur leur offre par-tout ce fruit défendu, & fait, des objets qui les environnent, des écueils & des pieges où leur innocence ne fait que succomber.

O homme quel est donc ton sort? quel est ton être depuis qu'il a été défiguré par le péché? Vil esclave, tu gémis de tes fers, & cependant tu ne veux point les rompre. Honteusement courbé sous le poids d'une volupté criminelle, tu t'en dégoûtes & tu la détestes avec raison. Mais affranchi de son empire, tu la desires & tu la rappelles bientôt. Qui est-ce qui pourra fixer la bisarrerie de tes vœux? Monstrueux, continuel amas de mouvemens incompatibles, qui est-ce qui pourra sonder les replis de ton cœur? Quoique libre, ta volonté chancelle & ne connoît plus son premier attrait.

Ton cœur livre à ton cœur mille tristes assauts; il veut, il ne veut pas; il s'aime, il se hait; il craint sans fondement, il espere de même. O triste condition! L'homme est presque toujours un mystere à lui-même. L'amour-propre se place entre sa raison & son cœur; tyran impérieux, il domine, il triomphe par la force ou par l'artifice,

ARTICLE XVIII.

De l'Amour-propre.

Inimici autem mei vivunt, & confirmati sunt super me. *Psalm.* 37.

Mes ennemis vivent, & se fortifient toujours davantage au dedans de moi.

QUEL est donc cet ennemi qui vit au milieu de nous malgré nous & malgré le sentiment équitable qui le condamne & qui nous fait une guerre d'autant plus triste, qu'il trouve dans notre propre cœur les armes avec lesquelles il ose sans cesse nous attaquer? Cet ennemi cruel & puissant, connoissons-le enfin, c'est l'amour déréglé de nous-mêmes; cet amour injuste qui se préfere à tout, qui se glisse par-tout, qui s'approprie tout, qui se nourrit même de la vertu, & qui va jusqu'à empiéter sur les droits les plus sacrés de la vérité & de la justice éternelle.

Dangereux ennemi, ennemi d'autant plus à craindre qu'il nous suit en tous

tous lieux, qu'il nous tend mille piéges secrets, qu'il se cache dans les replis les plus impénétrables de notre ame, qu'il échappe le plus souvent à notre application, & qui (si quelquefois notre vigilance le presse & l'abat) se releve à l'instant du sein même de nos efforts, &, tel qu'un hydre, renaît bientôt de ses propres défaites.

Où sera notre sureté ? où chercherons-nous un azile contre un ennemi si barbare, si redoutable, & tout à la-fois si artificieux ?

Ce ne peut-être qu'à vos pieds, ô mon Dieu ; car vous êtes le fort armé qui pouvez seul terrasser & lier ce fatal ennemi de notre repos & de votre gloire.

Vous pouvez seul nous le faire connoître ; vous pouvez seul nous prescrire des régles pour démêler ce que notre volonté lui accorde, ou ce qu'elle lui refuse formellement; ce qu'elle adopte, ou ce qu'elle rejette d'un vice qui nous est devenu comme naturel.

Oui, tel est notre aveuglement & notre impuissance, qu'il faut que vous daigniez nous le montrer clairement, & que vous en arrachiez vous même la racine de notre cœur.

Souverain médecin, guérissez un

mal ſi profond; vous voyez tout le fond de ma miſere, & ce qui eſt impénétrable à mes yeux, ne l'eſt point à votre lumiere; éclairez mes ténébres; guidez ma main afin qu'elle porte des coups aſſurés à ce monſtre qui ſait ſi bien ſe cacher au-dedans de moi; rompez cette intelligence funeſte qu'il entretient au milieu de mon cœur; avertiſſez ma volonté, avant qu'elle donne le moindre conſentement à ſes ſurpriſes; que je veille ſur tous ſes mouvemens avec une attention continuelle; que j'en déſavoue les démarches & les effets avec la plus fidelle exactitude; que je fuie avec le plus juſte empreſſement, tout ce qui pourroit être pour moi une occaſion de chute; que j'aime le ſilence & l'obſcurité; que j'évite les applaudiſſemens & les diſtinctions; que je fixe les yeux ſur mon néant & ſur ma baſſeſſe, afin d'en faire le fondement aſſuré de toutes les diſpoſitions de mon cœur.

Iob. c. 3. Ah! périſſe à jamais le jour * où j'ai pu me complaire dans ma miſere, & où me voyant ſi contraire à mon Dieu, je ne ſuis par devenu à charge à moi-même, je ne me ſuis point haï & déteſté comme je devois!

Devenez mon refuge, Seigneur, contre les torrens de l'iniquité qui m'ont environné. Retirez-moi du précipice si glissant de la vanité. O Dieu! jaloux de votre gloire, confondez un tiran qui veut vous la ravir; levez-vous, & mettez en fuite la nation injuste qui ne vous connoît pas: * l'orgueil vous méconnoît & vous outrage; l'amour propre usurpe vos droits; que je l'abhorre souverainement désormais, afin de vous être agréable & de vous aimer pendant toute l'éternité.

* *Psalm.*

ARTICLE XIX.

De la colere & de la vengeance.

Virum sanguinum.... abominabitur Dominus. *Psalm.* 5.

Le Seigneur aura en abomination l'homme sanguinaire.

CET oracle, sans doute, devroit suffire pour éteindre dans tous les cœurs les fougueux sentimens d'une injuste vengeance & d'une coupable vivacité.

Cruelles passions! Farouches enfans de l'orgueil, qui ravagez la terre & la couvrez de meurtres, fuyez, éloignez vous de nous, rentrez à jamais dans l'enfer d'où vous êtes sorties!

Venez aimable paix, fille du Ciel, venez seconder nos foibles efforts, exposez à nos yeux les funestes effets de ces vices affreux, arrachez le voile trompeur sous lequel ils se cachent, montrez-nous leur malice & leur cruauté.

Quelle noire vapeur s'empare de cet homme, qui ne craint pas de se livrer aux mouvemens d'une aveugle colere! c'étoit d'abord un feu leger, c'est ensuite un embrasement qui consume tout ce qu'il trouve; c'est un torrent débordé, furieux, qui rompt, qui renverse toutes les digues. On s'éloigne de lui, on l'évite, on le redoute. Ses yeux étincelans, ses traits altérés & grossis, son visage enflammé & sa bouche écumante, inspirent l'horreur & l'effroi, & le rendent semblable à ces animaux indomptés dont on fuit la rencontre. A quels excès ne se porte-t-il point dans cet état! Rien ne peut arrêter ses transports; ils éclatent partout où il porte ses pas: il les tourne

contre lui-même après avoir offensé tous les autres, & devient son propre bourreau.

Ajoutons à ces traits ceux d'une vengeance cruelle. Puissent-il nous inspirer une juste horreur !

Quel est ce préjugé barbare & sanguinaire, digne de la plus féroce origine, qui séduit misérablement les cœurs qui se piquent le plus de noblesse de sentiment ? Quel est ce faux honneur, qui n'inspire que des forfaits, qui ne tire sa gloire que du crime, & qui viole impunément les droits les plus sacrés ? C'est le ressentiment, ce monstre sorti de l'abîme, ce monstre enfant du noir cahos. Ah ! comment peut il s'offrir à des yeux chrétiens sans les effrayer ?

C'est en vain que l'illusion donne à ses attentats le faux nom de valeur ; la raison les condamne & s'éleve sans cesse contre un indigne préjugé.

La voix du sang versé, crie par-tout vengeance contre l'homicide qui a osé le faire couler. L'aveuglement a beau lui donner le nom de vainqueur, il sent qu'il n'est qu'un meurtrier barbare, que la justice & la vérité ont déja condamné à périr à son tour par la

main sanguinaire d'un ennemi cruel & outragé.

De continuels remords le poursuivent sans cesse, & lui montrent la peine qui l'attend; les furies l'accompagnent par-tout; la victime de sa fureur s'offre à ses regards égarés, il entend en tous lieux ses tristes accens; il voit dans l'ombre de la nuit son corps pâle & sanglant, cette image horrible le suit partout & ne le quitte enfin qu'avec la vie.

Mortels, qui vous livrez à vos ressentimens, voilà le sort affreux que le Ciel vous prépare. La rage, les allarmes, le désespoir, seront votre unique partage, & l'enfer y mettra le sceau.



ARTICLE XX.

De la médiſance & de la calomnie.

Libera animam meam à labiis iniquis & à lingua doloſa. *Pſalm.* 119.

Garantiſſez mon ame des diſcours malins & artificieux.

QUELS ſont ces vices, dont la tache s'étend dans la poſtérité, dont les effets ſont ſi funeſtes, qu'il n'eſt plus en notre pouvoir de les arrêter ? Ces vices dangereux, qui confondent l'innocent avec le coupable, le menſonge avec la vérité, & qui laiſſent dans tous les cœurs des traces noires & profondes qu'on ne peut jamais effacer ?

C'eſt la détraction, c'eſt la calomnie, ces monſtres qui troublent la paix des humains, qui déſolent, qui ravagent la terre, qui portent la diſcorde & la déſunion dans le ſein des familles, & qui rompent les nœuds les plus ſacrés du ſang, de la reconnoiſſance & de l'amitié.

La calomnie eſt plus odieuſe & plus

rare; mais la médiſance ſe répand en tous lieux. Hélas! on eſt ingénieux à ſe déguiſer à ſoi-même ce vice, que le monde autoriſe, & dont il fait le ſel de ſes converſations.

C'eſt un mal contagieux qui ſe communique de proche en proche. C'eſt un arbre fatal, dont les fruits empeſtés, infectent la main qui les touche, & les yeux indiſcrets qui s'attachent ſur eux.

Le médiſant prétend juſtifier ſon crime par la légéreté des défauts qu'il attaque, & par la vérité de ſes rapports; mais plus ces défauts ſont légers, & plus la détraction eſt injuſte; plus ils ſont avérés, plus auſſi le reproche eſt ſenſible. Il croit encore s'excuſer par la notoriété des foibleſſes dont il ſe raille; mais c'eſt un vain prétexte, & plus nos foibles ſont connus, plus la cenſure en eſt cruelle.

C'eſt un orgueil ſecret, qui montre au détracteur les moindres taches de ſes freres, & qui cache à ſes yeux l'énormité de ſes propres forfaits.

C'eſt une baſſe jalouſie que le mérite bleſſe, & qui s'étudie à en obſcurcir le ſolide éclat. La double envie qui le ronge, le porte à déchirer les talens, la

vertu, & à noircir du moins ce qu'il ne sçauroit consumer.

Mais, non, il médit, à l'en croire, pour se réjouir seulement. Mais quelle est cette joie qui porte la tristesse dans le cœur de notre prochain? Quelle est cette cruelle joie, qui se repaît impunément des plaies qu'elle fait? Faut-il donc être la victime des plaisirs injustes du médisant?

Mais quelle sera la barriere qui pourra nous mettre à l'abri? Quel rempart pourra nous mettre à l'abri des traits empoisonnés de la langue perfide du calomniateur redouté? Telle qu'une fleche acérée, elle part, elle frappe & perce en un instant tout ce qui se trouve sur son passage. Tel qu'un feu dévorant, qui consume tout ce qu'il touche, elle exerce sa rage sur les morts & sur les vivants, elle creuse dans les entrailles de la terre, elle ouvre les tombeaux, en remue les cendres, en disperse les ossemens. Le venin qui sort de sa bouche, est plus subtil & plus funeste que la morsure du serpent: le fiel amer qu'elle distille est la source des haines, des vengeances, des dissentions: le jour blesse ses yeux farouches qui étincellent dans la nuit.

O vous, de qui les mains perfides trament le noir tissu qui fait succomber l'innocent dans les pieges de l'artifice! que prétendez-vous par vos ruses, quel est l'espoir de votre cruauté? Ignorez-vous que la lumiere, que vous vous efforcez d'éclipser, ne sera pas toujours cachée? la vérité sçaura démasquer vos desseins; elle vous couvrira d'une honte éternelle. Le Seigneur vengera l'innocence opprimée; il prendra la défense de la veuve & de l'orphelin; il lancera ses foudres sur l'impie oppresseur qui les tenoit captifs; il brisera leurs fers, & fera triompher leur foiblesse de l'injuste pouvoir de leurs persécuteurs.

Grand Dieu! confondez la malice du détracteur adroit, du calomniateur impudent; vengez-moi de leur imposture; renversez l'ouvrage de ces hommes d'iniquité; fermez ces bouches indiscretes, qui publient avec audace les mensonges que l'artifice invente pour surprendre une foible crédulité. Je me suis tû en leur présence; j'ai mis ma confiance en vous; j'attends, dans un humble silence, que vous vous déclariez pour moi.

Vous êtes l'arbitre suprême, le seul

juge des vivants & des morts, ne souffrez pas que mes accusateurs osent se faire aussi mes juges. Délivrez-moi de leurs embuches, arrachez-moi à leurs mains cruelles, confondez à jamais leurs desseins.

ARTICLE XXI.

Du vice qui domine en nous.

Non dominetur mei omnis injustitia. *Ps.* 118.

Ne me laissez point sous l'empire du péché qui me domine.

LE PLUS dangereux sans doute de tous les vices, est celui qui domine avec le plus d'empire dans notre cœur. C'est une source intarrissable, d'où découlent tous les autres péchés. Hâtons-nous de le démasquer & de le connoître : nous ne sçaurions trop tôt le déraciner du milieu de nous ; ôtons-lui le voile perfide sous lequel il cache son injustice, c'est au fond de notre cœur qu'il faut le chercher.

Fatale passion ! tu réunis seule tous

nos desirs ; tu plies à toi tous nos penchants ; tu te ménages toujours un azile au fond de notre ame ; tu séduis notre esprit, & verses un secret poison sur nos sens ; tu te transformes en notre propre substance, & sçais faire servir notre raison elle-même à tes desseins ; tu l'obliges souvent à justifier tes caprices, & la rends complice de tes égaremens.

Hélas ! nous l'éprouvons tous les jours ; tout ce que notre cœur chérit nous paroît juste.

Comment ne pas trembler à la vue d'une illusion si funeste, & devenue si commune, j'ose le dire, par la dépravation de l'esprit humain ?

O Dieu, qui pouvez tout ! chassez aujourd'hui de mon cœur ce péché qui est à moi plus que tous les autres, parce qu'il s'est incorporé à mes mœurs & à mon tempérament.

Ah ! tous les autres vices nous sont étrangers, en quelque façon, au lieu qu'on contracte une étroite alliance avec celui-ci ; il occupe seul nos pensées, & donne une influence secrete à toutes nos actions ; il conduit enfin ses esclaves jusqu'au tombeau. Oui, on meurt presque toujours comme on a vécu :

triste & funeste effet d'une passion artificieuse & chérie !

O Ciel ! en est-ce assez pour nous en inspirer une juste horreur, & pour nous engager à prévenir ses suites terribles ?

C'est dans les plus secrets replis de notre cœur, que nous devons chercher ce vice ; c'est dans les derniers retranchemens de notre amour-propre, que nous devons l'attaquer.

Grand Dieu ! j'ai besoin, pour le combattre, que vous m'aidiez, que vous m'éclairiez pour le connoître. Ne permettez pas qu'il m'échappe. Mon erreur ne pourroit, hélas ! que causer ma perte. Daignez donc, de peur que je ne m'y trompe, daignez m'en découvrir tous les artifices divers ; faites m'en voir tout le danger pour que je le redoute & m'en garantisse ; montrez-m'en toute la laideur, afin que je le déteste & que je le fuie.

Depuis long-temps vous me demandez de vous sacrifier cette passion impérieuse. Pardonnez, Seigneur, pardonnez une injuste & coupable résistance ; c'est un aveuglement déplorable qui a retenu mon bras jusqu'ici, & m'a empêché de frapper un monstre que j'aurois regardé avec horreur si je l'eusse connu.

Votre voix, ô mon Dieu, briſe quand il lui plaît les cédres du Liban! Un fragile roſeau oſera-t-il lui réſiſter? Vous avez ſéparé le jour de la nuit en créant la lumiere; faites-moi démêler les ſombres vapeurs qui s'élevent du fond de ma corruption.

Vous voulez que j'immole à votre ſainteté ce vice dominant, cet enfant chéri de mon cœur, que je nourris malgré votre défenſe; ſoutenez donc ma main tremblante, & dirigez vous-même les coups qu'elle va lui porter; donnez-moi la conſtance & la fermeté d'Abraham; faites que je marche ſans ceſſe ſur les veſtiges de ſa foi. Il ne balança point à vous offrir ce qu'il avoit de plus cher, quelque légitime que fût ſa tendreſſe: faites que je ne vous refuſe pas du moins l'objet injuſte de la mienne. Vous pouvez par un mot changer les pierres même en enfans d'Abraham; opérez en moi ce prodige; amolliſſez mon cœur, juſqu'ici inſenſible à ſes intérêts les plus chers; rendez-le docile & humble; faites qu'il renonce à tout pour vous obéir.

ARTICLE XXII.

De l'amour déréglé de nous-même.

Qui amat animam suam, perdet eam. *Joan.* 12.

Celui qui aime son ame la perdra.

ECOUTONS, il est tems, la voix de la sagesse, prêtons l'oreille à ses leçons. Celui qui s'aime, nous dit-elle, d'un amour déréglé, qui n'arrête pas assez tôt les penchants vicieux de son cœur, qui souffre ses défauts, qui flatte ses passions insensées; celui enfin dont l'indulgence va jusqu'à épargner, malgré les commandemens du Seigneur, une chair criminelle & rebelle, & à préférer un foible intérêt de quelques momens au grand, à l'unique intérêt de l'éternité; celui-là perd son ame, & la précipite par un amour aveugle & mal entendu, dans un abîme de maux sans fin.

O Ciel! c'est donc ainsi que je me suis aimé, ou plutôt c'est ainsi que je me suis haï! Quel est cet amour insensé qui perd, qui détruit, qui rava-

ge ? Quel eſt cet amour dangereux dont les effets ſont cent fois plus cruels que ceux de la haine ?

Vous êtes en droit, ô mon ame ! de me faire les reproches les plus amers. Eclatez, votre indignation eſt trop juſte. Je vous ai plongé un poignard dans le ſein toutes les fois que j'ai flatté les deſirs injuſtes de ma moleſſe. Ah ! vous ne ſauriez aſſez me haïr de vous avoir ſi mal aimée.

Être fait pour le Ciel, je vous ai laiſſé ramper ſur la terre ! Être glorieux, immortel, je vous ai ſacrifié à une vile boue ! Sous les dehors d'une vaine amitié, je vous ai mis entre les mains de la haine la plus funeſte. O mon ame ! je ſens toute l'équité de vos plaintes. Mais hélas ! qui me donnera ces ſentimens généreux & durables que vous auriez droit d'attendre de moi ſi une chair fragile & malheureuſe, ſi un poids funeſte de corruption ne m'entraînoit ſans ceſſe vers la terre ? Qui me délivrera de ce corps de péché ; * qui m'inſpirera cette ſainte haine qui peut ſeule produire en moi les effets du plus tendre amour ?

* Saint Paul. Rom. 7, 24.

Rendez-vous favorable aux deſirs de mon ame, grand Dieu ! écoutez ſa dou-

leur, prenez vous-même en main le glaive salutaire que je n'ai pas la force de tenir, coupez jusqu'au vif ce qu'il y a de corrompu dans la plaie que vos yeux découvrent beaucoup mieux que les miens, n'écoutez point les cris & les répugnances de ma foiblesse, aimez-moi plus solidement que je n'ai sçu m'aimer. Hélas! tout mon amour s'est borné jusqu'ici à éloigner de moi des maux passagers & frivoles, pour me préparer des maux éternels.

Que le vôtre au contraire ne craigne point de me livrer aux rigueurs d'une haine apparente pour me soustraire aux maux réels d'un épouventable avenir. Ne m'épargnez point dans le tems, * afin de m'épargner dans l'éternité. Que je meure dès à présent de cette mort intérieure & universelle, qui rompt en nous les nœuds de tout attachement, qui divise notre ame d'elle-même, & qui fait qu'elle ne se cherche & ne se voit plus, afin de vous trouver & de vous posséder à jamais. * *August.*

Devenez pour moi un époux de sang, * vous n'en serez pas moins cher à mon cœur.. Qu'importe que mon ame soit triste jusqu'à la mort; qu'importe qu'elle éprouve ici bas les effets d'une * *Exod.*

feinte froideur, pourvu qu'elle reçoive dans le Ciel les sinceres témoignages d'un amour constant & sans bornes?

ARTICLE XXIII.

De la nécessité de la pénitence.

Nisi pœnitentiam habueritis, omnes similiter peribitis. *Luc. c.* 13.

Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous.

CROYONS-nous cet oracle effrayant; & si nous le croyons, quelle est notre folie de ne pas nous hâter de prévenir, par le plus sincere retour, les funestes effets d'une si terrible menace? Peut-on l'entendre sans trembler; peut-on en l'entendant conserver encore une vaine espérance?

Cessons de nous flatter, l'innocence ou la pénitence sont les seules voies du salut. A quel titre osons-nous y prétendre? Sommes-nous innocens? sommes-nous pénitens? avons-nous conservé le trésor précieux de la grace? l'avons-nous recouvré par le plus amer

repentir ? Enfans infortunés d'un pere désobéissant & coupable, hélas! nous naissons tous esclaves d'un premier péché, & nous y ajoutons bientôt des iniquités volontaires : oui, nous nous égarons presque tous dès le sein de nos meres. Le premier usage de notre liberté est un injuste choix ; nos premiers penchants sont des crimes ; notre raison ne se développe & ne croît que sur les débris de notre innocence, & sa foible lumiere ne commence à frapper nos yeux que pour nous rendre encore plus misérables.

Il n'est donc que trop vrai qu'il est peu de ces ames pures qui n'aient jamais terni l'éclat d'une sainte régénération.

Nous sommes tous pécheurs, ô mon Dieu, & votre sainteté ne découvre en nous que des taches. Il ne nous reste plus qu'une unique ressource ; mais, hélas ! en profitons-nous ? La pénitence est cette heureuse planche qui, après le naufrage, peut encore nous mener au port ; mais il faut que ce soit une pénitence parfaite qui brise notre cœur, humilie notre esprit, soumette notre corps, & nous fasse prendre, contre nous-mêmes, les intérêts du

Ciel que nos crimes ont offensé. Il faut qu'une douleur amere & continuelle en retrace à nos yeux le triste souvenir : il faut que les objets, dont notre corruption a si malheureusement abusé, deviennent pour toujours le sujet de nos sacrifices ; que tout ce qui a pu fomenter nos désordres, nous le regardions comme criminel : il faut qu'une sainte haine de notre chair nous en fasse expier les honteuses délices, qu'une humiliation profonde détruise à jamais notre orgueil, & que nous réparions enfin toutes nos fautes par les salutaires rigueurs d'une pénitence proportionnée. C'est par ce moyen seul que nous pouvons encore fléchir le céleste couroux.

Est-ce dans cette voie étroite que j'ai marché jusqu'ici ?

Grand Dieu ! oserois-je le dire ? O douleur ! je vous ai peut-être autant offensé par la lâcheté de ma pénitence, que par le déréglement de mes mœurs. Ce qui auroit dû payer mes dettes, n'a servi qu'à les augmenter.

O Ciel ! à quoi dois-je m'attendre, qu'à périr misérablement ? Quelle injuste sécurité peut encore rassurer mon ame après un arrêt si formel, prononcé

par la vérité & par la miséricorde elle-même.

Oui, Seigneur, oui, c'est vous qui, vivement touché du sort affreux qui me menace, voulez me le faire éviter, & je m'obstine encore à braver vos bontés ainsi que vos vengeances : le glaive est déja levé sur ma tête, & je ne songe pas à me dérober à ses coups!

Eclairez, ô mon Dieu, un aveuglement si funeste! Triomphez de ma lâcheté; qu'une juste terreur effraie ma mollesse, qu'une sainte rigueur expie mes péchés; qu'un amour généreux embrase enfin mon ame.

Vous êtes le consommateur de ma foi, soyez-le de ma pénitence. Que je puise dans votre sang, que je rallume dans vos plaies une céleste ardeur, un feu pur & divin qui me rende digne de vous.



ARTICLE XXIV.

Sentimens d'une ame désabusée du monde, & qui retourne à Dieu.

Discedite à me omnes, qui operamini iniquitatem. *Psalm. 6.*

Eloignez-vous de moi, vous tous qui commettez l'iniquité.

CHIMÉRIQUES honneurs, frivoles voluptés, biens périssables, disparoissez à mes yeux trompés ! Monde séducteur, amour insensé, fuyez, éloignez-vous de moi! Vous n'avez que trop misérablement tyrannisé mon cœur, vous n'avez que trop abusé de ma crédulité & de ma foiblesse ; je reconnois en ce jour mon erreur. La grace daigne enfin m'éclairer ; fuyez, dissipez-vous à sa lumiere comme un vain songe que la clarté fait évanouir.

O vous dont la miséricorde gratuite vient de me désiller les yeux ! O vous que je n'ose nommer avant que vous ayiez purifié ma bouche ! vous que j'ai craint trop peu & que je souhaite beau-

coup aimer, que rendrai-je à votre clémence qui a daigné me tirer de l'abîme profond dans lequel mes désordres m'avoient précipité

Faut-il laver dans mes larmes & dans mon sang le crime de mon indifférence passée ? Faut-il vous offrir, quoique bien tard, hélas ! une vie qui auroit dû vous être toute consacrée, & que j'ai donnée à d'indignes amusemens ? Parlez, Seigneur ; je romps dès ce moment tous les liens qui m'attachoient au monde, je renonce à tous les engagemens que j'avois avec lui, je lui dis un adieu éternel.

Que tous ces vains phantômes, que tous ces faux amis, que tous ces complices de mes égaremens, se retirent & qu'ils soient à jamais couverts de confusion. * Mes desirs, mon empressement & mes soins seront désormais pour vous seul, ô le Libérateur de mon ame ! c'est vous qui l'avez rappellée des voies tristes où elle se perdoit. C'est la voix de votre tendresse qui s'est fait entendre à mon cœur au milieu du tumulte des passions, & c'est elle qui met en lui les pieux sentimens qu'il éprouve, & qui l'amenent à vos pieds pour vous les marquer. Achevez

* *Ps. 6.*

votre ouvrage, Seigneur, ſerrez les nœuds par leſquels vous daignez m'attacher à vous! Un amour généreux s'engage par ſes propres bienfaits. Y en eut-il jamais de plus tendre & de plus intéreſſé que le vôtre? Hélas! il n'a trouvé en moi qu'un abîme de corruption; voilà ce que j'ai offert à vos yeux; mais rien n'a été capable de rebuter votre miſéricorde. Elle m'a appellé avec un ſaint empreſſement; l'abîme a entendu votre voix, cette voix de douceur & de force dont les charmes m'ont arraché au monde & à ſes fades plaiſirs.

Encore une fois, que vous rendra ma reconnoiſſance? Parlez, Seigneur, me voilà prêt à tout entreprendre, à tout tenter pour vous dédommager, s'il ſe peut, d'une trop coupable froideur. Parlez; mon cœur s'élance au devant de mille glaives, de mille feux; mon ſang brûle de ſe répandre pour vous. Que n'ai-je mille vies pour vous les conſacrer toutes à chaque inſtant! Que ne puis-je doubler enfin, par l'ardeur & la vivacité de mes ſentimens, le temps que votre miſéricorde daigne me rendre!

ARTICLE XXV.

Regrets d'une ame pénitente à la vue de ses péchés.

Iniquitatem meam ego cognosco, & peccatum meum contra me est semper. *Psalm.* 50.

Je reconnois mes péchés, & je les ai sans cesse présents.

C'EST ainsi qu'un Roi pénitent, pressé par sa douleur, & vivement touché de l'horreur de son crime, faisoit retentir son palais de ses cris & de ses gémissemens, arrosoit son lit de ses larmes, & dans l'amertume de ses regrets, traçoit à la postérité le modele parfait d'une pénitence sincere.

Grand Dieu! s'écrioit-il, puis je voir sans rougir, pourrai je assez pleurer, des iniquités dont le nombre surpasse de beaucoup les sables de la mer?

Rien ne peut calmer mes remords, rien ne peut appaiser le trouble de mon ame.

Tout respecte vos loix, tout craint votre Majesté sainte; moi seul j'ai pu,

Seigneur, j'ai osé vous désobéir; mon sang devroit sans doute expier ma révolte. J'ai péché, j'ai suivi les desirs déréglés de mes passions insensées, j'ai trahi vos bontés, j'ai méprisé les droits de votre justice éternelle.

Mon crime se présente sans cesse à mon esprit, & je me le reproche à toute heure; la nuit l'offre à mes yeux dans toute sa noirceur; le jour m'en découvre toute la honte.

J'ose joindre, ô mon Dieu, à ces sentimens du Prophete ceux de ma propre confusion; mes infidélités l'emportent de beaucoup sur les siennes. Pourrai-je en faire l'énumération? J'ai séduit mon esprit; j'ai éteint les lumieres de ma raison; j'ai défiguré mon ame créée à votre image & ornée de tous vos dons; j'ai profané mon corps qui étoit votre temple; j'ai taché mille fois la robe d'innocence dont vous aviez daigné me revêtir; j'ai injustement abusé des sens que vous m'avez donnés; j'ai souillé mes regards; j'ai prostitué ma langue, & j'ai fait servir au péché ce que j'avois reçu de votre sagesse pour une autre fin.

Que vous répondrai-je, Seigneur, dans le grand jour de vos vengeances?

Quelle excuse pourrai-je vous porter ? quelle priere oserai-je vous faire ?

Souffrez que mes humbles supplications préviennent ce moment redoutable.

Le Publicain a trouvé grace devant vous ; vous avez pardonné à la femme adultere ; l'amour de Madeleine a touché votre cœur.

Que mon humiliation, mes soupirs & mes vœux montent vers votre trône & fléchissent votre courroux. Mais, que dis je ! oserai-je encore reclamer votre miséricorde après en avoir si long-tems abusé ? Oui, mon Dieu, j'oserai le faire, car je sçais que votre bonté surpasse ma misere, & votre patience égale vos bienfaits.

Que n'avez-vous pas fait pour me rappeller ? puis-je y penser sans reprendre ma confiance ? mais aussi en la reprenant, ma douleur ne fait qu'augmenter. Vous m'avez attendu avec tant de constance sans que je me sois corrigé ; vous m'avez si souvent relevé de mes chûtes, & je suis à l'instant retombé. Combien de fois m'avez-vous présenté une main secourable, sans que je me sois empressé de m'y attacher ? combien de fois m'avez-vous appellé,

ſans que je vous aie écouté? Votre grace a fait à mon ame les plus tendres invitations; elle lui a fait entendre cent fois ces paroles de vie qui portent dans les cœurs cette douce conſolation. Mon fils, m'a-t-elle dit, je ne veux pas ta perte, reviens à moi; je ſuis prêt à te recevoir entre les bras de ma clémence : ingrat, quoique tu t'obſtines toujours à rejetter les avances de ma tendreſſe, j'ai encore pour toi des entrailles de pere, ne crains rien, reviens & ſuis moi.

C'eſt ainſi, ô mon Dieu! que par les plus vives inſtances & par les plus fortes inſpirations vous m'avez preſſé ſi ſouvent de vous donner mon cœur; & j'ai eu (ô honte! ô douleur!) j'ai eu la dureté de vous le refuſer par la plus monſtrueuſe ingratitude. Ah! je ne puis tenir contre ce ſouvenir affreux; il me couvre de honte, il augmente à chaque moment l'amertume de mes regrets; & l'unique deſir de ma componction eſt d'expirer quelque jour à vos pieds, de douleur & d'amour.



ARTICLE XXVI.

Suite des mêmes ſentimens.

Peccatum meum contra me eſt ſemper. *Pſalm.* 50.

Mon péché eſt ſans ceſſe préſent à mes yeux.

FUNESTE ſouvenir de mes égaremens ! image odieuſe de mes crimes ! redoublez, s'il ſe peut, de trop cruels remords, de trop juſtes regrets : gravez-vous à jamais dans le fond de mon cœur en caractères de ſang & de larmes ; joignez-vous à ce ſouvenir, augmentez ma douleur. Bienfaits précieux & ſans nombre que mon Dieu a daigné me prodiguer & qui deviez lui conſerver des droits inviolables ſur ma reconnoiſſance, rappellez-moi en tous tems, en tous lieux, le crime affreux de la plus déteſtable ingratitude. Pourrez-vous m'en montrer toute la noirceur ? Pourrez-vous me reprocher aſſez vivement l'abus & la perte de tant de graces ?

Mes yeux, ſçaurez-vous donc verſer

assez de larmes pour effacer ce crime, & pour fléchir ce Dieu que vous avez si souvent irrité !

Seigneur, j'ai pû vous méconnoître, vous qui m'avez comblé de tant de dons : vous qui, dès le sein de ma mere, avez jetté sur moi des regards d'une tendre prédilection ; vous qui m'avez reçu dans les bras de votre clémence, & qui m'avez marqué de votre sceau sacré dès le moment que j'ai vu la lumiere du jour. Hélas ! vos bontés ont crû avec mes années, & votre grace s'est hâtée de prévenir ma raison & ma volonté. Comme un pere attentif & tendre, vous avez écarté de moi les pieges qui pouvoient faire succomber ma foiblesse, vous avez soutenu mes pas chancelants ; l'innocence conduisoit toutes mes démarches ; j'ignorois ces agitations continuelles qui corrompent le cœur, obscurcissent l'entendement & enchaînent presque la volonté. J'étois heureux, rien ne troubloit mon ame. Que sont devenus ces beaux jours, ces jours si rapidement écoulés, où je mettois ma gloire à vous être fidele ?

Un moment, hélas ! un funeste moment m'a ravi tous mes biens. Quel affreux changement ! quelle différence

étonnante ! depuis ce jour infortuné, en proie aux remords, aux alarmes, je porte en tous lieux, malgré moi, l'image désolante de mon malheur présent avec celle de mon bonheur passé : sans cesse une voie secrete m'accuse, elle trouble pour moi le repos de la nuit, elle me rend sombre & fâcheux le tems le plus calme & le plus serein.

Seigneur, l'amertume de ma douleur fléchira-t-elle enfin votre colere ? Et quand mon propre cœur me punit & vous venge, pourrai-je me flatter que vous me pardonniez ?

Un repentir humble & sincere n'a-t-il donc pas droit de vous appaiser ? Voulez-vous la mort du pécheur, ou ne souhaitez-vous pas plutôt qu'il se convertisse & qu'il vive ? Ordonnez donc que je vive, ô mon Dieu, & rendez-moi vos premieres faveurs ! Ce n'est point vivre, hélas ! que de se trouver sous un anathême aussi désolant qu'est celui de votre disgrace.

Laissez-vous toucher à mes pleurs ; si mes yeux ont été l'instrument de ma perte, qu'ils deviennent à l'avenir les garants assurés de ma fidélité, & les justes témoins de ma componction. Oubliez mes égaremens, puisque je me

les rappelle à toute heure ; acceptez mes regrets, puisque j'en fais ma principale nourriture ; reprenez enfin pour toujours ce cœur que je vous ramene & que je vous rends, afin que vous le gardiez éternellement.

ARTICLE XXVII.

Sentimens d'une ame que Dieu a délivrée par sa miséricorde de l'esclavage du monde & des passions.

Diripisti vincula mea ; tibi sacrificabo hostiam laudis. *Psalm.* 115.

Vous avez brisé mes liens ; je vous offrirai un sacrifice de louanges.

C'EST à vous, ô mon Dieu, à qui mon cœur doit la liberté qu'il éprouve, & dont je commence à goûter les douceurs ; que je vous doive encore la constance dont je n'ose flatter ma foiblesse sans votre appui. Vos premieres bontés animent ma confiance. Que n'avez-vous point fait pour me ramener & pour me fixer sous vos loix ? Puis-je

trop y penser, puis je rappeller ce bienfait sans vous consacrer à jamais ma reconnoissance & mes soins ?

Vous avez prodigué des graces à ma résistance, les refuserez vous à ma docilité, à mon repentir ?

Je veux, pour la gloire de votre nom, & pour satisfaire un juste devoir, je veux tous les jours de ma vie renouveller l'aveu de mon aveuglement & de vos faveurs. Je veux faire sans cesse le parallele des rigueurs du monde & de vos bontés, afin d'éterniser la reconnoissance que je vous dois, & la haine que j'ai vouée au monde.

Comment ai-je pu suivre un tyran si cruel ? comment ai-je fui si long-tems le plus indulgent, le plus magnifique des maîtres ? Quel a pû être le motif d'une préférence si injuste & si odieuse ? En quel état étoit ma raison ? Elle étoit obscurcie par les noires vapeurs de mes passions insensées : elle étoit éteinte & ensevelie sous l'amas impur de ma corruption, & tel qu'un cadavre insensible qui n'a plus de vie & de sentiment, je croupissois dans ma misere sans en appercevoir l'horreur.

Vous m'avez tiré, ô mon Dieu, de

cet état si triste & si funeste, vous m'avez rétabli dans mes premiers droits; vous m'avez rendu tous les biens dont le monde m'avoit dépouillé, vous m'avez pardonné tous les crimes auxquels il m'avoit associé. Que rendrai-je à mon tour à votre patience? Que rendrai-je à votre compassion qui n'a pas permis que mes infidélités m'aient livré sans retour aux suites d'un aveuglement si funeste, & qui a daigné m'enlever à la tyrannie du monde & me retirer de l'abîme où ses exemples contagieux m'avoient précipité? O Dieu! par surcroît de miséricorde, après avoir rompu mes liens, vous rassurez encore mon ame; vous faites naître dans son sein une humble confiance, vous calmez ses remords, vous essuyez ses larmes, elle n'en versera plus que d'amour, de reconnoissance & de joie.

Quelle différence sensible entre les ménagemens de votre bonté & les durs traitemens du monde? Le cruel m'avoit laissé sans ressource au milieu des plus vives agitations: les desirs qu'il mettoit dans mon cœur faisoient mes tourmens; ceux que vous m'inspirez font déja mon bonheur.

Que vous rendrai-je, encore une fois,

ô mon Dieu ! Je vous présenterai tous les jours de ma vie un sacrifice de louange & de componction, je vous consacrerai à jamais mes démarches, mon empressement & mes vœux, je ne vivrai plus que pour vous, car je vous dois une nouvelle vie, je ne servirai plus d'autre maître que vous, car vous m'avez tiré de l'esclavage sous lequel je gémissois depuis si long tems. C'est par votre grace que je forme ces résolutions : ma liberté est son ouvrage ; que ma persévérance le soit aussi. C'est le caractere sacré de vos miracles, d'être durables & constants ; que mon amour pour vous soit éternel.



ARTICLE XXVIII.

L'avénement d'un Dieu Rédempteur a fait dans tous les tems l'espérance & l'attente des justes.

Rorate cœli desuper, & nubes pluant justum. *Isaï. c. 45.*

Faites tomber, ô cieux, une douce rosée, & que le juste descende vers nous.

CE SONT-là les vœux de la terre; ce sont-là les soupirs qu'elle adresse depuis long-tems au Libérateur d'Israel. Assise au milieu des ténebres, plongée dans la nuit du péché, ensevelie dans les bras de la mort, elle n'a plus aucun droit à la vie.

Dans cette triste situation, elle leve les yeux vers vous, grand Dieu! ne daignerez-vous point vous laisser toucher à ses vives instances?

L'homme, autrefois votre ouvrage chéri, est-il donc condamné à porter éternellement le poids accablant de votre colere? Elle ne doit, je le sçais,

que des châtimens à un rébelle, à un vil esclave & à un ingrat ; car voilà ce que l'homme est devenu depuis son péché. Objet infortuné d'un trop juste courroux, victime nécessaire d'un premier crime, plus coupable encore cent fois par ceux qu'il y ajoute volontairement tous les jours, une vie misérable, une mort douloureuse, est l'unique partage qui lui soit dû. Que dis-je ! une mort éternelle l'attend encore au-delà du tombeau.

Que fera l'homme, ô mon Dieu, dans une circonstance si déplorable ? Ses larmes coulent inutilement, ses gémissemens ne peuvent que vous importuner toujours davantage. Quel moyen lui reste-t-il donc ? Hélas ! son malheur est absolument sans ressource, si vous n'avez égard qu'à votre indignation. Si vous continuez d'écouter la voix de votre justice, que peut-il, que périr éternellement.

Venez à son secours, ô clémence divine ! Laissez-vous attendrir, faites valoir vos droits, il en est tems ; intéressez-vous pour des criminels, qui ne peuvent se promettre de grace que par la surabondance de vos bienfaits ; faites éclater votre miséricorde,

en leur pardonnant malgré leur indignité. Faites paroître sur la terre cet astre bienfaisant, qui doit lui rendre enfin sa premiere splendeur : envoyez-lui cette rosée féconde, qui seule peut faire germer dans son sein, jusqu'ici stérile, les fruits heureux de toutes les vertus, ce désiré des nations, ce juste promis à nos peres, ce libérateur tout-puissant que nous attendons de votre bonté, cette victime seule digne d'un Dieu, seule digne de réparer un outrage infini, & de racheter une peine éternelle.

Vous avez assez écouté votre justice, rendez-vous aujourd'hui à la voix de votre clémence, ou plutôt conciliez-les toutes deux. Cet accord, ô mon Dieu, est digne de votre puissance ! Il est digne sur-tout de cette tendresse infinie, qui vous a porté à sortir du sein de votre clarté pour la faire briller à nos yeux. Jusqu'à quel point ne la pousserez-vous pas un jour cette tendresse ? Hélas ! nous savons, ô mon Dieu, tout ce qu'elle doit vous coûter ! les humiliations de votre Verbe, son sang, sa vie, ses travaux, ses douleurs, quel sacrifice !

O homme si favorisé ! quelle recon-

noiſſance pourra t'acquiter déſormais ? Avec quels tranſports devras tu recevoir un Sauveur ſi aimable ? Il prendra un corps ſenſible & mortel pour te délivrer de la mort, il ſe dépouillera de ſa gloire pour t'en revêtir libéralement, il deſcendra du Ciel pour t'y faire monter. Que tu vas être riche ! que tu vas être heureux ! Connois tout ton bonheur, goûte toute la douceur de ton ſort, célebre à jamais la magnificence de ce Dieu qui s'apprête à te combler de biens.

ARTICLE XXIX.

L'homme confié à la garde des Anges.

Angelis ſuis mandavit de te, ut cuſtodiant te in omnibus viis tuis. *Pſalm.* 90.

Il a ordonné à ſes Anges de vous garder dans toutes vos voies.

RIEN ne peut affoiblir la paix & la confiance que ce choix glorieux nous promet déſormais ; il chaſſe loin de

nous les dangers, les allarmes; il raſſure notre timidité. Sous une protection ſi puiſſante, quels beſoins pourroit donc éprouver l'indigence? Quels maux pourroit craindre l'infirmité?

L'Arbitre abſolu de nos deſtinées, le Dieu de la terre & des cieux commande à ſes Anges de nous garder. » Miniſtres de mes volontés ſuprêmes, » vous qui exécutez mes ordres ſouve» rains; je commets l'homme aux ſoins » de votre vigilance, c'eſt mon ouvrage » le plus cher; guidez toujours ſes pas, » couvrez-le de vos aîles, défendez ſa » foibleſſe, animez ſa langueur, diſſi» pez les ténebres qui l'environnent, » éloignez de lui tous les traits de la » fureur & de l'envie, garantiſſez ſes » jours, ſoutenez ſa vertu : qu'il ſoit » en aſſurance au milieu des tempê» tes, qu'il foule au pied le lion & » le dragon, * qu'il marche impuné» ment ſur l'aſpic & le baſilic.

* Pſalm.).

» C'eſt ainſi que l'homme fidele bra» vera les efforts de ſes ennemis les » plus obſtinés; il dormira tranquille» ment dans les bras de ma providence, » & mon amour pour lui ne mettant » point de bornes à mes bienfaits, il » ſe verra enfin conduit par l'eſpé-

» rance dans le ſein du bonheur & de
» la paix.

L'ai-je bien entendu, Seigneur, puis-je le croire? Vos faveurs vont-elles ſi loin? Les ſoins des Anges tutélaires s'étendent-ils juſqu'à moi? Qui ſuis-je, vile créature? qui ſuis-je? Et pourquoi daignez-vous me diſtinguer au point de commettre pour ma garde un prince glorieux, un miniſtre de vos deſſeins, un conducteur tiré de votre cour céleſte.

Qu'eſt-ce donc que l'homme, grand Dieu! s'écrie le Prophete * à la vue d'un privilege ſi ſurprenant. L'homme, qui n'eſt qu'une vile pouſſiere, dont la vie n'eſt qu'une légere vapeur qui ſe diſſipe comme une ombre que l'œil ſuit & voit échapper, eſt-il digne de fixer l'attention de ces eſprits immortels & ſublimes, qui ne ſont que flamme & qu'ardeur? Oh que votre magnificence eſt grande, puiſque vous nous élevez à ce haut dégré de faveur qui nous égale preſque aux trônes & aux dominations du Ciel! Les vœux les plus ambitieux ſe ſeroient ils jamais portés vers un témoignage ſi éclatant de décoration & d'eſtime? Que ferons-nous pour répondre à votre bonté & aux ſoins généreux de vos Envoyés?

* Pſalm. 8.

Zélés défenseurs des mortels ! que deviendrions-nous, sans votre secours, au milieu des piéges sans nombre qui nous environnent de tous côtés ? Parmi tant d'ennemis domestiques & étrangers qui assiégent notre foiblesse, votre bouclier nous garantit des traits enflammés de leur rage : vous raffermissez nos pas chancellans : votre tendre sollicitude écarte les pierres qui pourroient nous faire tomber. Tandis qu'un doux sommeil tient nos sens assoupis, vous veillez à notre défense.

Augustes protecteurs, la plus vive reconnoissance pourra t-elle nous acquiter envers vous ? Une dévotion sincere, une attention respectueuse, une vénération profonde, une entiere déférence à tous vos avis, remplira t-elle dignement ce que nous devons à vos bons offices ?

Secondez nos desirs, soutenez nos efforts ; ajoutez cette grace aux faveurs dont vous nous comblez à chaque moment, suppléez vous-mêmes à notre insuffisance ; portez nos vœux aux pieds de l'Éternel, prêtez-leur l'ardeur qui leur manque, en les unissant à ceux que vous lui offrez ; présentez-nous enfin, au sortir de la vie, devant le trône

de sa Majesté, afin que par le mérite de vos suffrages, il veuille bien nous recevoir & nous admettre pour jamais dans votre compagnie.

ARTICLE XXX.

De la négligence dans les petites fautes, & des dangers où elle nous conduit.

Qui spernit modica, paulatim decidet. *Eccles. c. 19.*

Celui qui méprise les petites fautes, tombera dans les plus grandes.

C'EST l'esprit du Seigneur qui nous le déclare, oserions-nous bien révoquer en doute un témoignage si sacré ? La négligence à remplir nos moindres devoirs nous conduit insensiblement à la transgression des plus grands.

Hélas ! une triste expérience ne devroit-elle pas suffire ici pour nous instruire ? Depuis long-tems nos malheurs, ainsi que nos méprises, devroient avoir gravé cette vérité dans nos cœurs,

& en avoir fait l'attention & la sûreté de notre conduite.

Vos voies, ô mon Dieu! sont aussi douces que droites, & c'est toujours notre indolence & notre foiblesse qui les rendent glissantes & difficiles.

Celui qui y marche sans précaution n'est pas éloigné de sa chûte; c'est un enfant dont les pas chancelans ont besoin de la main de sa mere; il tombera bientôt s'il vient à la quitter un moment.

L'homme peut-il sans présomption compter jamais sur ses propres forces? foible roseau, le moindre vent l'agite & le renverse; une constante vigilance peut seule lui découvrir le danger; une humble & sage méfiance doit toujours marcher devant lui. Ah! s'il jette les yeux sur les pieges qui l'environnent, pourra-t il ne point s'effrayer de sa sécurité? Une injuste confiance accélere sa perte; il s'endort follement sur la foi d'un calme trompeur; mais bientôt un triste naufrage devient le prix de son inattention, & fait le sujet de sa honte.

Envain voudrions-nous, ô mon Dieu, envain voudrions-nous vous être fidele, nous ne le serons pas long-tems, si nous méprisons le danger: notre imprudence

eſt toujours criminelle. Hélas pouvons-nous ignorer que nous marchons ſur un feu couvert & mal éteint, que la moindre étincelle peut rallumer !

Votre miſéricorde, il eſt vrai, vient toujours au ſecours de l'ame attentive qui tâche de ſeconder vos deſſeins par ſa vigilance & par ſes efforts ; vous la ſoutenez généreuſement, vous la guidez dans toutes ſes démarches, vous la portez même dans vos bras paternels ; mais l'ame tiede & négligente qui la laiſſe aller, cette aimable main, qui la mépriſe & la repouſſe, à quoi doit-elle s'attendre ? Hélas ! qu'à vous voir vous retirer d'elle à proportion qu'elle ſe retire de vous. L'amour eſt le prix de l'amour : elle vous ſert avec froideur, ſon dégoût ſe fait voir par ſa nonchalance ; il eſt juſte qu'elle vous trouve refroidi, dégoûté.

Mais qu'ai je dit, grand Dieu ! & ne me ſuis-je point jugé comme le ſerviteur infidele de l'Évangile ? Oui, ſans doute, & mon témoignage doit ſceller ma condamnation. O Ciel ! que vais je devenir, ſi vous me traitez, ô mon Dieu, comme je le mérite, & ſi vous payez mon indifférence par vos dédains, ſi vous laiſſez mon cœur

entre les mains de ma foiblesse ? Le premier péril fera succomber ma fragilité.

En négligeant, comme j'ai fait, les sages précautions que votre esprit me dicte, une triste chûte sera bientôt la peine de ma présomption.

Ne me punissez pas avec mes propres armes, épargnez-moi plutôt en me les arrachant. O le plus généreux de tous les Maîtres ! il n'appartient qu'à vous de vaincre le mal par le bien. Vos bontés me rendent mon indolence encore plus odieuse & plus inexcusable, & triomphant enfin de ma langueur, je ne vois plus qu'avec horreur les fautes que j'ai cru légeres. Votre tendresse en augmente la noirceur à mes yeux ; votre sainteté me les montre dans leur vrai point de vue. La plus vive douleur pourra-t-elle les expier ? L'ardeur la plus attentive & la plus sincere pourra-t-elle les réparer ? La fidélité la plus exacte & la plus constante pourra-t-elle vous dédommager, selon mes desirs, de tout ce que ma négligence vous a ravi ?

ARTICLE XXXI.

De l'obligation où nous sommes de tendre sans cesse à la perfection.

Estote .... perfecti, sicut pater vester celestis perfectus est. *Matth. c. 5.*

Soyez parfaits comme votre Pere céleste est parfait.

EST-il bien vrai que ce soit à nous que s'adressent ces paroles augustes? Est-ce à des hommes pleins de défauts & d'imperfections, qu'il est ordonné d'être saints & parfaits? Pourrons-nous nous flatter d'acomplir ce précepte? Une vocation si sublime est-elle le partage d'un foible & aveugle mortel? Peut-il être appellé à retracer dans ses actions & dans ses pensées la sagesse du Dieu de toute perfection? Oui, Seigneur, je ne puis en douter, vous m'en faites un commandement que j'adore, & dont je ne puis assez me féliciter. Mais, hélas! que ne faut-il point que je fasse pour remplir une si haute obligation?

Ma foiblesse en est effrayée, je ne suis, vous le savez, qu'une vaine poussiere. Toute ma vertu n'est qu'une fleur que le moindre souffle agite.

O Dieu fort! ô Dieu trois fois saint! je me prosterne aux pieds de votre trône daignez faire entendre à mon ame, confuse & anéantie en présence d'une si grande pureté, ce que vous attendez de ses efforts, & ce qu'elle doit attendre de votre grace; tout vous est possible, Seigneur, quand je ne puis rien. Vous êtes le Dieu fort & puissant, & vous pouvez faire, quand il vous plaît, d'un vase de boue & d'ignominie, un vase d'honneur & de sainteté. Que dis-je! Vous êtes mon pere, & ce doux nom fait ma force & ma gloire, mon espérance & ma félicité; en qualité de votre enfant, vous voulez que je me regarde comme un homme céleste, comme un homme entiérement consacré par l'onction de votre grace, & par l'adoption glorieuse dont vous avez daigné m'honorer. Vous voulez que je ne vive plus désormais que selon l'esprit de cette adoption, que je renonce aux goûts, aux desirs de la chair, aux plaisirs, aux honneurs du monde, & à tout ce qui flatteroit encore les sens,

comme

comme ne pouvant que me dégrader, & étant au-dessous de la dignité où votre tendresse m'a si admirablement élevé.

Eh qu'est-ce donc que l'homme, grand Dieu, * pour que vous en fassiez l'objet d'une prédilection si marquée; & pour que vous l'égaliez, en quelque façon, aux intelligences célestes, en l'ornant de tous les dons nécessaires pour remplir les devoirs d'une si haute vocation! * Ps. 8

Il est donc vrai que mon esprit ne doit plus penser qu'à vous plaire; mon cœur ne doit plus s'occuper que de sa reconnoissance & de votre gloire; mes yeux ne doivent plus s'ouvrir, que pour fixer le Ciel; ma bouche que pour chanter vos louanges; mes oreilles que pour entendre la voix de vos commandemens, & mes mains que pour les exécuter!

Oui, telle est l'excellence & la perfection à laquelle vous m'appellez; mais puis-je y parvenir, si vous ne daignez m'introduire vous-même dans ce sanctuaire si élévé? Les mérites de votre Fils m'en ont ouvert les portes; votre miséricorde veut m'y conduire par la main; mais il faut que mes efforts la secondent. Me voici, ô mon

Dieu ! je ſuis prêt à vous obéir. Le corps que vous m'avez donné eſt mortel & fragile ; mais l'eſprit qui doit l'animer eſt immortel & incorruptible de ſa nature, il doit donc ſe porter vers ſon origine céleſte, & ſe dégager des liens de la chair. Ma volonté doit en tout répondre à la vôtre. Je vous la donne pour toujours ; il n'eſt point de ſacrifice que je ne faſſe pour me rendre digne de vous. Vous voulez que je vous reſſemble, & que j'étudie attentivement le modele que vous offrez à mon imitation, afin qu'après en avoir exprimé tous les traits par l'innocence & la ſainteté de ma vie, j'en partage à jamais la félicité.



ARTICLE XXXII.

Le joug du Seigneur n'est dur & pesant qu'à ceux qui le traînent lâchement.

Jugum meum suave est, & onus meum leve. *Matth. c.* 11.

Mon joug est doux, & mon fardeau est leger.

LA DÉPENDANCE, les humiliations, les croix n'ont-elles donc rien de pénible ? Les saintes violences de la piété laissent-elles goûter, ô mon Dieu, cette douceur que vous promettez dans votre service ? Oui, nous ne sçaurions en douter sans démentir votre parole, & sans faire injure à votre bonté.

D'où vient donc que mon cœur n'en éprouve point les effets ? Ah puis je en méconnoître la cause : puis-je en chercher la raison autre part que dans moi ! C'est mon indolence & ma lâcheté qui serrent les nœuds qui me pressent, ce sont mes penchants mal assujettis ; ce sont mes passions & mes résis-

tances injustes qui forment le fardeau sous lequel je gémis ; il est tems que je m'en délivre ; la ferveur m'offre un sort plus doux.

Votre loi, ô mon Dieu ! est une loi aimable. * Elle est pure, juste & proportionnée à nos vrais besoins ; elle soutient notre foiblesse ; elle éclaire nos yeux, & dissipe les ténebres de notre esprit ; elle bannit de nos cœurs la tristesse ; elle adoucit nos peines, & les change même en de saints plaisirs ; elle est, comme dit le Prophete, * plus délicieuse à nos cœurs, que le miel le plus doux ne l'est à notre bouche ; mais à qui ? Aux ames dociles, aux ames généreuses qui l'embrassent avec ardeur.

* Psalm. 18.

* Ibid.

Qu'attends-je donc, Seigneur ! d'en faire l'expérience ? qu'attends-je de livrer mon cœur à ces saintes douceurs ? Vous me tendez une main secourable ; m'obstinerai-je encore à la refuser ? Quand votre miséricorde m'appelle, fermerai-je l'oreille à ses tendres invitations ?

Venez, me dites vous, venez, vous tous qui languissez sous le poids de vos peines ; * hâtez-vous de les déposer dans mon sein. Venez, achetez sans argent le lait dont je nourris les foibles ; * en-

* Math. 18.

* Isaï. 54.

ivrez-vous du vin que je distribue à mes serviteurs; engraissez-vous, mangez sans crainte, je vous ouvre tous mes trésors; accourez, je ne sais rebuter que les lâches. Mes faveurs ne sont pas pour eux; ils agravent leur joug en le traînant avec molesse, ou en se débattant pour le secouer; ils comptent avec moi, je punis leurs réserves en leur cachant ma libéralité. Vils esclaves de leur paresse, ils ne sçauroient jouir de la liberté de mes vrais enfans; ils rencontrent par-tout des difficultés, des obstacles; les pierres semblent se multiplier sous leurs pas. Inquiets, incertains, ils chancellent sans cesse, sans sçavoir à quoi se déterminer; ils voient tous les objets sous un jour noir & sombre; la vertu n'est pour eux qu'un triste devoir.

Que le sort des justes est différent! Tout sert leurs desirs & leurs espérances, tout concourt à leur assurer une sainte félicité. Ils courent avec joie dans les voies de la pénitence. Rien ne coûte à leur piété, leur ferveur les soutient, elle augmente leurs forces. Le plus rude travail est un doux repos pour l'amour: il peut par son onction changer les épines en roses;

sa constance abat les plus durs rochers; sa foi transporte les montagnes; ses pieds ne touchent point la terre, il vole, il s'éleve jusqu'aux cieux; il donne un prix divin aux actions les plus simples; son feu vainqueur épure les métaux; il les change, il les rend plus brillants, plus solides; tout devient or entre ses mains.

Aimez donc, ô mon ame! aimez! & bien-tôt les plus rigoureux sacrifices paroîtront faciles à votre ardeur. Aimez, & vous verrez, avec un saint ravissement, que le Seigneur est aussi magnifique qu'il est puissant; & qu'il est aussi fidele dans ses promesses, que libéral dans ses dons.



ARTICLE XXXIII.

Une vierge ſans tache, peut ſeule être un ſanctuaire digne du Dieu de toute pureté.

Dominus poſſedit me in initio viarum ſuarum. *Prov. c.* 8.

Le Seigneur m'a poſſédée dès le commencement de ſes voies.

DÈs le commencement des tems, dès le premier inſtant de votre conception, ô Vierge privilégiée, vous avez été toute à votre Dieu. Il vous a glorieuſement ſéparée de la maſſe commune des malheureux enfans d'Adam. Il a conſacré les prémices de votre être, par cette onction, & cette plénitude de ſainteté, dont il vous a tendrement prévenue. Il n'a rien oublié enfin pour vous rendre digne de lui.

Que j'aime, ô Vierge incomparable, que j'aime à applaudir à ce que le Seigneur fait pour vous, quand il vous diſtingue ſi fort! Un fils doit prendre part aux prérogatives d'une mere chérie;

& sa gloire rejaillit sur lui en quelque façon.

Vous êtes, ô Marie, l'objet des plus cheres complaisances du Ciel ! & le Très-Haut lui même vous adresse ces tendres paroles des Cantiques sacrés. Vous êtes toute belle, ma bien aimée, & mes yeux ne découvrent en vous ni taches, ni défauts; mais vous êtes aussi pure, que belle. Et quel est donc le déplorable aveuglement, qui vous refuse un privilége qui convient si fort à votre éminente dignité, & à la gloire du Seigneur, qui vous a formée avec tant de prédilection pour faire naître de vous son unique fils ?

Comment pourriez-vous être un seul moment, l'esclave du serpent que vous devez écraser ? Comment se pourroit-il que la grace de l'innocence, accordée aux Anges, eût été refusée à leur Souveraine ? Comment la mere de mon Dieu, auroit-elle été un seul instant l'objet de sa haine ? Ah ! quiconque révoque en doute une distinction qui est si glorieuse au Verbe éternel & à vous, méconnoit le pouvoir ou la bonté de ce Dieu Rédempteur, fait injure à ses sentimens, aussi-bien qu'à sa sainteté & à cette puissance infinie à

laquelle le néant même obéit; à laquelle rien ne coûte, & qui appelle ce qui n'est pas, comme ce qui est.

Oui, ô Vierge sacrée! vous avez été préservée de toute corruption. Arche de la nouvelle alliance, les eaux du déluge universel n'ont point pénétré jusqu'à vous. Exempte de toutes nos miseres; vous n'en êtes que plus propre à nous en obtenir le remede, vous n'en êtes que plus portée à nous regarder avec des yeux de compassion.

Vous voyez en moi le fils infortuné d'une mere coupable; mais je trouve en vous une mere sainte, & qui n'a jamais connu le péché. Ma premiere mere m'a conçu dans l'iniquité; hélas! que la seconde me purifie.

Enfant de colere, par nature & par choix, rendez-moi, par votre adoption, un enfant de miséricorde & de grace: changez dans une seconde naissance, cette volonté criminelle que j'ai reçue dans la premiere. Soyez pour moi une mere compatissante, quand celle qui m'a donné le jour m'a abandonné; & portez-moi enfin entre vos bras dans le séjour de l'immortalité.

ARTICLE XXXIV.

De l'incertitude de nos dispositions à l'égard de Dieu.

Nescit homo utrum odio an amore dignus sit. *Eccles. c. 9.*

L'homme ne sçait s'il est digne d'amour ou de haine.

CRUELLE incertitude des dispositions secretes d'un cœur qui ne se connoît jamais bien lui-même, ah ! vous faites avec raison le trouble le plus sensible de ma vie & le sujet le plus ordinaire de ma douleur.

Qui pourra discerner ces bornes fatales qui distinguent le vice de la vertu ? Qui connoîtra ce point imperceptible qui divise les ténébres de la clarté ? Hélas ! une complaisance plus ou moins réfléchie ; un acte de la volonté, ou plus imparfait, ou plus achevé ; un mouvement plus délibéré, ou plus prompt ; une omission où il entre une négligence plus ou moins affectée ; une pensée arrêtée dès le commencement, ou poussée plus loin, forment cette terrible différence.

Nous ne sommes séparés de la mort, que par un seul degré qu'un rien peut détruire.

Suspendus par un fil au milieu de l'abîme, grand Dieu, qui pourra nous calmer ? Vous êtes si pur & si élevé ! y a-t-il à votre égard des fautes excusables ? O Ciel! des infidélités qui outragent votre bonté, qui blessent votre sainteté, qui irritent votre justice; des infidélités qui partent d'un fond dont la corruption doit sans cesse nous effrayer, sont-elles donc des fautes légeres ? O vous, dont les pensées sont si éloignées de celles de l'homme, Seigneur, qui êtes le juge & le scrutateur de nos cœurs, daignerez vous éclairer mes ténebres, & me montrerez-vous à mes yeux tel que je suis aux vôtres, pour pouvoir découvrir mes défauts & m'en corriger !

J'adore vos desseins, grand Dieu, & j'en reconnois la sagesse. Cette incertitude dans laquelle vous nous laissez, est un effet de cette divine sagesse, qui ne veut pas que nous nous endormions lâchement dans une funeste sécurité. Cet état de perplexité doit nous tenir sans cesse sur nos gardes & faire le mérite de notre foi. Environnés d'é-

cueils, au milieu d'une nuit profonde; votre miséricorde & nos soins continuels peuvent seuls assurer notre sort.

Hélas! ignorons-nous que nous portons dans des vases fragiles le précieux trésor de la charité; le moindre soufle le ternit; le choc le plus léger le brise; la plus petite inattention le répand. Quelle circonspection! quelles précautions ne demande point de nous une situation si critique! Quelles vives allarmes ne doit-elle point nous causer! Chercherai-je à me rassurer, quand tout concourt à m'inspirer une juste crainte?

Nous ne sommes que trop portés à nous laisser aller à une confiance présomptueuse, en nous appuyant vainement sur quelques sentimens aussi stériles qu'équivoques. Cessons de nous flatter; c'est par les fruits qu'on reconnoît l'arbre dont on ne voit point la racine.

Ce principe ne me condamne-t-il point, ô mon Dieu! Quels fruits de sainteté puis-je offrir en effet à votre justice, moi dont les actions les plus pures sont presque toutes douteuses & imparfaites, sont presque toutes mêlées de foiblesses & de défauts?

Ah! je dois donc trembler à la vue

de cet abîme impénétrable, sur les bords duquel je marche sans cesse. Je dois vous conjurer avec le Prophete, * de vouloir bien me purifier de mes fautes cachées ou étrangeres, de ne point compter avec moi, & de me sauver enfin par le seul bienfait de vos grandes & très grandes miséricordes.

* Psal 18.

ARTICLE XXXV.

Plaintes d'une ame dans la sécheresse.

Anima mea sicut terra sine aqua tibi. *Ps.* 142.

Mon ame vous attend, comme une terre seche attend la pluie.

JUSQUES à quand me laisserez-vous, ô mon Dieu, entre les mains de ma foiblesse? Jusques à quand paroîtrez-vous ne point vous rendre aux cris de ma douleur? Vous voyez les maux qui m'accablent, & vous semblez les regarder avec indifférence, &, si j'ose le dire, avec dédain. Mais, non, j'adore vos jugemens, & je n'accuse que mes

crimes. Mes reproches ne tombent que sur moi, & je souscris avec respect aux rigueurs de votre justice.

Me sera-t-il permis du moins de me plaindre à votre miséricorde? Souffrirez-vous que je porte à vos pieds le trouble de mon ame? Hélas! depuis long-tems elle ne se nourrit que de ses inquiétudes & de ses larmes; un nuage noir & épais me dérobe à mon propre cœur. J'erre au hasard & sans secours au milieu d'une nuit obscure; je ne vois que des images lugubres autour de moi; je n'apperçois partout que d'affreux précipices, dans lesquels je suis sur le point de tomber, si vous ne me tendez une main secourable.

Le passé, l'avenir & le présent n'offrent à mes tristes réflexions que des sujets de frayeur & de crainte. Je vous appelle en vain, vous paroissez sourd à ma voix. Je ne puis en douter, ce sont mes infidélités multipliées qui ont élevé ce mur de séparation qui se trouve entre vous & moi.

M'avez-vous donc rejetté pour toujours, ô mon Dieu! Vos miséricordes si grandes, si étendues, sont-elles donc épuisées à mon égard?

Ah ! tout concourt à m'affliger, tout semble conjurer ma perte. Le souvenir même de vos anciennes bontés se tourne contre moi dans ma tristesse. Ce goût que je sentois autrefois en pensant à vous, je ne l'éprouve plus aujourd'hui ; & ces douces consolations que je trouvois dans la méditation de votre sainte loi, se sont depuis long tems changées en une affreuse aridité.

Mon ame, semblable à une terre sans eau, ne fait que languir & se consumer elle-même ; & cette sécheresse funeste la rend tout-à-fait incapable de porter aucun fruit de vie & de sainteté.

Dans cette situation accablante, je ne me regarde plus, ô mon Dieu, que comme une branche stérile, qui n'est propre qu'à être coupée & jettée au feu ; ou bien comme ces morts dont on détourne ses regards & qu'on se hâte de descendre dans le tombeau.

Que vous dirai-je encore, Seigneur ? Oui, tout semble m'abandonner, tout me manque. Ma langue même se refuse à mes besoins & à mes efforts. Un fatal engourdissement la lie & la tient immobile, comme si elle étoit attachée à mon palais. Tout me coûte,

tout me révolte, tout se réunit contre moi; mon cœur, oui, mon propre cœur se joint à tout ce qui conspire ma perte, & ne me donne dans mon affliction que de vains soupirs, ou des réponses de mort.

L'extrémité des peines que j'endure ne vous touchera-t elle point, ô mon Dieu ! Je n'ai auprès de vous d'autre recommandation que ma misere; je n'ai d'autre motif à vous offrir que votre miséricorde & mon impuissance.

Délaissé, rebuté de tout le monde & de moi-même, ne trouverai-je point un asyle assuré entre vos bras ? Plus je suis foible, hélas ! plus je suis affligé, & plus, j'ose le dire, je suis digne de votre compassion.

Daignez donc vous rendre à mes vœux, vous qui êtes le protecteur de tous ceux qui sont sur le point de périr & qui vous réclament; relevez mon ame abattue, en vous laissant appercevoir à elle sous les traits de votre bonté; parlez-lui, dédommagez-la d'un trop long & trop triste silence qui a fait le plus sensible de ses plaisirs : écoutez ses gémissemens, remplissez son attente, mettez-la dans la joie de votre présence, essuyez pour toujours

ses larmes, marchez à ses côtés, conduisez-la enfin dans le séjour des consolations éternelles.

ARTICLE XXXVI.

La nativité de la plus sainte des Vierges, est un gage prochain de notre salut.

Qui me invenerit, inveniet vitam, & hauriet salutem à Domino. *Prov. c.* 4.

Celui qui me trouvera aura la vie & le salut dans le Seigneur.

NOUS pouvons nous flatter de recevoir bientôt une nouvelle vie, & comme un nouvel être. Une Vierge naissante est pour nous le gage prochain de cet inestimable bonheur.

O Marie! ô astre brillant! vous paroissez enfin, & le moment qui vous voit naître, commence notre joie & finit nos malheurs. Vous êtes l'aurore qui chasse les ténebres dont nous étions environnés, & qui nous annonce le plus beau jour.

Le Soleil de justice s'élevera bien-

tôt ſur tous les peuples; le deſiré des nations ne tardera-pas de ſe faire connoître à nous.

O glorieuſe naiſſance ! avec laquelle naît pour ainſi dire notre ſalut: ah ! pouvons-nous vous célébrer avec une trop vive reconnoiſſance ! Vous allez ramener les jours fortunés de l'innocence & de la paix.

Le miel & le lait couleront à grands flots dans les campagnes. Les lions & les tigres perdront déſormais leur férocité; & les tendres agneaux bondiront en aſſurance dans les prairies. Un printemps continuel couronnera la terre, & les fleurs naîtront ſous vos pas.

Heureux parens d'avoir donné au monde une Vierge qui lui donnera ſon Libérateur! Heureuſes les entrailles qui l'ont portée; elles ſont devenues pour la terre une ſource féconde debiens, de gloire & de conſolation.

Connoiſſons le prix de notre eſpérance. Que notre empreſſement rende à celle qui nous la porte le tribut d'hommages qui lui eſt dû.

O Vierge naiſſante, je vous ſalue! hâtez vous de croître pour notre félicité; rempliſſez la grandeur de vos

destinées ; jouissez déja de la haute dignité qui vous attend. Hâtez vous de préparer un tabernacle au Dieu immortel ; faites nous bientôt voir le Dieu invisible ; hâtez-vous enfin de nous donner un Sauveur qui fait la douce attente de tous les siecles.

Quel présent, ô mon Dieu, faites-vous aujourd'hui à l'univers! & quel gage plus cher pouvez vous nous donner de votre tendresse ? Mais pourrons nous le recevoir avec des dispositions assez pures ? C'est une Vierge sainte & sans tache ; quelle pureté n'exige-t-elle pas de nos sentimens ! C'est la Reine du Ciel ; quelle vénération, quel respect ne demande pas de nous une qualité si auguste ! C'est la mere du Rédempteur, quelle reconnoissance n'a-t-elle pas droit d'attendre de tous les hommes !

O divine Marie, que n'ai-je des pensées & un cœur qui répondent à ce que je vous dois ! J'ose, pour suppléer, en quelque façon à mon impuissance, & pour seconder mes justes desirs, j'ose mêler ma foible voix aux célestes concerts qui célebrent votre naissance, & qui nous font voir dans votre grandeur l'accomplissement de nos vœux.

Faites que chaque jour voie croître

avec vous ma fidélité, mon zele, ma vertu, ma joie & ma confiance. Triomphez déja pour moi & dans moi de ce serpent dont vous venez détruire & renverser l'empire. Que vos regards naissants le fassent fuir dans le fond de l'abîme. Que votre auguste présence fasse déja notre sûreté; qu'elle mette le sceau aux promesses divines. Commencez à former le sang qui doit effacer tous nos crimes; rendez-vous à notre empressement & à nos desirs. Fille de l'Éternel, devenez-en bientôt la mere; ce n'est qu'en devenant votre fils qu'il peut devenir notre Rédempteur.

ARTICLE XXXVII.

De la dignité de l'homme.

Faciamus hominem ad imaginem & similitudinem nostram. *Genes. c.* 1.

Faisons l'homme à notre image & à notre ressemblance.

VOILA quelle est la grandeur de ton être, & le bonheur de ta condition, ô homme si favorisé ! Pour-

ras-tu oublier ces paroles chéries? Pourras tu cesser de les méditer? ...

Homme formé à l'image de Dieu, adore sa bonté, admire sa magnificence; conçois, si tu le peux, la sublimité de ton origine, connois enfin toute ta dignité. Mais que dis-je! non, quoi que tu puisses faire, tu ne comprendras jamais bien à quel dégré de noblesse & de gloire la tendresse prodigue du Créateur a daigné t'élever, par cette ressemblance auguste.

Non, ce n'est pas aux astres les plus brillants, ce n'est pas aux Anges & aux Archanges, que ce Dieu magnifique en puissance & en sainteté, a voulu nous rendre semblables, mais à lui même; oui, à lui seul; ce sont ses traits, ses propres traits qu'ils nous a donnés, en créant notre ame. Oui, encore une fois, ce Dieu plein de bonté, en nous formant, ne s'est pas proposé un modele inférieur à lui-même. O Ciel! pouvons-nous contenir nos transports, en nous rappellant un si glorieux privilége! Quels sentimens seront dignes de nous & d'une si grande faveur!

O vous qu'une illustre naissance rend si jaloux d'un rang mortel, portez vos vœux plus haut; remontez à votre origi-

ne, c'est de Dieu que vous descendez!

Quel titre est comparable à ce titre sublime; méprisez tout le reste, il ne peut que vous avilir.

Elevons-nous tous, qui que nous soyons, élevons-nous tous en ce jour au-dessus des cieux étonnés d'une prédilection si marquée. Nous sommes les enfans du Très-Haut; la terre n'est pas digne de nous. Nous devons désormais n'aspirer à rien moins qu'à imiter un Dieu, dont nous sommes l'image; qu'à retracer en nous toutes ses perfections.

* Math. 5. 48. Il faut que nous soyons parfaits * comme notre Pere est parfait. Une si noble ambition nous est permise, nous est même ordonnée: soyez saints, dit le Seigneur, * comme je suis saint. * Levit. 11.

Ame spirituelle & intelligente! Ame immortelle comme Dieu! tout ce qui est au dessous de lui vous ravale: tout ce qui est périssable & matériel est au-dessous de vous, & ne peut fixer vos desirs; Dieu seul, par son immensité, peut le faire, portez donc tous vos vœux vers lui.

Heureuse créature, si vous connoissez toute votre félicité, & si par une continuelle attention, vous portez en

tous lieux l'auguſte caractere du Dieu à qui vous reſſemblez ; juſqu'où verrez-vous s'étendre la gloire de ſes dons & de ſes bienfaits ? Il ne tiendra qu'à vous d'être toujours pure dans votre eſſence, toujours juſte dans votre entendement, toujours ſainte dans votre volonté.

Renonceriez-vous, ô mon ame, à un deſtin ſi glorieux, quand il vous eſt donné d'en goûter toute la douceur, & de jouir pleinement des avantages infinis d'une reſſemblance ſi précieuſe ?

Empêchez pour cela que votre intelligence ne s'égare, & que votre amour ne ſe perde au milieu des frivoles objets qui entourent ici-bas votre fragilité.

Prenez votre eſſor vers Dieu même ; jettez-vous dans le ſein de la Divinité ; uniſſez-vous ſans ceſſe à cet Être des êtres qui a voulu vous rendre ſemblable à lui. Il deviendra bientôt l'ame de votre intelligence, la perfection de votre volonté, & la vie de votre amour.



ARTICLE XXXVIII.

Avantages du recueillement intérieur.

Regnum Dei intra vos eſt. *Luc. c.* 17.

Le Royaume de Dieu eſt au-dedans de vous.

EST-il donc vrai qu'un bien auſſi précieux, auſſi deſirable; un bien, un royaume, en un mot le Royaume même de Dieu, ait été placé ſi proche de nous, que nous puiſſions le trouver à toute heure dans le doux exercice d'un recueillement auſſi ſaint que facile ?

Ah ! s'il eût fallu le chercher, ce bien, à travers des mers inconnues ; s'il eût fallu, pour le trouver, parcourir des terres lointaines, aurions-nous dû balancer un moment de nous expoſer aux plus grands dangers pour le poſſéder ? Mais, non, votre bonté prodigue a voulu, ô mon Dieu, nous épargner les ſoins d'une ſi fatiguante recherche. Ce bien ſi doux eſt tout auprès de nous, il eſt dans notre cœur, il s'offre à nos tranſports, il ne tient qu'à nous d'en

d'en jouir ; il n'y a qu'à rentrer dans nous-même, qu'à nous faire, au milieu du monde & de ses distractions, une solitude secrete, où nous puissions nous livrer sans témoins, aux tendres mouvemens d'une vive reconnoissance, & aux douces impressions d'une foi attentive & pure ; où nous puissions enfin, écouter la voix de l'Époux céleste, répondre à son ardeur, nous tenir sans cesse à ses pieds, verser nos inquiétudes dans son sein, en faire l'azile de notre foiblesse, nous désabuser de nos erreurs dans sa vérité, nous consoler dans sa volonté de toutes nos disgraces, nous unir à ses vues, à ses desseins, vivre enfin avec lui dans une communication mutuelle de desirs & de sentimens. Voilà ce Royaume intérieur, ce Royaume divin qu'on nous offre.

Hélas, nous demandons depuis longtemps que le regne de Dieu arrive ! *. Pourquoi n'est il pas encore venu pour nous, quoiqu'il soit si proche de nous ? Qui est-ce qui peut nous en éloigner ? Ah ! pourrions-nous nous y méprendre ? c'est notre dissipation, c'est notre froideur qui ont élevé le mur de séparation qui nous le cache ; c'est un funeste aveuglement, une prévention odieuse

* *Orat. Dom.*

qui nous ont privés jusqu'ici de ce bien.

Nous pouvons encore nous le procurer, ce royaume adorable ; la tendresse de notre Dieu nous en ouvre encore la porte : serions-nous assez ennemis de nous-mêmes pour renoncer honteusement à une conquête aussi glorieuse qu'elle est facile ?

Grand Dieu, que votre grace & ma juste douleur détruisent pour jamais ces frivoles obstacles que ma lâcheté toute seule a formées, & dont j'apperçois maintenant toute la foiblesse.

O vie de recueillement & d'amour ! O royaume intérieur & céleste ! je vous chercherai désormais au milieu de mon cœur ; je me déroberai, pour vous mieux goûter, à tous les vains objets qui m'entourent sans cesse. Je trouverai dans vous cette paix ineffable qui est au-dessus des sens. Vous me mettrez au-dessus des menaces & des disgraces, au-dessus des promesses & des faveurs ; vous me dédommagerez amplement de tout ce qui me manquera ; vous me donnerez des plaisirs aussi purs que parfaits, des richesses, des grandeurs immortelles ; vous m'éleverez sur le trône de Dieu ; je me perdrai délicieusement dans son être.

O douce jouiſſance ! Aimable poſſeſſion ! ô Ciel, être ſans ceſſe avec le plus beau des objets, le ſuivre à tout moment, le voir & le contempler à toute heure, lui parler, l'écouter dans un tendre tranſport, l'aimer, en être uniquement aimé ! peut-il donc y avoir un ſort plus doux & plus charmant ?

ARTICLE XXXIX.

Bonheur d'une ame qui s'attache à connoître Dieu.

Hæc eſt autem vita æterna, ut cognoſcant te. *Joan. c.* 17.

La vie éternelle conſiſte à vous connoître.

CONNOÎTRE Dieu, le voir tel qu'il eſt dans lui-même, jouir de ſa préſence, vivre de ſon amour, entrer dans tous les droits de ſa divinité, puiſer à pleines mains dans cet océan de délices, c'eſt l'occupation la plus douce, c'eſt la vie éternelle des bienheureux.

Connoître Dieu, l'adorer & l'aimer, ne voir que lui dans ſes ouvrages, ne goûter que lui dans ſes dons, ne chérir que ſa main dans ſes bienfaits, en-

trer dans ses desseins, respecter ses secrets, se soumettre à ses loix, suivre ses volontés; c'est la voix qui conduit à la vie éternelle; c'est le chemin qui mene à ce terme divin.

Heureuse connoissance, sans laquelle on ne peut que languir dans une affreuse mort! que je vous connoisse donc, ô mon Dieu, afin que je vive à jamais de votre amour! O vie éternelle de mon ame, que je vous connoisse! Peut-on vous connoître sans vous aimer; Peut-on, en vous aimant, connoître le néant? Mais, hélas, l'homme n'est que mensonge! Ses yeux appesantis par la chair pourront-ils s'élever jusqu'à vous? O vérité! sa foiblesse pourra-t-elle vous fixer sans être éblouie de vos rayons?

Cachez-moi, s'il le faut, ô mon Dieu! cachez-moi les secrets de votre puissance; mais daignez découvrir à mon cœur les merveilles de votre grace, afin que je puisse en faire mon azile contre les torrens de l'iniquité qui m'environne & me presse de tous côtés.

O lumiere incréée! répandez sur moi vos bienfaits, chassez, dissipez les ténébres qui assiégent ma fragilité, & qui

dérobent à ma vue les ſentiers qui menent à vous. Rendez-moi ma premiere innocence, & ce premier penchant que vous avez mis vous même dans moi pour la vérité; réformez ces traits que votre clarté avoit imprimés dans mon ame & que le péché a défigurés.

Comment pourrai-je réparer les égaremens d'une trop facile jeuneſſe? Ce ſera en fixant continuellement mes regards ſur vous, & en marchant avec fidélité dans la voie de vos commandemens. * * *Pſal* 118.

Les pécheurs m'ont raconté des fables; * mais votre vérité & la ſainteté de votre loi les confond; elle me découvre leurs vains prétextes & me garantit de leur ſéduction. Hélas! ſans ce divin flambeau, que ferois-je, au milieu des piéges qu'on tend ſans ceſſe à ma foibleſſe, dans cette région qui dévore ſes habitants? Il peut ſeul me guider dans ce ſombre déſert; il peut ſeul y faire l'aliment de mon ame; il me fait voir cette terre promiſe, où mes vœux doivent ſe porter, où mes pas doivent tendre ſans ſe laſſer. * *Ibi*

Heureux celui à qui vous daignez vous faire connoître, ô vérité, ô vie éternelle des cœurs! il fermera les

yeux à toutes les choses visibles ; pour ne plus voir, pour ne plus connoître que vous ; vous le mettrez au-dessus de lui-même ; vous le nourrirez chaque jour du pain vivifiant de votre divine parole ; tous les autres discours lui deviendront insipides & vains. Il ne goûtera plus que vous. Tout ce qui l'environne s'offrira à lui sous un nouveau jour. Le spectacle de l'univers ne lui montrera plus que la main bienfaisante d'un Dieu Créateur & Conservateur. Il verra sa bonté empreinte sur tous ses ouvrages ; il l'adorera seul ; il n'aimera que lui, il n'appercevra dans les créatures que lui. La nuit le lui découvrira avec autant d'éclat que le jour. * Sa justice lui paroîtra aussi aimable que sa miséricorde & sa providence ; sa gloire deviendra le plus cher intérêt de son cœur. Une foi vive & agissante le guidera ; une douce espérance le soutiendra ; une charité tendre & sincere l'accompagnera en tous lieux.

* *Psalm.* 18.

O sort digne d'envie ! ô glorieuse vie ! ô sainte vérité ! ô mon Dieu ! c'est là l'heureuse destinée de ceux à qui vous daignez vous montrer ! O divine science ! je ne veux plus sçavoir, je ne

veux plus connoître que vous! O doux trésor! O bien suprême! Ah! c'est avec raison que vous excitez mes desirs; vous êtes cette eau vive & pure qui rejaillit dans le sein de l'éternité.

Oh! qui me donnera que vous inondiez mon ame, & que vous étanchiez sa soif? Qui me procurera, dans le bonheur de vous connoître, l'avant-goût & le gage de cette vie immortelle qu'on ne peut trouver qu'en vous seul?

ARTICLE XL.

Sur le mystere de l'Annonciation.

Ait Angelus : ne timeas, Maria .... concipies in utero, & paries filium, & vocabis nomen ejus Jesum. *S. Luc. c.* 1.

L'Ange dit à Marie, ne craignez point, vous concevrez dans votre sein, & vous enfanterez un fils que vous nommerez Jesus.

QUEL est donc, ô divine Marie! quel est ce mystere ineffable que l'Envoyé de Dieu vous annonce aujourd'hui? Est-il permis à un homme mortel de le méditer? Lui sera-t-il donné de le comprendre?

Une Vierge conçoit dans le tems, le même fils que l'Eternel a engendré avant tous les siecles; elle devient le sanctuaire de celui que l'immensité des Cieux ne sauroit contenir.

Que de merveilles, que de graces nous découvre cet heureux jour! Il faut, pour les pénétrer & pour y répondre, il faut, ô Vierge incomparable, que je conçoive spirituellement le même Verbe qui s'incarne dans votre sein.

O Esprit, qui descendez sur Marie afin de la rendre féconde, descendez aussi dans mon cœur pour le purifier, afin, qu'en entrant humblement dans les desseins de ce mystere, je l'honore par les mêmes vertus qui l'ont consommé!

Que vous êtes précieuse aux yeux du Seigneur, aimable pureté, puisqu'il quitte le Ciel pour s'unir à vous dans la personne d'une Vierge sans tache, & qu'en la mettant par ce choix glorieux au-dessus de toutes les créatures, il vous consacre & vous releve en même-tems au-dessus des plus sublimes vertus!

O sainte humilité! c'est à vous encore que le Seigneur se communique; vous avez droit de l'approcher, & vous

comblez aujourd'ui l'intervalle immense qui se trouve entre la créature & le Créateur. Marie s'avoue sa servante, & devient aussi-tôt sa mere.

O mystere adorable, où notre bonheur égale la magnificence du Tout-Puissant! O humilité, dont notre salut est le prix! O pureté qui efface toutes nos taches!

O Vierge privilégiée, dont le chaste sein devient aujourd'hui l'autel de la divinité, vous êtes supérieure aux plus magnifiques éloges. Que l'univers se taise par respect, qu'il admire en silence tant de prodiges, qu'il connoisse tout le mérite des vertus qui vous procurent en ce jour une si grande gloire, & qu'il imite enfin ce qu'il connoît.

O sainte fille de Juda! c'est dans vous que s'opére le secret ineffable de l'abaissement incompréhensible d'un Dieu: apprenez-nous à répondre à ses vues par un anéantissement profond.

Votre humilité fait descendre le Dieu du Ciel sur la terre; votre pureté engage le Saint des Saints à s'unir à notre nature: faites que nous chérissions à jamais ces vertus.

Quand un Dieu s'abaisse & s'anéan-

tir, l'homme osera-t-il s'élever? Pourra-t-il se résoudre à souiller son corps consacré par l'union & la ressemblance du Verbe? O Dieu caché, corrigez notre orgueil! O Dieu saint, purifiez notre chair! Hâtez-vous de vous montrer à nos yeux; venez nous tirer de l'abîme où l'orgueil & la concupiscence nous ont jettés. A l'exemple & à l'instruction, ajoutez le remède. Medecin charitable, venez guérir nos maux. Maître sublime & tout puissant, venez nous faire pratiquer vos leçons; venez dissiper nos ténébres; hâtez-vous de visiter des infortunés qui languissent depuis long temps dans l'ombre de la mort. Et vous, ô Vierge glorieuse, empressez-vous de nous donner ce Libérateur désiré!



ARTICLE XLI.

Des avantages de la priere.

Petite & dabitur vobis . . . . , pulsate & aperietur vobis. *Math. c. 7.*

Demandez & vous recevrez, frappez & on vous ouvrira.

UNE assurance si précise, un moyen si facile, un secours si présent nous laissent-ils encore des besoins? Et s'il y a des malheureux parmi nous, ne méritent ils point leurs malheurs & leurs peines? Le Distributeur souverain de tous les biens & de toutes les graces, daigne se rendre à notre empressement. Il n'y a qu'à demander pour tout obtenir de sa magnificence & de sa bonté, & nous languissons cependant dans une honteuse indigence.

Accablés de toute sorte de maux, en proie à la tyrannie de nos penchants & aux vains caprices d'une imagination qui ne peut que nous égarer; livrés à l'inconstance de notre cœur & à la vanité de nos desirs; sujets à tant

d'infirmités; esclaves de tant de nécessités humiliantes; foibles, découragés, abattus par les plus legers accidents, se peut-il que dans une si déplorable situation nous n'ayons rien à demander, ou que nous ne sçachions pas comment le faire? Le sentiment de notre foiblesse & de nos besoins, ne nous dit-il donc rien? Faut-il apprendre à un malade à chercher une prompte guérison, & à un homme pressé de la faim, à solliciter la nourriture qui lui manque? Un cœur qui souffre, trouve toujours dans sa douleur ce qu'il faut pour se plaindre & pour persuader.

D'où vient donc, ô mon Dieu, que je suis si froid & si réservé, si distrait & si peu touché en votre présence? Pourquoi ne répands-je jamais mon ame devant vous avec les effusions d'une tendre confiance, avec les mouvemens d'une sainte importunité? Pourquoi vis-je, avec vous, comme avec un inconnu & un étranger? Ah! je ne dois en chercher la raison que dans mon peu de foi, ou dans une indifférence coupable. Oui, si mon salut éternel m'intéressoit autant qu'il le mérite, si je pensois sérieusement aux dangers qui menacent mon ame, avec quel

vif empreſſement ne leverois-je pas les mains vers vous ? Quels gémiſſemens, quels ſoupirs ne ferois-je point monter vers votre trône ? Par combien de ſupplications ne tâcherois-je point de vous attendrir ſur mon ſort ?

Frappé de la terreur de vos jugemens, pénétré de la grandeur de mes fautes, inquiet de ma deſtinée, incertain de ma volonté, preſſé par mes beſoins ; ces divers ſentiments deviendroient pour mon cœur des motifs toujours plus preſſants.

Puis-je encore en douter ? Non, c'eſt mon inſenſibilité toute ſeule qui m'a fermé la bouche juſqu'ici. Où en ſerois-je, hélas ! ſi, à votre tour, ô mon Dieu, vous m'euſſiez fermé votre cœur ? Votre juſtice l'exigeoit ; votre miſéricorde s'y eſt oppoſée, & elle ne ſe venge de ma froideur qu'en me reprochant, avec tendreſſe, que je ne vous ai encore rien demandé. * Je commence dès ce moment, & mes larmes vous diſent ce que ma bouche ne pourroit exprimer que bien foiblement.

* Jo. c. 24.

Daignez prêter l'oreille à ce langage de ma confuſion & de ma douleur qui vous parlent pour moi. Après avoir gardé un ſi long & ſi triſte ſilence, j'ai

tant de choses à vous demander, que mes paroles ne sauroient y suffire ; mais mon cœur & votre bonté ont droit d'y suppléer. Je me livre à l'un & à l'autre, & j'attends tout de votre libéralité.

ARTICLE XLII.

Visite de la sainte Vierge à Elisabeth.

Unde hoc mihi, ut veniat Mater Domini mei ad me ? *Luc. c.* 1.

D'où me vient ce bonheur, que la mere de mon Dieu daigne me visiter ?

UNE Vierge cachée & inconnue sort aujourd'hui de sa retraite, conduite par l'esprit du Seigneur, qui l'annonce à Elisabeth : elle ne compte pour rien les peines d'un voyage incommode, & elle s'empresse de rendre des devoirs dont sa dignité ainsi que son état pouvoient la dispenser. Que ne fait point la charité ! Que de vertus, que de prodiges éclatent dans cette visite ! que d'instructions, que de mysteres ne présente-t-elle point à nos cœurs ! Recueil-

sons-les, profitons-en; accompagnons en esprit cette Vierge si humble & si modeste; baisons avec respect les traces de ses pas; applaudissons aux saints transports qui la reçoivent; joignons nos hommages à ceux qu'Elisabeth lui rend. D'où me vient ce bonheur, s'écrie-t-elle, que la mere de mon Seigneur daigne me visiter?

O heureuse maison! ô heureux hôtes! Oui, c'est avec raison que vous vous livrez à la joie qu'excite en vous une distinction si glorieuse; hâtez-vous d'en goûter tous les avantages. Vous possédez un trésor qui surpasse tous les trésors; vous recevez chez vous le Dieu du Ciel & de la terre; Marie vous apporte toutes les graces & tous les dons; vous en éprouverez bientôt les divins effets. L'illustre Précurseur de Jesus Christ en fait déja le glorieux office; il l'annonce sensiblement malgré les barrieres qui s'y opposent. Dans peu il l'annoncera à toute la terre, malgré les obstacles & les menaces des tyrans, & il scellera de son sang la fin d'un si auguste ministére.

O Jesus! ô Marie! daignez me faire partager les faveurs que vous prodiguez à la maison de Zacharie; entrez aussi

dans moi, que mon cœur devienne votre demeure; faites-lui entendre ces divines paroles; faites-lui éprouver ces douces impressions qui sanctifient déja le bienheureux enfant renfermé dans le sein de sa mere, & qui le font vivement tressaillir de joie. Que je sente votre présence, & que ma sanctification en soit le fruit.

O Vierge digne de tout notre amour! animez-moi du même esprit dont vous êtes remplie, & qui vous inspire tant de reconnoissance & tant d'humilité. Que mon ame glorifie avec vous le Seigneur; qu'à votre exemple elle lui renvoie la gloire de toutes les merveilles qu'elle admire & que lui seul opére. Qu'elle le reconnoisse; qu'elle l'adore dans tous ses dons; qu'elle attribue à sa seule bonté tous les biens dont elle est comblée; qu'elle mette en lui seul sa joie & son bonheur; qu'elle exalte avec vous les précieux avantages d'une douce confiance, & d'une humilité sincere; que ces vertus & toutes celles qui vous sont cheres, deviennent le principe & l'objet de mes vœux les plus empressés; que la charité, la patience, le zèle & la piété qui animent votre cœur, éclatent aussi dans le mien,

dirigent toutes mes démarches, sanctifient tous mes desseins, & me portent enfin dans les tabernacles célestes où vous êtes assise au-dessus des Trônes & des Vertus.

ARTICLE XLIII.

Dieu seul peut remplir nos desirs.

Anima .... requiesce, comede, bibe epulare. *Luc. c.* 12.

Repose-toi mon ame, mange, bois, & fais bonne chere.

JE LE disois dans l'ivresse des passions : les plaisirs, les honneurs, la gloire, les richesses peuvent nous faire un sort heureux : contentons nos penchants ; cherchons les biens sensibles ; hâtons-nous d'en goûter les douceurs.

Aveugle que j'étois! Ah, je ne voyois pas qu'en multipliant mes attachemens, j'augmentois chaque jour mes peines ! Tout me paroissoit aimable de loin, tout me devenoit insipide de près, & je trouvois toujours dans une jouissance frivole l'écueil d'une fausse félicité.

Vous l'avez dit, grand Dieu ! les desirs des pécheurs périront * avec leurs desseins. Envain la terre étaloit à mes yeux ses richesses, la nature tous ses plaisirs, le monde ses honneurs & ses dignités; mon cœur toujours impatient, toujours inquiet & toujours vuide, ne faisoit qu'errer d'objets en objets, sans qu'aucun eût pû le fixer : c'est que ce n'étoient pas de vrais biens, & que votre main libérale a mis dans nous, en nous créant, des desirs infinis que la possesion des biens périssables ne peut remplir, & qui ne sçauroient l'être que par le bien suprême & infini. Oui, ce bien souverain peut seul rassasier la faim qui nous devore : l'océan immense de la divinité, peut seul éteindre pleinement la soif qui nous consume ; tout le reste ne fait que l'irriter. Citernes bourbeuses & entr'ouvertes, comment vous ai je préférées aux eaux vives & claires d'une délicieuse éternité ?

* Psalm. 110.

Oubliez ma foiblesse, Seigneur, je la déplorerai tous les jours de ma vie. Votre grace a daigné m'éclairer, elle m'a fait renoncer à mes vaines espérances. J'ai juré de ne plus chercher qu'en vous ce qui manque à mes vœux :

j'ai promis de renoncer à tous ces faux biens qui avoient excité dans mon cœur un empressement frivole. Mon erreur avoit fait tous leurs charmes, ils ont disparu devant votre vérité qui m'apprend que tout ce qu'on peut souhaiter, hors de vous, sur la terre, n'est que mensonge & vanité.

Quelle est votre bonté pour l'homme, de vouloir être vous-même son bien, ô mon Dieu! Après lui avoir fait éprouver, l'insuffisance de tous les autres, il trouve en vous, s'il ne cherche que vous, l'accomplissement de tous ses desirs; il obtient toujours de votre miséricorde tout ce qui peut servir à son véritable bonheur; il peut puiser à pleines mains dans les trésors immenses d'une libéralité toujours bienfaisante & toujours nouvelle.

Que le sort des pécheurs est différent! Leurs vœux ne sont jamais remplis. On les voit sans cesse courir après de vains phantômes qui s'évanouissent au moment qu'ils croient les saisir, & qui ne leur laissent rien de plus réel que le trouble & les remords qui les agitent & les déchirent en tout tems. Leur cœur est un abîme ou se perdent les desirs de leurs passions,

troupe farouche & insatiable : c'est une hydre dont les têtes renaissent à chaque instant pour les tourmenter ; tandis que le juste trouve dans le sein de son Dieu une paix indépendante des disgraces les plus fâcheuses. Le monde ne peut rien lui ôter qu'il ne méprise ; il ne peut lui offrir que des biens périssables, dont il connoît la vanité. Sa confiance le met au-dessus des besoins, & sa modération au-dessus des richesses. Il sait qu'il n'a, pour être heureux, qu'à borner en Dieu seul tous ses vœux. Mais que dis-je ? est-ce les borner, que de les tourner vers le bien suprême ? Et n'est-ce point plutôt les étendre & les élever, que de leur donner un terme aussi noble que doux, aussi glorieux qu'infini ?

Prenez de plus en plus dans mon cœur, ô mon Dieu, la place des plaisirs & des biens de la terre ! Remplissez toujours de plus en plus le vuide qu'ils y ont laissé ; rassemblez les dispersions d'Israël ; fixez ses agitations éternelles, en fixant pour jamais ses desirs en vous seul ; c'est là qu'on peut trouver l'assemblage & le comble de toutes les félicités qu'on cherche vainement ailleurs.

ARTICLE XLIV.

La venue du Rédempteur doit faire l'attente de la terre.

O oriens splendor lucis . . . . illumina sedentes in tenebris & in umbra mortis. *Ant. de l'Avent.*

O soleil levant, éclairez ceux qui sont dans les ténébres & dans les ombres de la mort.

L'AFFREUSE nuit qui couvroit l'univers, va bientôt disparoître pour faire place au jour heureux qui commence notre félicité & qui finit nos peines.

Tout commerce avec le Ciel nous étoit interdit. Courbés continuellement vers la terre, naître, souffrir, mourir, c'étoit tout le sort de l'homme pécheur; & pour comble, une inexorable justice devoit éterniser à jamais son malheur. Mais, non; concevons aujourd'hui de plus flatteuses espérances; notre Dieu se laisse toucher à notre triste situation; il veut bien pardonner à l'homme coupable, il le rappelle à lui, il le rétablit dans ses premiers droits, il le rend supé-

rieur à ſes paſſions & à ſes vices, il lui envoie un Libérateur tout puiſſant; livrons nos cœurs à la plus vive joie & à la plus douce confiance.

Mais, ô mon Dieu, dans mes juſtes transſports, oſerai-je vous demander quel ſera ce Libérateur ? Sera-ce un Ange, un de ces eſprits bienheureux qui entourent votre trône ? Mais tous grands, tous ſublimes, tous ſaints qu'ils ſont, le ſont-ils aſſez pour une fonction ſi divine ? D'ailleurs l'homme, depuis ſa chûte, ne peut rien deſirer, rien voir qui ne tombe ſous ſes ſens, & qui ne les frappe. Quel moyen employerez vous pour le ſauver ?

O cieux, ſoyez dans un étonnement profond ! ô terre, gardez le ſilence à la vue du plus grand, du plus merveilleux de tous les prodiges !

Le Verbe éternel deſcendra du trône de ſa gloire pour s'accommoder à notre foibleſſe. Nous ſommes matériels, il le deviendra pour nous attirer plus ſurement à lui; il viendra dans le lieu où nous avions accoutumé de chercher notre gloire; il ſe fera ce que nous aimons; il ſe changera en quelque ſorte, afin de changer notre amour, & il convertira généreuſement en remede ce

qui nous avoit blessé jusqu'ici, en nous faisant trouver un principe de résurrection & de vie dans ce qui nous avoit causé la mort.

O tendresse ingénieuse, & digne de toutes nos adorations! O mon Dieu! c'est donc en nous aimant nous mêmes, que nous vous aimerons désormais; c'est par nos sens que nous irons à vous, & que nous pourrons vous trouver; Que les voies de votre miséricorde & de votre sagesse sont profondes & magnifiques! Ce qui ne seroit jamais entré dans l'esprit humain, vous le ferez, grand Dieu, par l'excès d'une générosité qui aura droit de nous étonner. Le plus grand effort, dont notre foi pourra être capable, ce sera de croire que vous ayez pu nous aimer jusqu'au point de vous rendre semblable à nous. Ce mystere est sans doute un abîme d'amour, où nos pensées se perdent & où notre cœur se fond tout entier.

Souverain Créateur, nous n'étions au commencement que les foibles ouvrages de vos mains. Vous voulez que nous soyons désormais vos enfants bien-aimés. Vous étiez notre Dieu, vous allez devenir notre pere par la filiation

éternelle à laquelle votre Verbe daigne nous élever.

O homme si favorisé ! la plus vive reconnoissance suffira-t-elle aux justes sentimens qui doivent t'animer pour toujours.

Divin Enfant qui venez prendre sur vous nos miseres, afin de nous en délivrer à jamais, permettez que je vous adore d'avance, dans cet état d'anéantissement & de pauvreté; recevez mes hommages anticipés. Mes desirs volent au-devant de vous; ma reconnoissance baise, avec attendrissement, les langes précieux qui doivent vous envelopper. Souffrez, enfin, que mes soupirs hâtent l'heureux moment où je pourrai à vos pieds me livrer, à tous mes transports : plus j'approche du terme, & plus mon impatience s'acroît. Venez, ne différez plus de vous rendre aux vœux de notre amour & du vôtre.



ARTICLE XLV.

Sur la naissance d'un Dieu Sauveur.

Nox sicut dies illuminabitur, *Psalm.* 138.

La nuit sera aussi claire que le jour.

O HEUREUSE nuit, qui avez été choisie pour voir naître le désiré des nations, vous êtes mille fois plus belle & plus brillante que le jour le plus beau & le plus serein ! Astres du firmament, témoins de cet enfantement divin, vous avez vu luire la lumiere du monde dans les ténébres ; vous avez répandu, sur cette aimable nuit, vos feux les plus purs, les plus éclatans ; & elle est devenue, avec raison, cette nuit charmante, les délices du genre humain.

Que la terre & les cieux retentissent de chants de joie & de triomphe : déja les Anges nous annoncent une paix que rien ne pourra troubler. La

miséricorde s'allie avec la justice ; la naissance d'un Dieu Sauveur est le gage chéri & le sçeau sacré de leurs embrassemens mutuels.

L'âge d'or va renaître avec lui, l'innocence revient sur la terre, l'abondance va verser sur nous tous ses biens ; les campagnes vont se couvrir & de fleurs & de fruits ; les plus riches moissons couronneront nos vœux ; le vin mistérieux, qui fait germer les Vierges, & l'huile précieuse d'une sainte ferveur, couleront à l'envi dans nos cœurs ; livrons-les à la joie de cette espérance, & allons, avec les bergers rendre hommage au Dieu qui nous la permet, & qui nous la donne en se donnant lui-même à nous.

Mais, que vois-je, auguste Enfant, tendre & divin objet des adorations des Anges ! vous êtes sur un peu de paille, tremblant, transi de froid ! Cruel hyver adoucis ta rigueur ! Amour, amour ! dans quel état réduisez-vous ce Dieu Sauveur ? Où est donc cette Majesté si terrible ? Se peut-il que le Roi des Rois s'abaisse jusqu'au point de se rendre semblable à nous, de se faire encore plus petit que nous ?

Quelle différence, Seigneur, entre

votre crèche & cette montagne fumante, où mille foudroyants éclairs annoncerent votre présence aux Israélites tremblants ! On peut désormais approcher de vous sans mourir ; on peut vous regarder face à face ; on peut se prosterner devant vous avec une douce confiance, baiser vos pieds sacrés, recueillir vos larmes précieuses, contempler à loisir vos abaissemens.

O divin Enfant que j'adore, la tendresse de vos regards m'attache pour jamais à votre berceau. Ah ! je ne veux plus le quitter ! Il sera pour mon cœur une source de graces, une source de sentimens toujours vifs & toujours nouveaux, en offrant à mes yeux étonnés, un Dieu devenu corporel par amour, un Dieu pauvre, un Dieu souffrant pour enrichir mon indigence, & pour adoucir tous mes maux ! Quels motifs pressants & sensibles ne fournira-t-il point à mon imitation, ainsi qu'à ma juste confiance ?

Non, nous ne pouvons plus nous empêcher de suivre vos exemples ; nous ne pouvons plus nous défendre de vous aimer dans cet état, où tout nous parle le langage de la tendresse,

où tout nous prêche la patience & l'humilité.

Il faudroit n'avoir point de cœur, pour ne point aimer un Dieu si aimable, pour ne point vivre & mourir pour un Dieu, qui prend une vie mortelle, afin de nous délivrer de la mort.

ARTICLE XLVI.

De la véritable piété.

Spiritus est Deus; & eos, qui adorant eum, in spiritu & veritate oportet adorare. *Joan. c. 4.*

Dieu est esprit, & il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit & en vérité.

ADORER Dieu en esprit & en vérité, c'est joindre le culte intérieur aux témoignages extérieurs de notre respect & de nos hommages; c'est rapporter toutes les œuvres, tous les dehors de la piété au renouvellement du cœur, comme à leur principale fin. Toute pratique sainte, qui subsiste toujours avec nos passions déréglées; qui ne combat point nos penchants; qui ne touche point à nos haines, ainsi qu'à nos

attachemens criminels, est une démarche illusoire, vaine & insuffisante par elle-même, parce que nous ne sommes tous devant Dieu, que ce que nous sommes par nos affections & par notre cœur. Il ne voit rien dans nous, avec plus de complaisance, que notre amour. Il veut être l'objet de tous nos desirs & l'unique but de nos espérances; le principe, le motif & la fin de tous nos desseins; l'inclination dominante de notre ame & de toutes ses facultés.

Envain je parlerois le langage des Anges; * envain ma pénétration perceroit les mysteres les plus profonds; envain ma libéralité s'étendroit sur le foible & sur l'indigent; envain ma foi transporteroit les montagnes & les vallées; envain elle me porteroit à livrer mon corps au fer & aux flammes: si je n'ai pas la charité, je ne suis qu'un airain sonnant, & une cimbale vuide & retentissante. L'amour, oui, l'amour seul est le fondement solide de la piété. * Tout ce qui ne prend pas sa source dans les dispositions qui lui sont essentielles; tout ce qui ne doit pas nous y affermir, ou nous y conduire, quelque spécieux qu'il puisse nous paroître; n'est rien, n'est d'aucun mérite aux

S. Pa[ul] Cor. 3.

* Sa[int] Jacq c. 1

yeux du Seigneur. Tout doit tendre sans cesse vers cet objet divin, tout doit se rapporter, tout doit se réunir à cet unique centre.

La loi, qui nous ordonne de confesser de bouche, nous oblige encore de croire de cœur.

La foi qui n'est pas soutenue par les sentimens de la charité, est une foi imparfaite & légere que le vent de la tribulation détruit.

Divine charité! Quels sont les traits qui vous caractérisent? Daignez me les faire connoître. Peut-on vous connoître sans vous aimer! Vous êtes douce & bienfaisante, généreuse & sensible aux peines d'autrui, indulgente pour tous & sévere à vous-même; vous êtes patiente & toujours prête à pardonner; vous ne pensez mal de personne; vous couvrez les défauts; vous supportez les foibles; vous aimez les pécheurs en haïssant leurs vices; vous vous livrez enfin, vous vous faites toute à tous pour les gagner tous.

Céleste charité! pouvez-vous, avec tant de charmes, ne point être l'objet de nos vœux & de notre imitation? Devenez donc notre modele; enseignez-nous ce culte intérieur, cette ado-

ration en esprit & en vérité si digne de l'Être suprême, de ce Dieu qui n'est qu'esprit & que vérité.

Soyez, ô précieuse vertu! soyez désormais la religion, l'ame & le sentiment de mon cœur ! Quand tous les biens de la nature & de la fortune me manqueroient, vous pourriez seule y suppléer; vous sçauriez me dédommager de tout.

Apprenez-moi votre sçience sublime ; enrichissez-moi de vos dons ; embrasez-moi de votre feu divin, de ce feu qui fait la douceur, la vie & l'occupation de l'éternité.

ARTICLE XLVII.

Les Mages adorent le divin Roi des Juifs.

Vidimus stellam ejus in Oriente, & venimus adorare Deum. *Math. c. 2.*

Nous avons vu son étoile dans l'Orient, & nous venons l'adorer.

JESUS enfant, je me prosterne humblement à vos pieds avec les Mages ;

je vous adore, & je viens avec eux vous reconnoître hautement pour le Roi des Rois.

L'étoile les conduit, la foi les éclaire & la grace les soutient. Ils quittent tout pour vous ; que dis-je ! ils se quittent eux-mêmes & renoncent, sans balancer, à tous les préjugés de la sagesse humaine, afin de vous trouver. Votre enfance n'affoiblit point leurs vœux & leur espoir ; elle augmente même leur charité, ils vous aiment, ils vous réverent sous les apparences simples sous lesquelles vous voilez votre divinité ; ils comprennent bientôt que pour mieux honorer ces signes grossiers, sous lesquels vous cachez votre gloire, ils doivent être pauvres, humbles & enfans comme vous. Donnez-moi leurs sentimens, ô mon Dieu !

Ils vous offrent en ce jour des présens, recevez le don de mon cœur ; ils vous rendent un hommage suprême, en brûlant de l'encens devant vous, acceptez celui de mes vœux.

Ils reconnoissent votre Royauté, en mettant à vos pieds leur or & leurs couronnes ; je consacre mes biens à la charité.

Ils distinguent, enfin, votre humanité,

en vous présentant de la myrrhe; j'entre dans leurs dispositions, en dévouant mon corps aux rigueurs de la pénitence. Vous éprouvez déja les traits de la douleur, vos larmes me le disent; les miennes ne couleront plus que pour expier mes péchés, & je vous offrirai tous les jours de ma vie les sacrifices les plus propres à honorer votre divinité, votre souveraineté, votre humanité.

Divin Enfant, vous faites éclater dans ce mystere, sous les apparences de la foiblesse, la force & la toute-puissance de votre bras, en attirant à votre crêche les grandeurs & les dignités; faites que je n'estime que votre gloire, & que je fuie les honneurs d'un monde aussi vain que frivole.

Établissez pour toujours votre regne au milieu de mon cœur, soyez vous-même son étoile; éclairez Jérusalem,* ô astre naissant! levez-vous sur mon ame; faites briller à ses yeux la plus vive clarté; dirigez tous ses pas; remplissez toutes ses pensées; apprenez-lui que vous êtes seul digne de ses recherches. Qu'à l'exemple des Mages j'abandonne tout pour vous suivre & pour vous trouver. Auguste Enfant, le scep-

* Is. c. 50.

tre de la maison d'Israël vous appartient légitimement; vous êtes le dominateur & le maître absolu du Ciel & de la terre, & votre empire n'aura point de fin.

ARTICLE XLVIII.

Avantages d'une douce confiance en Dieu.

Dominus regit me, & nihil mihi deerit. *Psalm. 22.*

Le Seigneur prend soin de moi, rien ne sçauroit me manquer.

O DOUCE, ô consolante pensée! Que vous assureriez notre tranquillité si nous vous rappellions sans cesse à notre esprit!

Que peut-il manquer en effet à celui qui possede la source éternelle de tous les biens? Indigence, disgraces, adversités si améres à tous les autres, vous ne pouvez rien sur son cœur. Sa foi le soutient & l'éleve au-dessus des plus fâcheux accidens; sa confiance le porte jusques sur le trône du Tout-

Puiſſant. Le vent de la tribulation ne ſçauroit approcher de cet heureux azile : les orages & les tempêtes ne ſe forment que ſous ſes pieds : il les voit d'un œil tranquille, gronder & éclater loin de lui.

Heureux, & mille fois heureux, le mortel * qui honore ſon Dieu par une généreuſe confiance ! Il ſera comme un arbre planté ſur les bords d'un ruiſſeau qui conſerve toujours ſes feuilles & ſa fraîcheur.

* Pſ.

Il ne tient qu'à vous, ô mon ame, d'éprouver tous les avantages de cette heureuſe condition, & de poſſéder tous les biens, dans la privation même de toutes choſes. Portez, à cet effet, vos regards dans le Ciel ; verſez toutes vos inquiétudes dans le ſein adorable de la divinité ; jettez-vous amoureuſement entre ſes bras, ſa ſageſſe vous conduira, ſa force vous animera, ſa bonté vous enrichira & ſa providence vous nourrira.

O ſort digne d'envie ! Quel a donc été mon aveuglement, de ne point me hâter de le partager juſqu'ici, au lieu de me conſumer miſérablement dans une prévoyance inutile ?

Etois-je perſuadé, ô mon Dieu, que

c'eſt vous qui me conduiſez, quand je me ſuis laiſſé aller à un indigne découragement ?

Sentimens injurieux à une puiſſance ſi univerſelle & à une ſi grande bonté, comment avez-vous eu entrée dans une ame qui devoit être convaincue de toute l'étendue de ces ſouverains attributs ?

Ah, Seigneur, pardonnez à mon cœur, à ce cœur foible & timide, ſes outrageuſes défiances, ſes inquiétudes inſenſées, qu'il ne peut trop déſavouer ! Recevez-le ſous les aîles de votre miſéricorde : devenez ſon unique ſoutien & ſon ſeul eſpoir !

O mon pere, ouvrez les tréſors de vos graces à votre enfant, malgré l'injure que ſa puſillanimité a faite à votre tendreſſe ! Que deviendrois je, hélas ! ſi mon peu de foi regloit la meſure de vos faveurs à mon égard ? Que deviendroient vos promeſſes ſi magnifiques, ſi conſolantes, ſi vous attendiez, pour les accomplir, que nous les méritaſſions ? Vous nous les avez faites par l'excès d'une libéralité ſans bornes ; rempliſſez-les par le même motif. Pourrions-nous croire que vous nous refuſaſſiez quand vous avez daigné

nous donner votre propre Fils ? Oui, quelques infinies que ſoient les richeſſes de votre puiſſance, vous les avez, pour ainſi dire, épuiſées par ce ſeul don.

Diſparoiſſez donc, diſparoiſſez à jamais, ſentimens contraires à une noble confiance. Le Seigneur daigne prendre ſoin de moi. Non, rien ne ſçauroit me manquer; ſa protection ſera pour moi un bouclier impénétrable à tous les traits de la crainte. La paix, la joie, accompagneront tous mes pas, & je me verrai enfin couronné par les mains de l'amour & de l'eſpérance.



ARTICLE XLIX.

L'Enfant Jesus est présenté dans le Temple.

Tulerunt Jesum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino. *Luc. c. 2.*

Ils porterent Jesus à Jérusalem, pour le présenter au Seigneur.

LA PROPHÉTIE est accomplie, & la gloire du second Temple surpasse celle du premier. Le Libérateur d'Israël y paroît aujourd'hui, & l'honore de sa présence; il vient en relever l'éclat par l'offrande qu'il y apporte. Y en eut-il jamais de semblable, & en prix, & en dignité? Il vient se présenter lui-même Quel sacrifice! quelle hostie! quel vaste champ à nos pensées! quelle ample matiere à nos sentimens!

Une Vierge sans tache, plus pure mille fois que les Anges, vient se purifier. Le souverain Législateur veut bien se soumettre à la loi; le Rédempteur promis veut être racheté; le Libé-

rateur tout-puissant ne refuse pas les marques de la servitude. Que dis-je ! Il se hâte de s'immoler en notre faveur ! Je vois, en effet, sur ce Calvaire anticipé, la victime sainte & divine, portée sur l'Autel, & livrée entre les mains du Pontife. J'y vois aussi une tendre mere, sacrifier tous ses droits, tous ses sentimens & donner déja son fils bien aimé, malgré le glaive de douleur qui perce son ame. J'y vois un saint vieillard qui renonce à ce qui pouvoit l'attacher encore à la vie. Que de motifs ! que de leçons de détachement, de soumission & de zèle ! Mais aussi quels sujets de confusion pour notre lâcheté !

O mon Sauveur ! l'impatience de votre amour, ne vous permet point d'attendre le jour de votre immolation sanglante ; & vous la prévenez déja dans ce mystere mémorable, où tout nous retrace les principales circonstances de ce grand sacrifice que vous consommerez un jour & que vous commencez à présent. Votre sang coule, & semble vouloir se répandre à grands flots. Vous paroissez déja présenter votre tête aux épines, & votre côté au fer inhumain qui doit le percer.

O divine Hoſtie, qui vous immolez d'avance ſi généreuſement pour moi; que n'ai-je mille vies, pour vous les ſacrifier à mon tour! Quand tout ce que je vois ici, s'empreſſe de donner ce qu'il a de plus cher; mon cœur pourroit-il conſentir à quelque reſerve?

Souffrez que je me joigne à cette heureuſe troupe, qu'une religieuſe piété amene avec vous dans le Temple; inſpirez m'en les tendres ſentimens. Qu'il me ſoit permis, avec Simeon, de mourir à tout ce qui n'eſt pas vous. Qu'il me ſoit donné de vous ſacrifier, comme votre ſainte Mere, ce que j'ai de plus précieux. Que j'annonce en tous lieux les merveilles de votre grace à l'imitation de la fille de Phanüel; & puiſque vous êtes établi en ce jour, & publiquement reconnu, la lumiere des nations, la gloire & le ſalut d'Iſraël votre peuple, faites-moi partager ces bienfaits, accordez-moi la faveur d'être préſenté & reçu dans le Temple éternel de votre Majeſté.

ARTICLE L.

De la ſimplicité chrétienne.

Domine in ſimplicitate cordis mei ..... obtuli univerſa hæc. *Paralip. c. 29.*

Seigneur, je vous ai offert tout ce que j'avois, dans la ſimplicité de mon cœur.

QUE la ſimplicité d'une vertu paiſible, eſt ſure d'être heureuſe, & qu'elle eſt agréable aux yeux du Seigneur!

Je voudrois, ô mon Dieu, je voudrois, comme le Prophete, vous préſenter le ſacrifice d'un cœur ſimple & reconnoiſſant, l'hommage pur & généreux, d'un cœur qui ne ſe cherche point lui-même, qui ne ſe régarde jamais & qui n'a de deſirs que pour vous. Car je ſçais quelle eſt à vos yeux, & même à ceux des hommes, l'excellence & le mérite d'une noble ſimplicité.

Qui me donnera donc cette aimable vertu, afin qu'elle devienne le principe & l'ame de toutes mes actions! Il n'appartient qu'à elle de nous dépren-

dre de nous-mêmes, & de nous établir pour toujours dans la parfaite liberté des enfans de Dieu. Elle produit dans nous tous les fruits & tous les effets d'un sincere détachement, & c'est avec une douceur qui n'est propre & naturelle qu'à elle seule. Elle nous inspire une sainte indifférence pour les faux jugemens des hommes, & une douce confiance qui nous rassure contre la noirceur de leurs calomnies & de leurs soupçons. La candeur l'accompagne, la joie l'annonce, la paix la suit, & la charité la couronne. Heureux donc le mortel dont elle regle toutes les démarches!

Sublime & précieuse vertu, m'en tiendrai-je toujours à un aveu stérile de vos avantages? Ne profiterai-je jamais des leçons que vous faites continuellement à mon cœur! Vous seule sçavez donner un prix peu commun à nos actions les plus communes; quand animerez-vous toutes les miennes? Quand est-ce que vous régnerez enfin sur tous mes mouvemens? Puis-je encore m'y tromper, & ne vois-je pas que c'est mon amour propre qui vous éloigne & qui vous en exclut; & que ce n'est que dans l'anéantissement de cette passion

que vous trouverez votre triomphe. Ah ! je ne ſais que trop, que celui qui ſe cache, ou qui ſe montre ce qu'il n'eſt point, dément ſon propre cœur, & ſe rend à lui-même un témoignage peu favorable.

Le vice aime l'obſcurité. La vertu ne craint point le jour, lorſqu'il eſt néceſſaire qu'elle ſe montre ; mais la ſimplicité ne veut paroître que ce qu'elle eſt effectivement. On ne la voit jamais occupée d'elle-même. Elle n'affecte ni talens ni prééminence. Elle gémit de ſes défauts, & ne s'aigrit point contre la main qui l'humilie. Job étoit ſimple & droit ; & il n'avoit point ſon pareil ſur la terre, au témoignage même de Dieu.

Quelle gloire pour un cœur ſimple, que d'approcher en quelque maniere de la divinité, qui eſt une & ſimple, & qu'on ne peut mieux caractériſer, que par ce ſublime attribut !

O glorieuſe reſſemblance, ne devez-vous point être l'objet de tous nos deſirs ! ô illuſtre ſimplicité, fruit précieux de l'innocence ! ô aimable fille du Ciel, deſcendez enfin ſur la terre, pour la renouveller & l'orner de tout votre éclat ! Vous ſortez du ſein de

Dieu même, qui n'eſt que vérité, que ſimplicité. Vous renfermez dans votre eſſence, ſon immenſité & ſon unité, ainſi que ſa bonté. Devenez à jamais la lumiere & le ſoutient de mon cœur. Uniſſez mes actions à mes intentions, mes paroles à mes penſées. Conduiſez-moi tout à Dieu, ſans retour, ſans recherche & ſans réſerve. Que je m'oublie entierement pour ne penſer qu'à lui; que je me perde enfin dans ſa gloire & dans ſes grandeurs.

ARTICLE LI.

De la fauſſe piété.

Si quis.... putat ſe religioſum eſſe.... ſeducens cor ſuum, hujus vana eſt religio. *S. Jacq. c.* 1.

Si quelqu'un croit avoir de la piété, & qu'il ſéduiſe lui-même ſon cœur, ſa piété eſt vaine.

SI C'EST le propre d'une fauſſe piété, de nous ſéduire & de nous aveugler nous mêmes, qui oſera ſe flatter de n'avoir point de part à une illuſion

d'autant plus dangereuſe & d'autant plus à craindre, qu'elle nous inſpire toujours une injuſte & trompeuſe ſécurité ?

Fatale diſpoſition, ſeriez-vous le partage de mon ame abuſée ? Et peut-elle prendre trop de précautions, trop de ſoin pour ſe garantir d'un piége, d'autant plus redoutable, qu'il eſt caché ? Oui, le vice qui ſe découvre, & qui ſe trahit par ſes propres excès, eſt moins funeſte en quelque façon. Les cris de la conſcience nous avertiſſent du danger; au lieu que les ſignes extérieurs qui environnent une vertu, qui n'eſt qu'apparente & ſuperficielle, forment autour d'elle comme un nuage épais, qui lui cache le précipice dans lequel elle va ſe jetter; & ſur le point de périr & de ſe perdre, elle s'endort miſérablement ſur quelques débris d'une religion équivoque, qui ne ſervent, hélas! qu'à lui faire faire un plus triſte naufrage.

Grand Dieu ! daignez troubler cette injuſte paix, ce calme perfide, s'il eſt vrai que mon cœur ait eu l'aveuglement de s'y laiſſer tromper; ne ſouffrez pas qu'il nourriſſe plus longtems une préſomptueuſe confiance

découvrez-lui, montrez-lui clairement les taches secretes qui devoilent à vos yeux une vaine piété; arrachez un fatal bandeau; ranimez ma foi languissante; faites-moi connoître le faux de toutes les œuvres, qui n'établissent point votre regne & vos loix dans mon cœur; qui y laissent l'amour du monde & de ses frivoles plaisirs; qui y entretiennent une dangereuse complaisance en sa propre justice; qui épargnent des défauts chéris, & ne touchent point à la passion dominante. Quelle seroit mon imprudence, de me laisser abuser par les dehors spécieux & trompeurs, de quelques sentimens stériles?

C'est avec raison, ô mon Dieu, que vous ne voulez pas qu'on vous immole des victimes imparfaites, ou étrangeres & que vous désavouez une religion qui ne vous offre pas toutes nos affections & tous nos desirs. Vous êtes l'Être suprême. Tout dépend de vous, tout vous appartient, & la moindre réserve est un outrage à votre gloire, & un larcin fait à vos droits universels. On ne vous donne rien, quand on ne vous donne pas tout, & qu'on ne vous le donne pas toujours. Vous êtes le Dieu de tous les tems: seroit-ce assez

que de vous offrir quelques momens passagers, que de consacrer quelques soins frivoles & peu constants à votre service? La vie, cet instant rapide, est-elle trop longue? Et peut-elle même suffire pour mériter une éternité de bonheur?

Quelle seroit mon indolence, de m'arrêter au milieu de la carriere que je dois parcourir jusqu'au bout? Ne sçais-je point que qui n'avance pas dans vos voies, recule; & que celui qui regarde en arriere, n'est pas propre à votre royaume & n'aura point de droit à vos faveurs? Puis-je ignorer cet anathême foudroyant & terrible, que votre Esprit a prononcé contre tous ceux qui font votre œuvre négligemment.

Que je tremble donc, ô mon Dieu, à la vue d'une si funeste illusion! La crainte est le commencement de la sagesse; mais l'amour en est la perfection. Que je vous aime donc afin de ne point me permettre des adoucissemens qu'un amour généreux doit condamner. Que j'honore votre justice par une vie de renoncement & d'expiation! que j'honore, ô mon Dieu, votre sainteté par une vie pure & fervente! que j'honore enfin votre miséricorde

& votre ſouveraineté, en joignant aux œuvres extérieures de la piété, cette religion du cœur qui ſeule eſt exempte de mépriſe, & qui ſeule vous adore en eſprit & en vérité.

ARTICLE LII.

Jeſus-Chriſt ſeul a des paroles de paix & de vie.

Domine ad quem ibimus? Verba vitæ æternæ habes. *Joan. c. 6.*

Seigneur à qui irons-nous? Vous avez les paroles de la vie éternelle.

CES paroles de vie, de conſolation, de lumiere & de paix. de qui peut-on les attendre & les recevoir que de vous, ô Verbe éternel! ô parole incréée! Oui, tous les tréſors de la ſcience & de la ſageſſe de Dieu, ſont renfermés en vous, & vous êtes la ſource ſacrée où il faut puiſer ces eaux vives qui rejailliſſent dans l'éternité.

C'eſt donc vous, que je viens écouter, ô Verbe divin! La parole de l homme, ne frappe que l'oreille, vous ſeul ſçavez

ſçavez parler au cœur. Daignez parler au mien, je le porte à vos pieds; faites taire dans lui, tout ce qui pourroit l'empêcher de vous ſuivre & de vous entendre. Hélas! il ne s'eſt que trop livré, juſqu'ici, ce cœur foible & leger, à la vanité & à l'inconſtance de ſes penſées, & s'il faut ne tenir qu'à vous, ô mon Dieu, pour mériter que vous vous communiquiez ſans réſerve, ne ſuis-je point infiniment éloigné de cette faveur, moi qui tiens encore à tant de choſes? Et cependant ſi vous ne me parlez, hélas! je ne puis que demeurer dans une fatale ignorance, & dans un triſte & morne ſilence qui me laiſſera ſans ſecours. Mes paſſions éleveront mille voix confuſes, les preſtiges dangereux d'un monde enchanteur ſéduiront encore ma crédulité & ma foibleſſe, la vanité éblouira encore mes yeux, mes attachemens ſe multiplieront, mes chaînes ſe fortifieront toujours davantage.

Seigneur, il n'y a que votre parole, que l'Apôtre compare à un glaive à deux tranchants, qui puiſſe couper ces nœuds funeſtes; & me rendre ma liberté. Il n'y a que ce divin flambeau, qui puiſſe éclairer mes ténébres. Vous

le voyez, hélas! je marche depuis longs-tems dans l'obscurité d'une foi languissante & sans œuvres; & mon aveûglement est d'autant plus fatal, qu'il prend sa source dans une volonté foible & changeante, & dans une criminelle indolence. Oui, ma lâcheté forme un nuage autour de mon cœur, que vous seul pouvez dissiper, ô Soleil de justice que j'invoque! Sans vos célestes influences, sans cette divine parole, Seigneur, qui sort de vous & qui retourne à vous, sans ce pain spirituel & sacré, mon ame tombe en défaillance; comment pourra-t-elle marcher dans les sentiers d'une vertu parfaite, si vous ne lui donnez la main? Vous pouvez seul l'y faire entrer & l'y conduire, malgré toutes les répugnances de la nature.

Daignez donc me faire entendre, ô mon Dieu, ces paroles de vie, après lesquelles je soupire, & que mon ame attend de vous, comme une terre seche attend la rosée du Ciel; ces paroles secretes & efficaces, formées, non point par les sons de la voix, mais par les impressions & les inspirations de la grace; ces paroles pleines d'onction; ces paroles enfin qui, selon l'expression

de l'Apôtre, percent & pénetrent jusqu'à la moëlle des os * & jusqu'au fond de l'ame. * *He*
c. 4.

Parlez-moi donc, Seigneur, je ne veux plus écouter d'autre maître que vous; instruisez-moi sans cesse; vos paroles seront à mon cœur, ce que le miel le plus doux * est à ma bouche. Elles lui feront goûter ses devoirs en les lui apprenant : elles lui feront pratiquer vos maximes, en les lui enseignant : elles deviendront pour mon cœur un fonds inépuisable de joie, de vérité, de consolation & de force : elles produiront dans lui ce recueillement, cette foi, cet amour & cette adoration en esprit, qui constituent pleinement la religion du cœur la plus pure; & qui disent plus dans un mot, que tous les discours & tous les raisonnemens de la sagesse humaine ne sçauroient faire. * *Psal* 118.



ARTICLE LIII.

Le service de Dieu est un doux esclavage.

Converte Domine captivitatem nostram. *Psalm.* 125.

Changez, Seigneur, notre captivité.

PERSUADÉ que l'homme ne se sert de sa liberté, que pour se livrer au plus triste esclavage, le Prophete ne demandoit pas d'être libre; il souhaitoit seulement de changer de captivité. J'ose, ô mon Dieu, vous faire la même priere. Après avoir traîné des liens honteux & tiranniques, je viens vous en demander aujourd'hui de plus honorables & de plus doux; chercher à vos pieds un calme que je ne puis trouver que dans vous. Je cede aux tendres impulsions qui me pressent de me reposer dans votre sein paternel, & de vous laisser régner seul au-dedans de moi. Ne rien aimer, c'est ne point vivre. Aimer les créatures, c'est vivre dans une affreuse & continuelle mort. C'est aimer ce

qui nous échappe comme une ombre, au moment qu'on veut la saisir. C'est aimer les troubles & les inquiétudes, les dangers, les craintes & les dégoûts.

Qu'aimeriez-vous en effet dans le monde, ô mon ame? Des dignités, qui n'ont rien de réel que le nom & les embarras qui les accompagnent? l'estime & l'approbation des hommes aveugles, que vous méprisez en détail? Seroit-ce ce corps de boue qui subjugue votre raison, & qui vous assujettit à tant d'infirmités & de miseres de toute espece? Chéririez-vous enfin une volupté, qui vous dégrade, & qui vous met au rang des plus vils animaux? Ah! cet état seroit & trop odieux & trop triste. Vous êtes faite pour aimer; mais il n'y a qu'un bien infini & un amour sans bornes qui puisse remplir l'étendue de votre cœur & la multiplicité de vos desirs. Tout autre amour vous laisseroit dans une continuelle indigence, & vous écarteroit sans cesse du centre unique de votre repos. Vous ne l'avez que trop éprouvé jusqu'ici: y a-t-il à balancer pour choisir la vie ou la mort?

Hâtez-vous, ô mon ame, suivant le

* Hebr. c. 4. conseil de l'Apôtre, * hâtez-vous donc d'entrer dans les douceurs de ce précieux repos, que l'amour vous promet; changez de captivité comme le Prophete. Vous avez trop long-tems servi un maître bisarre & injuste; suivez désormais le plus doux, le plus généreux des Seigneurs. Après avoir porté le joug tyrannique du monde, craindriez-vous les aimables contraintes de la piété? Après avoir obéi sans mérite à des passions inquiétes, tumultueuses, feriez-vous difficulté de vous ranger sous l'empire de la paix & de l'équité? Après avoir misérablement éprouvé toute l'amertume du crime, refuseriez-vous de goûter les consolations ineffables de la vertu?

O heureuse captivité! devenez pour jamais mon partage! Mes mains lasses d'une trompeuse liberté, ou plutôt d'un dur esclavage, vous demandent avec empressement des chaînes utiles & nécessaires; mais que dis-je! n'est-ce point être vraiment libre, que de n'être soumis qu'à vous, ô mon Dieu. N'est-ce point s'élever, que de s'abaisser devant vous? N'est-ce point régner, que de vous servir?

Mais daignerez-vous bien recevoir

un transfuge, que ses dégoûts ramenent à vous ? Daignerez-vous le marquer du sceau de vos miséricordes, après lui avoir vu porter les marques d'une servitude honteuse ? Votre bonté soutient son espérance ; votre force assurera sa constance ; votre amour couronnera un jour sa fidélité.

ARTICLE LIV.

Le service de Dieu ne peut s'allier avec celui du monde.

Nemo potest duobus Dominis servire. *Math. c. 6.*

Nul ne peut servir deux Maîtres.

C'EST notre Dieu qui nous le déclare lui-même ; & y avons-nous bien pensé, lorsque nous nous sommes flattés de pouvoir le servir en gardant de timides ménagemens avec le monde ? Comment avons-nous cru pouvoir allier deux services, dont les devoirs sont si incompatibles, & si contraires dans leurs effets ? La lumiere peut-elle s'accorder avec les ténébres ? & ne nous

avez-vous point prévenu, ô mon Dieu, que celui qui n'étoit point tout à vous, étoit contre vous? Qu'attends-je donc, de me donner entierement à vous, en vous prenant pour mon partage unique? Ne méritez-vous pas de réunir tous mes ſentimens, vous qui réuniſſez toutes les perfections & tous les attraits? A qui conſacrerai-je avec plus de raiſon mes ſervices, qu'à celui dont la nature entiere reçoit les loix? A qui donnerai-je le plus juſtement mon empreſſement & mes ſoins, qu'à celui qui m'a tout donné? Pourquoi enfin, ne renoncerois-je point entierement aux injuſtes réſerves d'une piété molle & ſuſpecte? Qui eſt-ce qui peut encore m'arrêter dans la voix que votre miſéricorde a daigné m'ouvrir? qui eſt-ce qui peut me calmer dans l'état équivoque de langueur & d'inaction, que votre grace me reproche ſans ceſſe? Je ſçais qu'une indigne froideur outrage votre amour; je n'ignore pas que la charité n'eſt point oiſeuſe, & que ſon feu divin ſe porte toujours vers le Ciel.

Juſqu'ici, courbé vers la terre, quel jugement dois-je faire de la lenteur de mes démarches pour vous plaire, & des tempéramens que j'ai cherchés

pour ne point rompre avec le monde? Ai-je bien pu balancer un moment, entre vous & lui? Entre vous, ô mon Dieu, qui êtes le plus tendre de tous les Maîtres, qui comptez jusqu'au moindre soupir, jusqu'au plus petit mouvement du cœur; & le monde, ce maître dur, plein de dédains & de caprices, qui méprise ses serviteurs dès qu'ils ne lui sont plus utiles? O aveuglement insensé! Un injuste tyran trouve des adorateurs, des esclaves; & on craint de se déclarer hautement pour un Dieu, dont la libéralité & les attentions sont sans bornes!

O mon ame! ame ingrate & inconséquente, ayez du moins pour le Souverain Créateur le même empressement que vous avez eu pour les créatures. * C'est bien le moins qu'on vous doive, grand Dieu! Et quelle est votre condescendance de vous contenter, lorsqu'on revient à vous, des mêmes sentimens qu'on a eus pour le monde? Quoi, Seigneur, vous à qui tous nos soins & tous nos hommages appartiennent si légitimement, vous voulez bien ne demander de moi que ce que j'ai donné avec tant d'injustice à mes passions & à mes penchants? Un Dieu si

* S. August.

élevé, si grand, veut bien ne point placer ses faveurs & ses récompenses à plus haut prix que les hommes ne mettent leur ingratitude & leurs rigueurs? Pourrois-je ne point accepter avec joie une condition si avantageuse & si douce? Vous refuserois-je ce que j'ai tant de fois accordé aux desirs insensés de ma cupidité? Pourrois je désormais avoir des réserves pour vous, quand je n'en ai point eu pour le monde?

Périssent à jamais ces ménagemens criminels, que j'ai gardés avec moi & avec le siecle! Triomphez, Seigneur, de ma lâcheté, après avoir triomphé de mes autres vices. Vous êtes le dominateur d'Israël, & votre empire doit s'étendre sur tous les sentimens de notre ame & de notre cœur.



ARTICLE LV.

Foibleſſe & miſere de l'homme.

Jeſus fili David, miſerere mei. *Luc. c.* 18.

Jeſus fils de David, ayez pitié de moi.

MA BOUCHE peut-elle prononcer quelqu'autre parole ? Peut-il ſortir du fond de ma miſere, quelqu'autre ſentiment? Quand je jettre les yeux ſur les dangers qui m'environnent, & ſur les tentations qui me preſſent de toute part; quand je conſidere le penchant qui me porte ſans ceſſe au mal, & l'aveuglement qui me fait donner dans les piéges les moins cachés qu'on tend à ma foibleſſe; quand je penſe aux illuſions d'une fauſſe piété, & aux préventions d'une charité feinte & ſuperficielle; quand je vois, enfin, que je fais preſque autant de chûtes que de pas, que puis-je vous dire, ô mon Dieu, dans l'excès de ma confuſion & de ma douleur; ſi ce n'eſt avec l'aveugle de l'Évangile, que vous ayez compaſſion de mon état!

Hélas ! vous connoissez mieux que moi mes défauts, & j'ajoute, avec le Prophete, * que vous voyez même ceux que je ne vois pas. Vous sçavez, ô fils de David, que je ne suis qu'un fragile roseau, que le moindre vent fait plier, que l'effort le plus léger brise; que je ne trouve en moi, que des sources de corruption, des principes d'erreur & de foiblesse; que ma vie n'est enfin qu'une tentation continuelle, & tout mon être, qu'un assemblage informe de miseres & de contradictions.

* Psalm. 1.

Que ferai je, grand Dieu, dans une situation si déplorable ? En proie à tant de maux, à tant de dangers, que deviendrai-je, ô Ciel, si vous m'abandonnez ! Ah ! ma condamnation est déja écrite sur tous mes sens, & je porte en tous lieux le malheur de mon origine. Semblable à un voyageur égaré au milieu d'une terre étrangere, je me vois exposé à toutes sortes d'attaques & de surprises; & c'est dans mon cœur, dans mon propre cœur, que je trouve le fatal instrument de toutes mes défaites. O l'unique espoir de mon ame abattue, tendez-moi la main & relevez-moi ! Je ne suis devant vous qu'une

vile boue qui n'est propre qu'à être foulée aux pieds. Mais plus je suis foible & abject, & plus la bonté qui me soutiendra sera grande. Il n'appartient qu'à une miséricorde sans bornes, d'avoir pitié d'une misere extrême & dénuée de tout secours. Vous la trouvez dans moi, fils de David, cette misere affreuse & capable de rebuter tout autre, qu'un Dieu sauveur; ne rejettez-pas ma priere, écoutez favorablement la voix de mon impuissance & de ma douleur; recevez-moi lorsque je viens à vous, ô Dieu, qui courez même après les pécheurs qui vous fuient! Regardez avec compassion votre ouvrage, ô vous, qui avez daigné me former de vos propres mains! Un pere peut-il être insensible aux larmes, aux instances & aux pressants besoins de ses enfans? O mon Pere, portez moi dans les bras de votre tendresse, quand ma langueur m'empêche de marcher! Mettez-moi à couvert sous l'ombre de vos aîles; cachez-moi dans votre sein paternel; brisez les chaînes que je n'ai pas le courage de rompre; fixez mes irrésolutions; terminez les combats que des penchants trop écoutés me livrent; guérissez mes plaies cruelles;

dissipez mes erreurs ! Que ma foiblesse ne l'emporte pas sur votre puissance. Devenez le plus fort dans mon cœur. Mettez-y tout ce que vous voulez y trouver. Donnez-moi les vertus que vous me demandez, & commandez ensuite* tout ce qu'il vous plaira.

* Saint August.

ARTICLE LVI.

Malheur de ceux qui ne s'attachent point inséparablement à Dieu.

Si quis in me non manserit, mittetur foras.... & arescet. *Joan. c.* 15.

Celui qui ne demeurera point en moi, sera jetté dehors, & séchera.

FOIBLES roseaux, que le moindre soufle agite & renverse, une funeste expérience ne devroit-elle point nous apprendre que nous ne pouvons éviter d'être brisés, qu'en nous tenant inséparablement attachés à notre Dieu ? Tous ceux qui s'éloignent de lui périront, dit le Prophete. * La branche séparée du tronc, séchera bientôt, & sera jettée au feu.

* [...]m.

O terrible menace! hâtons-nous de la prévenir, en nous réunissant à cet arbre de vie, qui peut seul nous faire porter de dignes fruits de sainteté. Loin de ce centre unique de notre repos & de notre amour, nous ne pouvons qu'errer d'objets en objets, de précipices en précipices.

Oui, Seigneur, je ne l'ai que trop éprouvé ; tout ce qui m'attache aux créatures, m'arrache, pour ainsi dire, de votre sein, & me laisse dans une agitation aussi triste que continuelle ! Sans cesse aux prises avec mes desirs, je ne puis ni les fixer, ni les satisfaire, & une fâcheuse expérience m'apprend que les inquiétudes & les ennuis sont toujours le déplorable appanage d'un cœur qui n'est point à sa place, & qui ne peut la trouver qu'en vous. C'est en vain qu'il se tourne de tous côtés, pour atteindre un bien qui lui échappe sans cesse. Il ne fait que diversifier ses peines, en diversifiant ses attachemens.

Né pour jouir de vous, ô mon Dieu, comment pourrois-je être heureux & tranquille sans vous ? Mon cœur ne sent que trop l'insuffisance & le vuide de tous les autres biens qui s'offrent à lui. Vous seul pouvez faire son bon-

heur & sa joie; vous seul pouvez calmer ses troubles, en éteignant les passions qui les causent; vous seul pouvez remplir des desirs infinis comme vous. Daignez donc attirer à vous un cœur qui n'est fait que pour vous. Détruisez ce mur de séparation, que son indifférence & son inconstance avoient élevé entre vous & lui. Qu'il coure avec un saint empressement à l'odeur agréable de vos parfums, * & qu'il se fixe enfin pour jamais en vous seul.

* Cantiq. 1.

Mon ame n'a été jusqu'ici qu'une branche stérile & séche; mais vous lui donnerez une heureuse fécondité, en lui communiquant cette séve divine qui sort de vous avec tant d'abondance, & qui germe bientôt dans le sein de celui qui demeure en vous. Vous êtes, ô mon Dieu, la véritable vie. Tout ce que vous n'aimez pas, est mort. Vous êtes la voie sûre, tout ce qui est hors de vous, n'est qu'égarement. Vous êtes la vérité éternelle; tout ce qui n'y est pas conforme, n'est que mensonge & duplicité. Éclairez-moi, Seigneur, vous êtes la lumiere du monde. Guidez-moi, ô l'unique conducteur d'Israël! Soutenez-moi, ô sûr appui de ceux qui vous invoquent! Établissez en moi vo-

tre demeure, vous qui êtes la gloire & le fondement des tabernacles de Jacob! Réunissez tous mes sentimens en vous seul, afin que rien ne me sépare de vous, ni dans le tems, ni dans l'éternité.

ARTICLE LVII.

Plaintes d'une ame dégoûtée de la vie, par le danger continuel où elle est d'offenser un Dieu.

Tœdet animam meam vitæ meæ. *Job. c.* 10.

Mon ame est ennuyée de cette vie.

QUE fais-je désormais dans ce triste séjour, qui n'offre à mes regards que des piéges & des dangers! Que fais-je, hélas! dans une terre avare, qui dévore ses habitants; où tout me dégoûte & me lasse; où tout me blesse, tout me séduit; où tout enfin devient pour moi un sujet de scandale & de crainte! Le moyen de vivre au milieu de tant de miseres & de périls, dans une région malheureuse, où ma foiblesse rencontre, à chaque moment, tant d'écueils, où tous mes pas ne sont que des chutes, où je ne fais pas le bien que j'ap-

prouve & que je vondrois faire, où je donne dans le mal que jé haïs & que je souhaiterois éviter!

* Saint Paul. Rom. 6.

Infortuné que je suis *, qui me délivrera de ce corps de mort, qui est la source de toutes mes inquiétudes & de tous mes malheurs? qui me délivrera sur-tout, ô mon Dieu, du danger continuel de vous déplaire! Que cette situation est triste & affligeante pour un cœur qui voudroit vous aimer, & qui sent que le poids d'une chair fragile & corrompue l'éloigne sans cesse de vous! Mon ame ne sçauroit supporter plus long-temps cette peine. Une vie qui la met à tous les instants sur le point de vous perdre, n'est elle pas plus affreuse mille fois que la mort?

* Job. c. 10.

Ah! les jours de l'homme sont courts, * vous en avez compté les momens; mais ne sont-ils pas encore trop longs, puisqu'ils sont tous marqués par sa foiblesse & par ses miseres?

Sans cesse aux prises avec mille ennemis qui ont conjuré ma perte; dans un lieu où tout est tentation, illusion, ou ennui, comment ne soupirerois-je pas après ma délivrance! Comment ne désirerois-je pas cette rédemption parfaite & cette cité permanente,

où toutes les passions seront éteintes, toutes les larmes essuyées, tous les désirs remplis, toutes les vertus assurées, & votre regne, ô mon Dieu, établi à jamais dans tous les cœurs!

O jour heureux, mes vœux vous appellent; que ne peuvent-ils vous hâter! Je vous salue, ô terre des vivants, du fond de cette vallée de miseres, au milieu de ce triste exil, & de cette prison de mort! O promesses futures! ô douce attente! vous me rendez insipides tous les plaisirs, vous me donnez du dégoût pour tout ce qui s'offre à moi dans cette terre étrangere!

Céleste Jérusalem! Heureuse patrie, vous fixez tous les regards de mon cœur. Je ne demande que vous, je ne pense qu'à vous dans mon exil, je ne veux entendre que ce qu'on raconte de votre gloire, je ne veux plus marcher que vers vous; tout autre objet, tout autre soin m'importune, ou m'afflige.

Venez, Seigneur, * venez, & que tous ceux qui vous aiment, joignent leurs instances aux miennes! Venez, ne différez pas de vous rendre aux cris de mon empressement! Terminez enfin mes combats, mes tourmens & mes craintes!

* Apoc. c. 22.

ARTICLE LVIII.

L'orgueil de l'homme confondu, par les humiliations d'un Dieu.

Semetipsum exinanivit, formam servi accipiens. *Philip.* 2.

Jesus-Christ s'est anéanti lui-même, jusqu'à prendre la forme d'esclave.

FAUT-il donc qu'un Dieu descende du Ciel & se dépouille de sa gloire, pour apprendre l'humilité à de foibles mortels; à qui leurs besoins, leurs miseres & leur bassesse, devoient rendre cheres & naturelles la dépendance, l'abjection, & l'obscurité?

Le Roi des Rois; le fils éternel du Très-Haut, égal en tout à son Pere, s'est abaissée, s'est humilié jusqu'à la mort, & à la mort de la croix; & nous, viles créatures que nous sommes, nous osons nous plaindre de la moindre humiliation! Une parole peu mesurée nous choque; une préférence un peu marquée nous aigrit; une légere désobéissance nous irrite & nous fâche?

Nous prétendons nous faire honorer en tous lieux. Nous voulons qu'on ait pour nous des égards, des attentions, des prévenances, nous dont les titres les plus inconteſtables, & la recommandation la plus forte, ſont la corruption, le néant & le péché? O Ciel! y eut-il jamais de prétention plus injuſte & de délicateſſe plus mal placée? Oh! qu'il faut que l'orgueil humain ait de fortes & de profondes racines, ſi l'exemple d'un Dieu pauvre & anéanti n'a pas le pouvoir de l'arracher & de le détruire!.

Diſciples indociles d'un maître qui s'eſt ſi fort abaiſſé pour nous inſtruire & pour nous former, ne nous corrigerons nous donc jamais? Ne rougirons-nous point de cette monſtrueuſe alliance de notre vanité avec nos défauts; des penchants qui nous dégradent ſans ceſſe & des ſentimens qui nous enflent tout à la fois.

Déplorons notre aveuglement. Rentrons ſérieuſement dans nous-mêmes. Conſidérons avec attention & avec douleur, ce biſarre aſſemblage de ſenſibilité & de baſſeſſe. Hélas! qu'eſt-ce que le fond de notre être, depuis qu'une déſobéiſſance coupable l'a défiguré ſi horriblement? Pleurons-en vivement la

Je vous adresse, avec raison, les mêmes paroles, ô doux Jesus, puisque vous êtes la splendeur du Pere, l'image parfaite de sa substance, & l'objet de toutes ses complaisances; puisque vous réunissez en vous seul tout ce que je puis desirer de plus précieux & de plus divin.

Je vois en vous un modele accompli, que je dois suivre, un maître compatissant qui m'encourage, un pere indulgent qui m'excuse, un époux fidele qui m'aime. Je découvre en vous un Dieu fort qui me soutient, un ami tendre qui me console, un médecin charitable qui me guérit, un docteur sublime qui m'enseigne, un guide éclairé qui me conduit, un Dieu remunérateur qui m'anime. Qu'ajouterai-je encore, & où me meneroit une énumération sans fin! Vous me prodiguez tous vos dons, vous vous donnez vous-même à moi en toute maniere; vous prenez sur vous toutes mes miseres; vous me faites partager tous vos biens; vous me transmettez tous vos droits.

Dieu invisible par nature, vous vous rendez visible par amour, & vous voulez bien être pour toujours, à cause de moi, ce que vous n'aviez point été pendant une éternité toute entiere. Quelle

Quelle condeſcendance! Quelle faveur! Que d'intimes rapports! Que de tendres liens! Que de titres inconteſtables qui m'attachent à vous pour jamais!

Par quelle invention admirable prétendez-vos dans peu vous fixer pour moi ſur la terre, vous faire vous-même ma nourriture, vous changer en ma propre ſubſtance? Je pourrai donc bien-tôt vous regarder, comme faiſant partie de moi même, & j'enviſagerai vos amabilités & vos perfections, comme un bien qui m'appartiendra tout entier. Mais que fais-je? divin Sauveur! prétends-je compter vos bienfaits! j'épuiſerois plutôt l'Ocean goutte à goutte. Tout ce qui eſt contenu dans ce vaſte univers a des bornes, & les témoignages de votre amour n'en ont point. Mon cœur ne peut ſuffire aux tranſports qu'ils m'inſpirent. Il s'élance hors de lui même, dans ſon ardeur, pour ſe perdre dans votre immenſité.

ARTICLE LX.

Avantages d'un entier abandon à la Providence.

In pace in idipſum dormiam & requieſcam. *Pſalm.* 4.

Je dormirai tranquillement, & je me repoſerai en lui.

QUELLE ſituation plus tranquille & plus ſure ; quelle place plus própre pour repoſer en paix, que le ſein d'un pere puiſſant & tendre !

C'eſt le ſort, c'eſt l'aimable ſort de ceux qui, dans un entier abandon à la providence divine, lui remettent leurs ſoucis & leurs intérêts. Libres des peines & des ſoins qui agitent les autres hommes : exempts des craintes, des chagrins qui dévorent les ames lâches, leur confiance les porte & les ſoutient, tels que des enfans bien aimés que leur mere tient & embraſſe. La ſageſſe, la force & la bonté du meilleur & du plus puiſſant des peres, les raſſurent contre tous les événements ; & en le

regardant sans cesse, en n'abandonnant point sa main, ils ne connoissent point les chutes, ils sont au dessus des besoins; ils sont à l'abri des dangers. La joie, la sécurité, l'abondance accompagne par-tout leurs pas. O doux repos d'une aimable confiance, que ne connoît-on mieux les consolations que vous promettez!

O précieux abandon! Ah! que vous nous épargneriez de peines & d'inquiétudes, si vous étiez le sentiment le plus ordinaire de notre cœur!

Hélas! foibles & impuissantes créatures, pouvons nous par tous nos efforts nous hausser même d'une ligne? *Aveugles que nous sommes, connoissons-nous ce qui nous est avantageux, quand il dépendroit même de nos desirs de nous le procurer? Une funeste expérience ne nous apprend elle pas tous les jours que nous nous méprenons très souvent dans la poursuite des vrais biens? Pourquoi chercher dans un avenir incertain, & dans une inutile prévoyance, des maux réels, des maux présents? A quoi bon ces craintes injustes, qui troublent les plus beaux de nos jours? Ne sommes-nous plus prévoyants, que pour être moins constans, moins tran-

* *Math c. 6.*

quilles? Ne sommes-nous plus prudens & plus sages, que pour être plus inquiets & plus malheureux?

C'est envain que l'homme édifie; c'est envain qu'il bâtit. * Si la main du Seigneur ne soutient la maison, à peine s'élévera-t-elle, qu'on la verra crouler jusqu'aux fondements.

* Psalm. 126.

Mais celui qui, par sa confiance, a sçu se ménager la faveur du Très-Haut, verra, sans s'ébranler, les vents & les orages fondre sur lui pour l'accabler; il méprisera les tempêtes; il rira des efforts de ses ennemis conjurés; le monde entier pourroit être réduit en poudre, qu'il marcheroit d'un pas égal sur ses ruines & ses débris.

Soyez donc à jamais, ô mon Dieu, l'appui & le défenseur de mon ame, & elle n'aura rien à redouter. Mettez-la pour toujours sous l'ombre de vos aîles, & les plus grands périls ne l'étonneront point.

Mon sort, oui, tout mon sort est entre vos mains paternelles: peut-il être en meilleures mains? Que cette perspective est douce & gracieuse; qu'elle assure bien mon bonheur!

La place où vous me mettrez désormais, sera toujours celle qui me plaira

davantage. La place qui m'approchera le plus près de vous, sera toujours la plus désirable pour moi. En ne fixant mes regards que sur vous, je verrai tout le reste avec indifférence.

A l'exemple du Roi Prophete, je marcherai impunément sur l'aspic* & » le basilic : je foulerai aux pieds le » dragon & le lion sans les craindre, » parceque vous m'avez confié aux » soins de vos Anges fideles, & que » vous leur avez ordonné de me gar- » der attentivement. Empressés à en- » trer dans les desseins de votre ten- » dresse, ils me porteront continuel- » lement entre leurs bras, de peur que » quelque pierre ne me blesse, ou » qu'elle ne me fasse tomber. Inacces- » sible à tous les accidens de la vie, ni » les allarmes de la nuit, ni les traits » qu'on me lanceroit dans le jour, ne » porteront aucune atteinte à la paix de » mon ame; elle trouvera dans sa vive » confiance & dans votre bonté un asyle » qui la mettra à couvert de tous les » dangers.

* *Psalm.* 100.



ARTICLE LXI.

Le véritable amour se montre par ses effets.

Quis nos separabit, à charitate Christi ? *S. Paul. Rom. c. 8.*

Qui nous séparera de la charité de Jesus-Christ.

L'APÔTRE le disoit; mais oserions-nous bien le dire & l'assurer nous-mêmes; & nos actions ne démentent-elles pas trop souvent, hélas, cette tendre protestation !

Aimons-nous notre Dieu & notre Sauveur, plus que toutes les choses du monde ? Avons-nous pour lui cet amour de choix & de préférence, qui lui est du à tant de titres; & pouvons-nous enfin, comme l'Apôtre, défier toutes les créatures de nous détacher de la charité de ce Dieu Rédempteur ?

Si nous examinons sérieusement les dispositions secrettes de notre cœur; si nous les rapprochons de notre conduite, un sentiment de confusion nous

apprendra bientôt ce que nous devons penser d'un amour qui s'éteint au moment qu'il s'allume, semblable à ces feux passagers, que le moindre vent fait bientôt disparoître. Nous nous sommes jusqu'ici laissés séduire par les foibles apparences d'un faux amour : & nous avons été sur cela dans une illusion, qui demande toutes nos larmes. Je ne vous ai donc encore aimé qu'en paroles, ô Dieu, dont toutes les actions sont un témoignage authentique de la solidité de votre amour pour moi ? Je n'ai donc point encore commencé véritablement à vous aimer, ô Dieu si aimable ? Je me suis endormi comme les Vierges folles, sur la foi d'une sensibilité frivole & équivoque. Elles croyoient vous aimer, ô céleste époux : elles se proposoient d'aller même au-devant de vous ; mais sans prendre le soin de préparer leurs lampes, & sans se mettre en peine de vous témoigner par leurs actions, la solidité de leurs sentiments. Elles se tromperent ; elles ne furent point reçues, & on leur déclara qu'on ne les connoissoit point.

Hélas ! le même sort ne m'attend-il pas ? Et comment ai-je pu me flatter jusqu'à croire qu'il suffisoit de vouloir

vous aimer, pour le faire réellement, sans vous en donner des marques sinceres !

* Saint August.

Par-tout où se trouve l'amour, * il opere de grandes choses. C'est un feu actif & constant que rien n'éteint, que rien n'arrête. Le vent de la tribulation l'allume, jaloux de donner en souffrant un signe éclatant & solide de son ardeur & de son désintéressement pour son bien-aimé. Les douceurs d'une longue prospérité ne peuvent le corrompre ; & il ne voit rien de plus doux dans toutes ses faveurs, que la main adorable qui les lui donne.

Je le redis, dans l'amertume de mon cœur ; je n'ai donc point encore commencé à vous aimer, ô Dieu si aimable ! Ah, ce reproche que je ne saurois me faire trop souvent, m'accable vivement, & je me fais horreur à moi-même !

Hélas ! qui est ce qui assurera ma reconnoissance, si tout ce que vous avez fait en ma faveur, n'a pas le pouvoir de la soutenir ? Qui est-ce qui pourra me toucher, si un amour tel que le vôtre, me trouve toujours insensible ? J'ai dit un amour tel que le vôtre ; mais qui peut en sonder toute

la profondeur ? Et n'est-ce point un abîme sans fond, où tous nos sentiments & toutes nos expressions vont se perdre dans la plus heureuse impuissance ?

O amour de mon Dieu ! Amour gratuit, généreux, immense & éternel, triomphez enfin de ma légéreté & de ma foiblesse ; changez, ou arrachez ce cœur ingrat & inconstant, qui s'est refusé jusques ici à vos impressions les plus vives ; remplissez les desirs de ma juste douleur, & si j'ose le dire, les vœux mêmes de votre tendresse pour moi : donnez à ce pressant motif, accordez à mes larmes un cœur fidele, un cœur nouveau, qui puisse défier & la terre & l'enfer de pouvoir désormais le séparer de vous.



ARTICLE LXII.

Les souffrances de Jesus-Christ condamnent notre sensibilité & notre molesse.

Hæc oportuit pati Christum, & ita intrare in gloriam suam. *Luc. c. 24.*

C'est ainsi qu'il a fallu que Jesus-Christ souffrît, pour entrer dans sa gloire.

C'EST ainsi que le fils du Très-Haut & l'unique héritier du Royaume, a voulu acheter par les souffrances, une gloire qui lui appartenoit à tant de titres. Qu'est-ce que son amour a prétendu nous apprendre par-là ? N'est-ce point l'indispensable nécessité de souffrir comme lui, pour arriver à la même gloire ? Hélas ! s'il y eût eu, pour y parvenir, une voie plus facile & moins rude, ne nous l'auroit-il point enseignée, lui dont l'indulgence pour nous l'a porté à boire jusqu'à la lie, le calice de sa passion, afin de nous en épargner la plus grande amertume : mais non pas toutes fois pour

nous exempter d'y toucher, puiſqu'il nous déclare, au contraire, que nous ſommes tous deſtinés à le boire après lui ; qu'on ne peut obtenir le royaume du Ciel que par la violence ; & qu'enfin celui qui ne le ſuit pas en portant ſa croix, n'eſt pas digne de lui ?

O mon Sauveur ! vous êtes la vérité éternelle ; & je fais encore difficulté de vous croire ? Vous êtes la douceur & la bonté même ; & je ne me jette pas avec une aveugle confiance entre vos bras ? Vous êtes mon modele & mon maître ; & ma répugnance pour les ſouffrances, oſe démentir vos exemples & vos leçons ?

Ah ! quand je vous vois endurer les plus cruels tourmens pour me frayer un chemin à la gloire ; trop timide ſoldat, ne rougirai-je point enfin de la lâcheté qui m'a empêché de ſuivre vos traces victorieuſes ? Ne déplorerai-je point vivement, & avec des larmes de ſang, s'il le faut, l'illuſion qui m'a fait croire que je pouvois, ſans rien ſouffrir, prétendre cependant à la recompenſe des ſouffrances ?

Montagne du Calvaire, venez me deſſiller les yeux ! Montrez-moi le mérite & le prix d'une généreuſe conſ-

tance ! Montrez-moi mon Sauveur mourant ; exposez à mes yeux ses plaies sanglantes. Que je compte, s'il se peut, ses tourmens ; que je goûte le fiel qu'on lui présente. Faites retentir, à mes oreilles, les coups redoublés des cruels marteaux, les cris furieux des bourreaux inhumains, afin que ce spectacle touchant pénetre mon cœur ; qu'il lui fasse détester sa mollesse ; qu'il lui reproche sa timidité ; qu'il le force à rougir de sa lâche indolence. C'est en voyant un Dieu expirer au milieu des plus vives douleurs, que je penserai moins aux miennes, qu'au bonheur de les endurer pour l'amour de lui

Hélas ! qu'est ce donc que je souffre, que ce divin Sauveur n'ait souffert avant moi ? Ou plutôt souffré-je quelque chose, si j'ose mesurer mes plus grandes peines à ses tourmens ?

Taisez-vous donc, injustes répugnances ! Sentimens d'une foible nature, disparoissez ! fuyez devant l'étendart de la croix ! Mon Roi daigne m'animer au combat par son exemple. Il veut même me précéder & recevoir les premiers coups. Que dis je ! il en émousse toute la pointe ; il m'en épargne encore la plus grande rigueur.

Refuserai je plus long-tems de marcher sur ses pas à une victoire que son sang a daigné m'assurer ; à une victoire que sa grace & l'onction qu'elle répandra dans mon ame, me rendra aisée & glorieuse ; à une victoire, enfin, qui me mettra pour toujours en possession de ce Royaume promis aux seuls amateurs de la croix ?

ARTICLE LXIII.

La difformité du Péché prouvée par la Passion du Sauveur.

Putavimus eum quasi leprosum & percussum à Deo, & humiliatum. *Isaï* 53.

Nous l'avons pris pour un lépreux, pour un criminel que Dieu frappoit, & qui étoit humilié pour ses péchés.

De qui veut parler le Prophète ? Qui est celui qu'il nous représente sous ces traits difformes & humiliants ? Le croiroit-on ? C'est le plus beau, c'est le premier né des enfans des hommes, c'est le fils du Très-Haut & l'image éternelle de ses perfections

& de ses grandeurs. Mais il paroît, aux yeux du Ciel & de la terre, chargé de tous les péchés des enfants d'Adam, couvert de la lepre honteuse de nos iniquités. Le Ciel s'accorde avec la terre pour le méconnoître en ce jour; & sous cette image odieuse, il attire sur lui tous les coups d'une justice inexorable, & tout le poids des vengeances de Dieu.

Divin Sauveur, n'étoit-ce pas assez de mourir pour nous dans les supplices? Falloit-il que les circonstances les plus sensibles, les outrages les plus sanglants, les délaissements les plus douloureux missent le comble à votre amour & à la noirceur du péché?

Qui pourra comprendre votre colere, * Seigneur, & l'éloignement que vous avez pour l'iniquité? Votre fils mourant en est une preuve à laquelle on ne peut rien ajouter.

* *Ps.* 89.

J'ai considéré vos ouvrages s'écrie, le Prophête, * & j'ai été saisi d'étonnement. Puis je jetter les yeux sur la cause & l'excès de vos peines, ô doux Jesus, sans entrer dans les sentimens d'une surprise & plus juste & plus grande encore! L'état dans lequel je vous vois, est l'ouvrage de votre amour, & tout à

* *Psalm.*

la fois celui de ma haine. Je ne puis en douter ; ce sont mes crimes qui mettent aujourd'hui entre les mains de vos bourreaux les instruments de la plus affreuse vengeance. Vos plaies sont l'ouvrage de ma fureur. Mon orgueil vous couvre d'ignominie, & vous réduit dans ce profond abaissement qui vous fait passer pour le plus misérable des hommes. Ma mollesse assemble les verges qui déchirent votre corps virginal. Mon ambition vous couronne d'épines. Mes emportemens enfoncent les cloux qui vous attachent à la croix. Mon ingratitude aiguise la lance qui vous perce cruellement le cœur. Puis-je, encore une fois, considérer cet ouvrage de mes iniquités, sans être saisi d'horreur & d'effroi.

O péché ! que tu es affreux, quand on te voit à travers les plaies d'un Dieu souffrant ? Peut-on ne point être frappé de ta laideur, quand on jette les yeux sur les meurtrissures qui ont défiguré si indignement le plus beau des enfants des hommes ? Peut-on enfin ne pas te haïr souverainement, quand tu es cause que le Ciel regarde avec indifférence & méconnoît, en quelque façon, un Dieu qui n'a de toi que la seule appa-

rence, & qui possede en lui toutes les amabilités & toutes les perfections !

ARTICLE LXIV.

La Passion de Jesus-Christ condamne nos excès, & nous instruit de nos devoirs.

Exiit ergo Jesus portans coronam spineam, & purpureum vestimentum. *Joan. c. 19.*

Jesus sortit portant une couronne d'épines, & un manteau de pourpre.

VAINS mortels qui courez avec tant de fureur après la gloire & les plaisirs d'un monde insensé & frivole, approchez & voyez ce que souffre en ce jour votre Dieu pour vous désabuser d'une erreur si funeste.

Voilà cet homme de douleur que vous devez imiter, voilà votre Roi & votre modele. La couronne qu'il porte n'est pas celle que votre orgueil vous a fait chercher jusqu'ici, avec tant d'injustice. Le manteau dont il est couvert n'est pas celui que votre luxe a étalé avec tant de hauteur.

Apprenez le cas que vous devez faire de tous ces vains honneurs que votre aveuglement a idolâtrés jusqu'ici. C'est dans cet Homme Dieu, que vous devez étudier désormais la mesure & la regle de vos devoirs. C'est dans les plaies qu'il vous montre, que vous devez lire sans cesse les motifs d'une humble patience, & la sévérité d'une pénitence sincere & proportionnée à vos infidélités.

Vindicatifs, avares, voluptueux, pécheurs de toute espece, venez à cette école, pour connoître tous vos excès. Ce spectacle vous confondra. Ce spectacle vous changera ; ou rien ne peut le faire.

Puis je vous voir, divin Sauveur, dans cet état d'humiliation & de peines, où vous vous montrez, autant pour mon instruction, que pour contenter la fureur d'un peuple inhumain & barbare, sans mourir de douleur & de confusion !

Est-ce donc là cette pompe & cette magnificence annoncée par le Prophête * à la fille de Sion ? Est-ce là ce diadême de gloire, que vous deviez recevoir des mains de l'amour ? n'est-ce pas la haine & la cruauté qui vous

* *Ezech.* c. 16.

ont couronné d'épines, & couvert d'un manteau de dérision?

Oui, sans doute, c'est la haine, c'est la vengeance, c'est le mensonge, l'avarice & l'impiété, ce sont tous nos attentats réunis qui vous font endurer un si rigoureux traitement. Mais c'est encore votre amour, votre miséricorde & votre bonté, qui vous livrent à ces supplices; & qui vous rendent cheres les marques de vos souffrances & de vos humiliations. C'est le jour de votre triomphe & de la joie de votre cœur; parceque c'est celui où vous donnez votre vie pour me délivrer de la mort.

Chaque goutte du sang que vous versez, est pour moi un nouveau reproche. Vos douleurs impriment à mes plaisirs un nouveau caractere d'ignominie. Plus je vous vois rassasié d'oprobres; & plus je sens croître le crime de mon orgueil. Je serois un monstre de dureté, si je refusois plus long-temps de répondre aux desseins de votre tendresse. Que ne puis-je expirer à vos pieds de regret & de componction.



ARTICLE LXV.

La véritable maniere de compatir aux douleurs de Jesus-Christ.

Nolite flere super me, sed super vos ..... flete. *Luc. c.* 23.

Ne pleurez point sur moi, mais pleurez sur vous.

TOURNEZ vos regards sur vous-mêmes, pécheurs, qu'une stérile compassion rend sensibles à mes douleurs. Jettez les yeux sur l'état déplorable où vos crimes vous ont réduit. Le sort le plus affreux menace votre tête. Tremblez, détestez vos péchés. Ne pleurez point sur moi; mais réservez vos larmes, pour expier des infidélités qui les demandent toutes. Si le bois verd est traité sans ménagement, que doit attendre le bois sec?

Quoi, Seigneur! faut-il donc que je vous voie marcher vers le lieu de votre supplice, sans donner des pleurs à l'excès & à la rigueur de vos maux! Puis-je voir d'un œil sec un spectacle

capable d'attendrir les plus dures rochers! O nouvel Isaac, puis-je vous laisser aller seul & sans consolation, chargé du bois de votre sacrifice sur la montagne mystérieuse, où votre soumission va vous immoler? Pourquoi semblez-vous refuser aujourd'hui les témoignages naturels d'une légitime tristesse? Ma juste sensibilité ne seroit-elle point à sa place, & quand la pesanteur de votre croix vous fait presque succomber sous son poids, faut-il que je sois sans empressement pour vous soulager? Faut-il que votre amour vous cache la grandeur de vos peines, pour ne vous découvrir que celles dont je suis menacé?

O désintéressement sans égal! insensible à ce qui vous regarde, vous ne pensez qu'à me faire éviter les malheurs qui m'attendent. Vous vous attendrissez plutôt sur mon sort, que sur celui que la barbarie vous prépare. Votre amour ne pense qu'à moi & s'oublie lui-même. Tel qu'un pere dont la tendresse s expose à tout pour sauver un enfant chéri, vous ne voyez que les dangers qui attaquent ma foiblesse, & vous ne songez qu'à m'en garantir. La voix de votre sang m'instruit sur

mes vrais intérêts. Vos plaies, comme autant de bouches ouvertes, me disent quelle horreur je dois concevoir du péché. Fuyez, crient-elles à mon ame, fuyez ce monstre affreux qui veut vous précipiter dans l'abîme. Prenez la main que je vous tends. Je vous ouvre mon cœur, faites-en votre azile. Vous y serez en sûreté contre la fureur de vos ennemis les plus acharnés. C'est en portant courageusement votre croix, que vous m'aiderez à porter la mienne. C'est en souffrant avec constance, que vous partagerez efficacement mes douleurs. C'est en renonçant à tous vos desirs, que vous remplirez ceux de ma tendresse; & que vous la consolerez véritablement. Vivez pour moi, lorsque je meurs pour vous; répondez enfin à tous mes desseins, & je vais avec joie au supplice.



ARTICLE LXVI.

Les douleurs de la sainte Vierge aux pieds de la croix.

Stabant... juxta crucem Jesus, Mater ejus, & soror matris ejus. *Joan. c.* 19.

Marie Mere de Jesus, se tenoit aux pieds de la croix.

LA PLUS tendre, la plus affligée des meres est debout aux pieds de la croix sur laquelle le plus aimable de tous les fils expire au milieu des tourments. Quel exemple de résignation, de constance ne nous donne-t-elle point en ce jour de deuil, où les yeux de ce fils chéri vont se fermer, vont s'éteindre sur elle! Quelque triste que ce spectacle puisse être à notre souvenir, notre piété sçauroit-elle trop se le rappeller! O vous, s'écrie le Prophête,* en faisant parler cette tendre Mere, ô vous, qui passez dans ces lieux, arrêtez un moment, & voyez s'il y eût jamais une douleur semblable à celle que je souffre.

* Jérem. r. 1.

O fille de Sion, vous êtes véritablement plongée dans une mer d'amertume & de pleurs! Quel glaive rigoureux percé en ce jour votre ame, en recevant le triste adieu du plus aimé de tous les fils! Quels regards mutuels! Quels témoignages douloureux d'un amour réciproque dans cette cruelle séparation! Que de sacrifices secrets! Ah! pour en concevoir le prix, il faut avoir votre cœur & vos sentimens.

Le silence & les larmes sont les seules expressions, qui puissent convenir à une situation si touchante. Une vive douleur dit plus que toutes les paroles. Un amour généreux est le plus persuasif de tous les discours.

A quoi tient-il donc que mon cœur n'expire ici de componction & de tendresse, en vous voyant souffrir un martyre si douloureux!

Daignez m'y associer, ô mere désolée! Faites passer dans moi cette mer d'amertume qui vous inonde. Faites tomber sur moi cette grêle de coups qu'on décharge avec tant de fureur sur le corps adorable de votre Fils. Enfoncez dans mes mains les cloux qui l'attachent sur cette croix. Percez mon sein avec cette lance cruelle qui vient de

lui ouvrir le côté, ô Divine Marie! ô ma Mere; car je puis désormais vous donner ce doux nom, puisque vous m'avez enfanté au milieu des plus vives douleurs; hélas! ne souffrez pas que je perde le fruit d'une naissance qui vous a tant coûté. Donnez moi votre amour & vos sentiments Que je reçoive vos soupirs, que je recueille vos larmes : c'est l'héritage précieux que je vous demande en ce jour.

ARTICLE LXVII.

La Mort d'un Dieu Sauveur rend à l'homme la vie & le salut.

Consummatum est. *Joan. c.* 19.

Tout est consommé.

ECOUTONS, adorons ces mystérieuses paroles, qu'un Dieu Sauveur prononce en expirant. C'est par-là qu'il consomme le sanglant sacrifice de son amour. C'est le dernier soupir de sa bouche mourante; hâtons-nous de le recueillir.

Tout est donc accompli. O arrêt consolant!

consolant ! La rançon de l'homme est payée ; la justice divine est enfin satisfaite ; la miséricorde rentre dans tous ses droits ; les promesses du pere ont leur entier effet ; les témoignages infinis de l'obéissance du fils sont à leur comble, & nous pouvons tout attendre, tout espérer avec cet heureux criminel qui meurt à côté de Jesus.

Oui, tout autorise ce sentiment. Quelque coupable que je sois, ce jour voit disparoître mes crimes. Couvert du sang le plus pur, le plus précieux, je me présente avec confiance devant le trône redoutable de l'Éternel.

O mon Sauveur ! j'ose tout demander, je puis tout obtenir, en reclamant le prix de vos souffrances, & en unissant mes supplications à cette priere si tendre, dans laquelle vous épuisez tout ce que la barbarie de vos bourreaux vous laisse encore de forces pour excuser leur horrible attentat.

O générosité sans exemple ! la croix même où ils vous ont attaché devient le tribunal où vous plaidez leur cause : refuserez-vous d'y solliciter aussi mon pardon ? Quand vous offrez tout votre sang, pour laver le crime de ceux qui le répandent, ne le donnerez-vous point

encore pour effacer des fautes que je viens détester à vos pieds ! Oui, mon cœur me le dit, mon attente ne sera point trompée. Vous renouvellerez à mon égard tous les prodiges de ce jour. Le moment où vous expirez, est le moment des plus grandes miséricordes ; car il sort de votre côté ouvert, des sources de bénédictions & de graces, capables de toucher les pécheurs les plus endurcis.

Vos bras étendus pour les recevoir, le desir que vous témoignez de leur conversion, cette soif ardente qui vous consume, le cri que vous poussez pour eux, tout les encourage, tout les rassure.

Je profite donc avec joie d'une circonstance si favorable, pour m'unir étroitement à celui, qui seul est ma justice & ma rédemption.

O doux Jesus, daignez m'attirer à vous pour toujours selon vos promesses, & attachez à votre croix la cédule de mes iniquités. Purifiez-moi, en m'associant à votre innocence. N'ai-je pas droit de tout attendre lorsque vous faites tout pour moi ? Votre mort assure solidement le bonheur de la mienne ; que j'expire donc ici à vos pieds. Hélas ! ne

ſerois-je pas trop heureux de mêler mon ſang avec le vôtre ? Pardonnez ce deſir à mon amour, qui ne peut ſe réſoudre à ſurvivre à ſa véritable vie. Qu'il me ſoit permis de mourir en ce jour, où vous rempliſſez tous les vœux, où vous accompliſſez toutes choſes. Achevez à mon égard cette précieuſe conſommation, dont vous venez de me donner le gage.

Dieu Rédempteur, je découvre avec attendriſſement tout ce que je vous dois. Je vois tous les rapports qui me lient à vous ; & mon ame ravie, ne ſçauroit ſe laſſer d'en conſidérer les tendres effets. Que de dettes mon cœur contracte ! Pourra-t-il jamais les payer ? Vous me prodiguez tous les biens, vous m'arrachez à tous les maux : ce ſont vos douleurs qui guériſſent mes plaies ; vos chaînes ſont ma liberté ; votre mort me rend à la vie ; votre côté devient pour moi un azile ſacré ; il ſera pour toujours ma demeure chérie ; j'y puiſerai les plus doux ſentimens. Mon bonheur naîtra déſormais du ſein de vos ſouffrances ; & mon amour, croiſſant à chaque inſtant, ſe verra enfin conſumé dans les vives ardeurs d'une charité éternelle.

ARTICLE LXVIII.

La Résurrection de Jesus-Christ assure toutes nos espérances.

Non est hic, sed surrexit. *Luc. c.* 24.

Il n'est plus ici, mais il est ressuscité.

LA MORT, jusqu'ici victorieuse; perd en ce jour sa force & son pouvoir. Un Dieu Sauveur lui arrache les armes, & brise entre ses mains sa redoutable faulx. Mortels, quelle heureuse nouvelle! Nous allons recueillir les fruits d'un triomphe si glorieux. Ce Dieu plein de bonté, nous associe à sa victoire; il nous fait partager les droits & les avantages de sa conquête. Elevons nos concerts; poussons des cris de joie. Que nos cœurs & nos voix s'accordent pour lui rendre le tribut d'hommage qui lui est dû. Faisons-nous un tendre devoir de chanter ses bienfaits, & de célébrer la mémoire de ce jour fortuné, qui nous ouvre le Ciel.

Divin Libérateur, vous sortez triomphant du tombeau; vous quittez, vous

abandonnez la terre; puis-je ne point la haïr désormais! Puis-je me plaire dans un lieu où vous n'êtes plus!

Mais, hélas! A quel titre puis-je vous ſuivre? A quelle condition puis je reſſuſciter avec vous? C'eſt en laiſſant la terre, à votre exemple, pour m'élever généreuſement vers le Ciel; c'eſt en ſortant du tombeau de mes vices, pour prendre un nouvel être & de nouvelles mœurs, que je participerai véritablement à votre Pâque, à ce paſſage déſiré de la mort à la vie. Voilà l'étroite obligation que ce jour ſolemnel m'impoſe. Voilà le vœu de mon amour. Mon ame toute entiere ſe livre à ce juſte deſir, & s'élance d'un vol rapide vers ſon bien-aimé dans le ſein du bonheur. Mais que dis-je! mes ſentimens ne me font-ils point illuſion; & les diſpoſitions de mon cœur répondent-elles conſtamment à ce doux tranſport qui m'anime?

Vous ne reprendrez plus les marques d'une foible mortalité; pourquoi conſervé-je encore celles de tant d'imperfections? O mon Sauveur, faut-il que je mêle mes larmes à la joie de votre réſurrection! Tout ce que vous aviez de terreſtre a été attaché à la

croix ; pourquoi n'y attaché-je point toutes mes inclinations naturelles ? La puissance qui vous sera donnée aujourd'hui, ne vous sera jamais ôtée, & votre nouveau régne ne finira plus : d'où vient donc que l'empire que je dois avoir sur mes passions, est si foible & si peu durable ? Ah ! puis-je vous voir, vainqueur du tombeau, vous élever au-dessus de la terre, sans desirer de marcher sur vos traces, & de sortir de l'Egypte & de cette triste région de mon exil !

O le Libérateur d'Israël, remplissez enfin mon attente ! Vous avez fermé en ce jour les portes de l'abîme ; vous avez ôté à la mort son terrible aiguillon ; faites nous-donc vivre à jamais d'une vie immortelle ; attirez-nous sans cesse à vous. Il est naturel que les membres soient unis à leur chef, & que nous soyons placés où vous êtes.

Dieu Rédempteur, quand vous ressuscitez pour nous, comme vous étiez mort pour nous, il est juste que nous vivions désormais, & que nous mourions tous pour vous ; puisque, suivant l'expression de l'Apôtre, soit que nous vivions, soit que nous mourions, * nous appartenons à celui qui nous a

S. Paul. ... im. 2.

rachetés à si grands frais, & nous a procuré, par sa mort, une liberté si parfaite. Il ne nous est donc plus permis de penser à rien de terrestre, & de nous occuper de soins périssables & vils. Toute notre conversation doit être à jamais dans le Ciel : c'est là que nos yeux doivent se fixer pour toujours : c'est-là que notre esprit doit porter ses desseins & ses vues : c'est où doivent tendre tous nos desirs.

Soyez donc, ô Jesus ressuscité, soyez l'unique objet de toutes mes pensées ; soyez l'unique but de toutes mes actions ; soyez l'unique fin, l'unique centre de tous les mouvemens de mon cœur. Donnez-lui la force de rompre généreusement tous les liens qui pourroient le retenir ici bas, afin qu'à l'avenir, il ne conserve plus de commerce qu'avec vous seul. Devenez toute sa consolation, toute son espérance & tout son partage.

Votre résurrection a serré les doux nœuds par lesquels vous vous êtes uni à notre nature : elle a ajouté un nouveau dégré à l'étroite alliance que vous avez daigné contracter avec nous, en vous faisant homme ; elle doit ajouter un nouveau degré de chaleur à notre amour

& à notre reconnoiſſance pour vous. Que dis-je, elle doit nous embraſer tout entiers d'un feu immortel & céleſte; elle doit nous changer en des hommes divins, nous faire remporter une entiere victoire ſur la mort & ſur le péché, nous aſſurer enfin le prix de vos ſouffrances, & la gloire ſublime que vous nous avez méritée en ce jour.

ARTICLE LXIX.

Avantages d'une foi vive & ſurnaturelle.

Juſtus ex fide vivit. *Saint Paul. Rom. c.* 1.

Le juſte vit de la foi.

LE PAIN matériel n'eſt donc pas la ſeule nourriture de l'homme. Les paroles de vie & de conſolation que la foi nous préſente, doivent encore faire dans cet exil le plus doux aliment de nos cœurs.

Oh que nous ſerions affamés de ce pain ineffable, ſi nous en connoiſſions tout le prix! De quelle reſſource en eſt-

fet, la foi n'eſt-elle point pour le juſte qui s'en nourrit ? Elle le ſoutient dans les tentations les plus délicates ; elle l'éleve au-deſſus des ſens ; elle l'éclaire & lui découvre les dehors trompeurs répandus ſur tous les objets qui l'entourent ; elle lui inſpire un mépris généreux pour tout ce qui paſſe, & ne lui laiſſe de deſir, & de goût, que pour ce qui eſt durable & permanent.

Vous ſeul, ô mon Dieu, lui paroiſſez grand & digne de tous ſes hommages. Vous ſeul lui ſemblez mériter juſtement tous ſes ſoins : tout le reſte ne s'offre à ſes yeux que comme une ſcéne puérile & frivole, où les rôles les plus brillants ne ſont que de vains perſonnages de théâtre. Auſſi porte-t-il tous ſes vœux dans le ſéjour de l'immortalité & de la véritable gloire. Son eſpérance eſt toute dans le Ciel ; il y envoie ſans ceſſe ſon tréſor ; il en augmente, il en accumule à chaque inſtant le mérite par ſa ferveur. Sa vie enfin, n'eſt qu'un témoignage continuel des choſes futures & éternelles.

O divine foi, don ſuprême ! voilà juſqu'où vous élevez l'homme ſi foible, ſi fragile d'ailleurs, ſi mépriſable par lui-même, ſi malheureux lorſque

vous ne le guidez pas, ſi tiéde lorſque vous ne l'animez pas.

Qui pourra raconter les prodiges dont vous êtes capable? Ah! le moindre de tous, ſans doute, eſt de tranſporter les montagnes, puiſque vous faites diſparoître la terre entiere aux yeux de ceux que vous éclairez de vos rayons. C'eſt à vous à qui les Martyrs doivent leur conſtance, les Vierges leur candeur & leur pureté, tous les Saints leurs mérites & leurs vertus.

Votre témoignage nous a donné ces hommes divins, dont l'Apôtre * nous fait un ſi touchant portrait. Inconnus, étrangers dans leur propre patrie, errants dans les ſolitudes & dans les bois, couverts de peaux viles & groſſieres, retirés dans les antres les plus obſcurs, votre flambeau les conduiſoit, votre force les ſoutenoit, vos conſolations les nourriſſoient. Ils mépriſoient pour vous le monde avec ſes charmes; ils fouloient aux pieds ſes promeſſes & ſes menaces. C'étoit les ſeuls véritables héros; vous les formiez à votre école; vous les éleviez au deſſus de l'humanité, ces hommes dont le monde n'étoit pas digne, & que le Ciel ſe hâtoit de redemander.

* *Saint Paul. Heb.*

O ſublime vertu ! ô foi précieuſe & céleſte ! n'exciterez-vous point nos deſirs ? Ne deviendrez-vous point l'unique objet de nos recherches, quand vous rempliſſez ſi parfaitement la grandeur de nos eſpérances par les ſentimens que vous faites naître dans nous ?

Divin Sauveur, auteur & conſommateur de la foi ! c'eſt pour nous mériter cette grace ſurnaturelle, que vous avez verſé votre ſang : c'eſt pour nous en aſſurer les promeſſes, que vous êtes reſſuſcité glorieuſement. Quel gage & quel titre plus propre à ſoutenir ma juſte confiance, dans la demande que j'oſe vous faire de cette foi !

Faites que mon ame ne vive plus que de cette vie divine qui la mettra, qui l'élevera tout d'un coup au-deſſus des choſes humaines, au-deſſus des frivoles honneurs & des faux plaiſirs de la terre, au-deſſus de l'adverſité la plus dure, au-deſſus de la plus ſéduiſante proſpérité, au-deſſus enfin de la vie & de la mort.

Heureuſe condition, faveur ineſtimable ! mon empreſſement & mes ſoins ſeront déſormais de vous obtenir.



ARTICLE LXX.

Contre les erreurs d'une fausse & impie philosophie.

Et dixerunt, quomodo scit Deus? & si est scientia in Excelso? *Psalm.* 72.

Et ils ont dit, Dieu connoît-il ce qui se passe sur la terre? le Très-Haut prend-il part à de si petits événemens?

FAUT-il montrer à l'impie lui-même l'absurdité de ce pitoyable raisonnement, ou plutôt, de ce vain souhait de son impiété? Sa raison, toute foible & toute obscurcie qu'elle est par ses désordres, ne le dément-elle point en secret? Du haut de son trône suprême, Dieu, dit-il, fait-il attention à ce qui se passe ici bas? prend-il garde aux démarches; étudie-t il les pensées des frivoles humains? Est-il digne de sa grandeur de s'occuper d'un ver de terre qui ne peut que blesser la majesté redoutable de ses regards? Dans son immensité, compte-t-il de foibles atômes? De quels poids sont auprès de

lui, & leurs vices & leurs vertus ? Dans son élévation regarde-t-il notre bassesse, entend-il nos discours, punit-il nos forfaits ?

Insensés, celui qui fit vos yeux * ne verra-t-il donc point vos crimes ? Celui qui forma votre oreille, n'entendra-t-il pas vos blasphêmes ? Celui qui est la justice même, autorisera-t-il vos excès ? Quel aveuglement vous séduit ? Est-ce dans la grandeur de Dieu, que vous prétendez trouver les titres de sa foiblesse ? Est-ce dans la sainteté de son être, que vous osez chercher une protection à vos attentats ? Est-ce dans sa justice que vous pouvez trouver une indulgence, dont votre corruption vous rend indignes ? Faut-il, à son immensité, des attentions & des soins pour observer ce que vous faites ? N'est-ce pas en lui que nous sommes, * que nous vivons, & que nous agissons ? Pouvons-nous éviter ses regards, & peut-il les fermer sur notre conduite, lui qui d'un seul acte de sa volonté régle tous les mouvemens de ce vaste univers.

* Psa 93.

* Ap. c. 1

Quel est donc le Dieu que vous vous formez ? Il est comme ces fragiles idoles, ouvrages des mains des mortels, qui ont des yeux * & qui ne voient point,

* Psa 113.

qui ont des pieds & des mains dont elles ne sçautoient faire usage. Soyez à jamais confondus, & devenez semblables vous-mêmes à la divinité bizarre, dont vous êtes les sectateurs.

Qui le croiroit, ô Ciel! cette affreuse philosophie, comme un venin mortel, se répand en tous lieux, & infecte à l'envi, tous les sexes & tous les rangs! Pour cacher la noirceur de ses prétentions, elle feint, ô Être des êtres, de vous connoître & de vous adorer; mais elle vous outrage plus sensiblement que l'athée, qui méconnoît votre existence, & qui lui substitue un aveugle hazard. Elle ose, cette secte impie, établir son systême odieux, en faisant revivre à nos yeux, les erreurs les plus détestables du paganisme. Elle ose nous donner ses maximes, comme celles des sages de tous les tems; mais ce sont plutôt les délires des esprits & des cœurs les plus corrompus. Ses raisonnemens sacriléges défigurent votre sagesse, avilissent votre bonté, anéantissent votre providence, deshonorent votre justice, dégradent votre essence & renversent les droits de votre souveraineté.

Grand Dieu! qui pourroit se l'imaginer! l'impie croit justifier ses désor-

dres, en vous faisant l'auteur de ses plus injustes desirs; il vous rend complice de sa malice; il en rejette sur vous toute la noirceur : Dieu punit-il, comme des crimes, des penchants que lui-même nous a donnés ? des penchants qui, nés avec nous, nous suivent & nous accompagnent jusqu'au tombeau ?

O vous, qui nous tenez ce langage insensé, si vous trouvez en vous des penchants continuels au vice, n'y retrouvez vous point aussi de secrets sentimens de droiture & de probité ? Et si la loi des membres vous entraîne vers d'infames plaisirs, ne portez-vous point dans vos cœurs une autre loi qui vous rappelle à la tempérance & à la pudeur ? Pourquoi ne l'écoutez-vous point cette loi ? Pourquoi vous livrez-vous plutôt à une honteuse concupiscence ? Mais, non, pour étouffer de trop justes reproches, vous vous persuadez follement que tout est également légitime, & que le crime & la vertu n'ont entre eux d'autre différence qu'un vain nom, qu'un nom arbitraire qu'il a plu aux hommes de leur donner. L'avenir, selon vous, n'est qu'un être frivole & imaginaire. Le

sage & l'imprudent, confondus l'un avec l'autre, sujets au même sort, subissent les mêmes loix.

Par vos sophismes captieux, vous osez séduire le foible, & vous croyez par vos blasphêmes infirmer nos mysteres les plus sacrés. Vos efforts impuissants retombent sur vous-mêmes; ils donnent un dégré d'évidence de plus à la sainteté de notre croyance; & la rendent par-là plus chere à notre cœur. Tel le soleil levant, caché par un nuage formé par les vapeurs d'un marais croupissant, le dissipe bientôt par sa douce influence, & paroît à nos yeux plus brillant & plus beau.

Jusqu'à quand, Seigneur, souffrirez-vous l'ivresse de ces sectateurs orgueilleux d'un systême odieux, qui détruit la justice, & met au même rang la vertu & l'iniquité, qui renverse la piété, qui trouble l'ordre & l'équité de votre éternelle sagesse, qui viole impunément tous vos droits, & qui ajoute à tous ces crimes, l'insultant mépris de vos préceptes les plus saints?

Paroissez, ô mon Dieu! confondez leur malice, & vengez enfin votre gloire, en perdant ces monstres d'impiété.

ARTICLE LXXI.

Dieu seul est grand, & Jesus-Christ son fils unique est éternel.

Illum oportet crescere, me autem minui. *Joan. c. 3.*

Il faut qu'il croisse, & que je diminue.

C'ÉTOIT l'humble desir du saint Précurseur, & ce doit être là le vœu le plus ardent des vrais disciples d'un Dieu Homme. Il est juste que tout s'efface, que tout diminue & s'évanouisse devant celui qui étant la gloire du Pere & l'image parfaite de ses grandeurs, a bien voulu s'anéantir jusqu'à prendre la forme d'esclave, pour nous délivrer de la servitude du péché. Nous abaisserons-nous jamais autant qu'il s'est humilié lui-même !

Mais cet état d'obscurité doit-il donc nous cacher vos traits, ô le plus beau & le plus parfait de tous les enfans des hommes ? Et les graces répandues sur vos lévres * ne vous montrent-elles pas à nos cœurs dans toute la perfec- * Ps. 44.

tion & la majesté qui vous sont propres ?

Que tout au Ciel, sur la terre, & dans les enfers, fléchisse le genou au seul nom de Jesus. Que tout tremble, que tout se taise, ou plutôt que tout s'empresse de publier qu'il n'y a rien de grand, rien d'aimable & rien de durable que lui; que tout est inutile, défectueux & inefficace sans lui.

Que les ombres vaines & passageres de toutes les choses visibles se dissipent donc devant vous, ô divin Soleil ! effacez dans mon cœur toutes les créatures, pour n'y plus laisser subsister que vous. Qu'elles disparoissent & qu'elles fuient, qu'elles s'écoulent en votre présence, comme la cire devant le feu. Effacez-moi entierement moi-même; que je me fonde en quelque façon, & que je me perde entierement dans vous.

Elevez-vous dans moi sur les ruines & sur les débris du vieil homme; car il faut nécessairement qu'il diminue, pour que vous croissiez véritablement. Vous serez tout, lorsqu'il ne sera rien, & vous remplirez glorieusement tous les vuides qu'il laissera.

Que tous mes sentimens & toutes mes démarches vous disent sans cesse,

avec le premier des Anges; Seigneur, qui est semblable à vous? Vous êtes aussi magnifique en sagesse, qu'en puissance, en miséricorde & en sainteté. Vous devez seul fixer les regards de la terre, attirer tous ses vœux. Notre amour, notre reconnoissance & notre admiration ne sont dûs qu'à vous seul. C'est une idolâtrie que d'aimer quelque objet qu'on n'aime pas pour vous; c'est un aveuglement que de voir autre chose que vous; c'est une indigence & une misere, que de posséder tous les biens du monde sans vous. Oui, mon Dieu, tout ce que vous ne remplissez pas, est vuide; tout ce que vous ne soutenez point, tombe; tout ce que vons n'éclairez-point, est dans les ténebres; tout ce que vous n'animez pas, est mort.

Vous êtes la voie sûre & droite, & hors de vous, il n'y a qu'erreur & qu'égarement. Vous êtes la lumiere incréée, qui ne connoît ni éclipse ni changement; vous êtes la vraie vie, qui n'a ni diminution ni fin. Vous réunissez en vous seul, tous les avantages, toutes les amabilités, tous les dons. Encore une fois, Seigneur, qui est semblable à vous?

Que de titres, que de liens, que de motifs & de sujets d'une tendre & entiere préférence ne nous offrez-vous point ? Régnez donc seul, ô Dieu, * employez vos attraits & votre puissance pour triompher de tous les cœurs ! Régnez à jamais dans le mien, par la force & la douceur de votre beauté, par les charmes de votre grace & par la magnificence de vos bienfaits. Etablissez au milieu de mon ame, le siége de cet empire divin, dont la gloire doit s'étendre dans tous les siécles.

* Psalm. 44.

ARTICLE LXXII.

Jesus-Christ est monté au Ciel pour nous y préparer une place.

Hic Iesus qui assumptus est à vobis, sic veniet quemadmodum vidistis eum. *Act. Ap.* c. 1.

Ce Jesus, qui s'est élevé au Ciel en vous quittant, en reviendra de la même maniere.

VOUS ne nous quittez pas pour toujours, ô mon Dieu ! vous reviendrez. Nous vous reverrons encore sur la terre,

de la même maniere, & sous les mêmes traits où vous paroissez en montant au Ciel, dans ce jour de votre triomphe.

Vos Disciples étonnés & ravis ne peuvent se lasser de vous regarder, quoique vous avez disparu à leur vue. Souffrez que je vous adore & que je vous suive des yeux avec eux; permettez que mes desirs volent après vous, & vous accompagnent dans cet heureux séjour, où votre amour va me préparer une place. Permettez que mon cœur se livre aux transports les plus doux, en apprenant que vous en descendrez à la fin des tems, porté sur un char de nuées. Ce moment est-il bien éloigné, & ne puis-je point le hâter par mes vœux? O flatteuse espérance! vous seul adoucissez la peine d'une absence trop rigoureuse.

Je puis donc m'écrier, avec l'Apôtre, & dans les mêmes sentimens que lui; nous attendons du haut du Ciel notre Libérateur, qui réformera * la bassesse & l'infirmité de ce corps mortel, afin de le rendre semblable à la gloire & à la clarté immortelle du sien. O douce & bienheureuse attente, nos desirs se portent vers vous! vous

* Saint Paul. Philip. 3.

nous donnez de l'indifférence pour tous le reste. Prospérités, disgraces, mépris, tout nous est égal à cause de vous. » On
* *Saint Paul. Cor. 4.* » nous maudit, & nous bénissons. * » On nous charge de chaînes, & nous » sommes libres. On nous foule aux » pieds, & nous ne sommes point abat- » tus, & nous avons toujours la tête » levée vers les montagnes, d'où no- » tre délivrance doit nous venir.

O le bien aimé de mon ame! quand retrouverai je ce qui vient de m'être enlevé! Quand rejoindrai-je celui qu'un nuage importun vient de dérober à ma vue! Quand me réunirai-je pour toujours à l'objet que mon cœur adore! Hélas! que la durée de mon exil pése à mon impatience & à ma tendresse!

O doux Jesus, n'abandonnez point des enfants orphelins. Vous y avez engagé votre parole. Ne les laissez pas seuls sans secours entre les mains de leur foiblesse. Envoyez cet esprit consolateur, que vous avez promis à leur triste indigence. Répandez dans leur cœur ce triple esprit, cet esprit de renoncement, d'amour & de vérité, sans lequel ils ne sçauroient être dignes de vous. . . . .

Quel détachement n'exigez-vous pas

de notre piété, quand vous voulez que nous soyons même détachés de votre présence sensible ?

Nous attendons notre force de la vertu de cet esprit divin ; nous nous réjouissons des prémices que nous en avons déja reçus, & nous espérons qu'il voudra bien achever en nous son ouvrage. Prenons notre essor vers le Ciel. Quittons la terre, avec notre Sauveur. Dégageons nous enfin de ce corps terrestre, qui nous arrête ici-bas malgré nous.

O le désiré des nations ! mettez fin à ma peine & à votre absence. En vous élevant glorieusement au plus haut des cieux, vous avez mené avec vous la captivité * captive ; vous l'avez, pour jamais, attaché à votre char. Brisez donc tous mes liens ; mettez-moi dans la liberté de vos enfans ; placez-moi pour toujours où vous êtes.

* *S. Paul.*



ARTICLE LXXIII.

Vœux pour attirer sur nous l'Esprit-Saint.

Veni Sancte Spiritus, & emitte cœlitùs lucis tuæ radium. *Prof. Pent.* 1.

Venez, Esprit-Saint, & faites briller à nos yeux votre céleste lumiere.

DESCENDEZ enfin sur la terre, remplissez les promesses d'un Dieu Sauveur, venez nous consoler d'une absence cruelle, remplacez le maître le plus cher. Esprit de vérité, de lumiere & de force, qui procédez & du pere & du fils, qui êtes leur amour, leur vertu, leur puissance & le lien mutuel qui les unit tous deux? venez éclairer nos ténebres, soutenez nos pas chancellants, domptez l'ennemi qui nous presse, réglez nos sens, soumettez nos penchants, dégagez-nous de ce poids funeste de corruption que nous portons au-dedans de nous mêmes.

Esprit de sainteté, purifiez nos souillures, tirez nous de la boue où nous croupissons

croupiſſons miſérablement : renouvellez la face de la terre : faites pleuvoir ſur elle un déluge nouveau, mais que ce ſoit un déluge de larmes, un déluge d'amour, un déluge de graces & de bienfaits. Détruiſez en nous le vieil homme : rétabliſſez-nous dans nos premiers droits. Que la pureté, la paix, l'innocence dominent à jamais dans nos cœurs.

Vous êtes le pere des pauvres, & nous ſommes des enfans orphelins. L'indigence & la foibleſſe ſont notre partage ; mais vous êtes la reſſource aſſurée de tous ceux qui, dans leurs beſoins, ont recours à votre aſſiſtance : laiſſez-vous toucher à nos cris. Pouvons-nous éviter de périr au milieu des écueils qui nous environnent de toutes parts : pouvons nous échapper à un triſte naufrage, ſi vous n'accourez à notre ſecours ?

Souverain medecin, nous ſommes des malades, qu'une langueur mortelle conſume ſans ceſſe ; mais vous êtes la joie, la ſanté & la vie de ceux qui s'adreſſent à vous. Votre eſprit vivifiant ſe répand où il veut ; il ranime bientôt les oſſemens arides, * & par un merveilleux changement, il en fait à ſon

* Ez. c. 7.

gré des troupes formidables, à qui la victoire ne coûte rien, il opere à l'instant les plus admirables prodiges; tout céde à son invincible pouvoir.

Divin consolateur, l'onction sainte de votre grace sçait calmer les plus noirs chagrins, sçait charmer les plus grands ennuis. Telle qu'une douce rosée, elle peut tempérer les ardeurs de l'été, adoucir les rigueurs de l'hyver. Elle change en quelque façon la nature même des choses. Les plus pesants fardeaux, elle les rend légers; le plus rude travail devient par sa vertu un aimable repos; elle essuie toutes les larmes; elle remplit tous les desirs; elle éleve, ravit, transporte l'ame qui en reçoit l'impression, & lui fait trouver, sur la terre, l'avant-goût des plaisirs du Ciel.

Esprit d'amour, étendez par tout votre empire; brulez, détruisez par vos feux vainqueurs ces vains attachemens qu'une indigne molesse n'a que trop flattés jusqu'ici; brisez les chaînes qui nous lient; donnez nous ces sentimens généreux, ces desirs vifs & purs, ces tendres inquiétudes d'un cœur qui ne vit plus pour lui; d'un cœur qui s'élance sans cesse vers l'objet adorable

qui l'a charmé; écoutez nos soupirs; rendez-vous à nos vœux dont vous êtes le terme. Pourriez-vous rejetter ces gémissemens ineffables que vous formez vous-même dans nos cœurs? Nos saints desirs sont l'ouvrage de votre grace; recevez-les à ce titre sacré. Vous êtes la source féconde de tous les biens; accordez-nous-les tous. Votre bonté avoue nos demandes; nos souhaits sont dignes de vous, ils sont dignes de vos largesses. L'amour ne sçait rien refuser; il donne tout en se donnant lui-même : heureux le cœur qu'il remplit à jamais!

ARTICLE LXXIV.

Les dons de l'esprit du Seigneur doivent faire toute notre ambition.

Æmulamini . . . . . . charismata meliora S. Paul. 1. Cor. c. 12.

Ambitionnez les dons plus précieux.

QUELS dons plus sublimes, plus precieux, que les dons de la grace & de la magnificence céleste! Ils peuvent

ſeuls nous enrichir ; ils doivent ſeuls exciter notre amour. C'eſt l'eſprit du Seigneur, qui en eſt le principe & la ſource ; il en eſt le ſuprême diſpenſateur. Adreſſons lui nos vœux ; offrons lui notre hommage dans ce ſéjour fortuné, où la main libérale d'un Dieu les répand avec profuſion ſur la terre.

O divines faveurs, ô dons purs & ſacrés, me ſera-t-il permis, dans l'indigence qui me preſſe, de porter mes regards juſqu'à vous ! Le pauvre ſouhaite les richeſſes ; il demande humblement les biens qu'il n'a pas ; ſes yeux les devorent d'avance ; ſes deſirs en jouiſſent déja. Me ſera-t-il donné de contempler vos charmes ? Les tréſors de l'amour ſont renfermés en vous. Verſez-les dans mon cœur ; je le livre à la joie d'une ſi flatteuſe eſpérance. Plus il eſt altéré, plus il attend vos dons : ſon ardeur égale ſon impuiſſance ; mais ſes beſoins ne ſurpaſſent pas vos bontés. C'eſt dans cette douce confiance, c'eſt à ce titre, que mes vœux oſent s'élever juſqu'à vous. Rempliſſez-les, ô Eſprit que j'invoque ! Devenez déſormais le ſujet de tous mes deſirs. Soyez l'unique fin de mon ambition. La gloire ſuit les pas de ceux

qui vous recherchent; la vertu les soutient; la science les instruit. Vous ornez leur esprit de cette admirable sagesse qui brille de vos propres feux; vous changez leurs inclinations & leurs vues; vous les dégoutez des faux biens; vous leur en montrez tout le vuide; vous leur en faites voir & la honte & la fin; vous les rappellez à eux-mêmes au milieu des dissipations que le monde leur offre de tous côtés; vous leur rendez insipides tous les objets qui séduisent les autres hommes, en leur en découvrant le néant.

O esprit de mon Dieu, répandez aujourd'hui sur moi ce don d'un céleste discernement; ajoutez-y celui d'une sainte circonspection, d'une crainte filiale & respectueuse, qui me fasse observer mes voies & peser mes démarches, de peur de vous déplaire & de vous affliger. Daignez encore m'inspirer ces tendres mouvemens d'une piété pure & sincere, qui peuvent seuls nous approcher de vous; cette noble ferveur, qui releve à vos yeux nos actions les plus communes, & leur donne un mérite & un prix peu commun.

Que vous demanderai-je encore! Vo-

tre libéralité n'autorise-t-elle pas tous mes vœux? Elle ne trouve rien, & prodigue tout avec profusion. Elle peut changer en biens tous nos maux, nous rendre supérieurs à toutes les disgraces, mettre à nos pieds le monde & ses faveurs, nous faire mépriser ses promesses & ses menaces, réformer tous nos jugemens, spiritualiser en quelque sorte nos sens, répandre un nouveau jour sur tout ce qui les frappe, devenir l'intelligence de notre esprit, l'ame de notre cœur, & nous porter, enfin, dans le sein de Dieu-même.

Puis-je excéder, dans mes souhaits, votre amour & votre puissance! Non, les desirs les plus ambitieux ne sçauroient égaler les richesses de votre gloire. Votre domaine souverain s'étend sur toute la nature. Que dis-je! il embrasse les cieux. O Esprit Créateur! vous en êtes l'ornement & le charme; vous en êtes l'amour & la beauté. Vous êtes l'océan immense, où les saints vont puiser leur joie. C'est vous qui enivrez leur cœur de ces torrens infinis de délices, qui leur font goûter à toute heure tous les biens de l'éternité.

Quand pourrai-je partager cette chaste yvresse? O esprit de mon Dieu, quand

ſerez-vous en moi, pour que je ſois en vous! Quand eſt-ce qu'une union ſi tendre & ſi intime ne fera de vous & de moi, qu'un même cœur & un même eſprit dans l'éternité?

ARTICLE LXXV.

Le myſtere incompréhenſible de la Trinité doit être le ſujet de nos plus profondes adorations.

Benedicta ſit ſancta Trinitas, atque indiviſa unitas. *Miſſ. Dom. Trin.*

Trinité ſainte, indiviſible unité, ſoyez bénie à jamais.

L'HOMME mortel pourra-t-il vous atteindre, ſa penſée pourra-t-elle s'élever juſqu'à vous, Trinité ſainte, adorable, ineffable! Quels ſentimens ſeront dignes de vous! quelle langue oſera célébrer votre gloire! quels efforts pourront la comprendre! quelle intelligence pénétrera un myſtere ſi relevé! Ah! quand j'emprunterois le langage des Anges, je ne ferois encore

que bégayer. Les dominations & les trônes, par un saint tremblement, réverent votre Majesté. Les Chérubins se couvrent de leurs aîles. Les Séraphins ne font parler que leur amour. Mon cœur se joint à eux, recevez son hommage ; faites qu'il vous loue par son ardeur. Mon esprit éperdu se taît & vous adore ; ma raison confondue attend avec respect que vous vous découvriez vous-même à sa foiblesse.

O profondeur de la divinité ! ô science ! ô sagesse sublime ! je me prosterne en ce jour à vos pieds. Par mon étonnement, par mon humble silence, je vous offre le seul tribut que mon infirmité puisse rendre à votre pouvoir suprême. Acceptez-le, grand Dieu ! secondez mes desirs.

Créé pour vous aimer, & non pour vous comprendre, la foi m'apprend ce que je dois sçavoir de vous. Elle me montre dans votre être une unité d'essence, une propriété de personnes, une égalité de puissance & de dignité. O impénétrable mystere ! ô Trinité, toujours indivisible & cependant distincte, vous réunissez tous les attributs ! la vérité, l'équité, l'innocence & la sainteté ; la gloire, la grandeur,

la miséricorde & l'amour, sont dans vous comme dans leur centre. Tout sort de votre sein fécond. Donnez-nous de votre abondance; imprimez dans notre être une portion du vôtre; faites-lui partager, en quelque maniere, ses qualités par une ressemblance auguste & éternelle.

Vous êtes le signe sacré qui marque toutes nos démarches; rendez-les donc dignes de vous. Votre nom redoutable est notre sauve-garde. C'est par lui que nous triomphons de tous les ennemis & de tous les dangers. C'est par lui que nous recevons tout ce que nos besoins sollicitent. C'est par lui, enfin, que nous attendons l'accomplissement des promesses & la gloire des biens futurs.

Dieu, trois fois saint, votre bonté prodigue éclate en tous tems, en tous lieux. Votre parole a donné l'être au monde; votre puissance le soutient; votre sagesse le gouverne; votre libéralité le remplit de biens sans cesse renaissants.

Vous avez formé l'homme à votre image en ornant son ame de volonté, d'entendement & de mémoire, symbole glorieux de votre Trinité. Per-

fectionnez en nous ces facultés divines. Nous sommes votre ouvrage, augmentez ce bienfait, faites-nous vos enfans bien-aimés ; associez-nous au céleste héritage ; mettez le sceau à cette adoption, en sanctifiant toutes les dispositions de nos cœurs : qu'un zele ardent, qu'une fidélité sans bornes produisent en nous les fruits de toutes les vertus ; unissez, enfin, tout notre être au vôtre ; placez-nous pour jamais dans le sein de votre divinité ; couronnez par-là vos faveurs ; faites que nous voyions, que nous glorifiions dans le Ciel, ce que nous adorons, ce que nous croyons sur la terre ; un Dieu en trois personnes ; un Pere, un Fils, un Saint-Esprit.



ARTICLE LXXVI.

De la connoiſſance de Dieu & de ſoi-même.

Domine cognoſcam te, cognoſcam me. *S. Aug. Solil.*

Que je vous connoiſſe, Seigneur, & que je me connoiſſe moi-même.

VOus connoître, ô mon Dieu, & ſe connoître auſſi ſoi-même, quelle ſcience plus ſublime & plus néceſſaire tout à la fois! Toutes les autres connoiſſances, ſans celle là, ne ſont qu'un déplorable aveuglement. Vous connoître & ſe connoître, c'eſt là tout l'homme; c'eſt-là toute ſa fin; c'eſt ce qui conſtitue toute ſa gloire & tout ſon bonheur.

O vous, qui cherchez dans des ſciences frivoles une connoiſſance qui vous éloigne & de vous & de votre Dieu, quel eſt le fruit de vos recherches, & quel avantage en retirez-vous? Vous perdez dans un vain travail & dans des ſpéculations ſtériles, des ſoins que vous

pourriez employer plus utilement & plus glorieusement pour votre bonheur.

Élevez-vous jusqu'à l'Être des êtres, adorez ses grandeurs, célébrez ses bontés, admirez sa magnificence, & rendez-vous dignes d'en éprouver les tendres bienfaits. Descendez ensuite dans votre cœur, sondez-en les replis, examinez-en tous les sentimens ; réformez-en les dispositions injustes, sur la regle éternelle, que le Seigneur a gravée au-dedans de vous. Voilà l'unique étude digne d'occuper un noble loisir. C'est la seule qui réponde parfaitement à la dignité d'un être immortelle.

Vous êtes, ô précieuse science, tout ce que je dois & tout ce que je veux sçavoir désormais. C'est à vos pieds, divin Sauveur, que je viens m'en instruire. Chercherai-je quelqu'autre part ce que vous seul pouvez me donner ? Oui, c'est en vous seul que sont renfermés tous les trésors * de la science & de la sagesse de Dieu. Daignez donc vous montrer à mon ame, ô lumiere incréée, & votre éternelle clarté dissipera bientôt les ténebres qui, jusqu'ici, l'ont empêchée de vous voir & de se voir elle-même. A la faveur de vos rayons,

* *Saint. Paul. Rom.* 1.

elle découvrira les taches qui la défigurent, les erreurs qui la séduisent, les penchants qui la dégradent honteusement; & à cette vue, elle ne pourra que se haïr & se mépriser, elle se fuira, elle s'élancera hors d'elle-même; & se tournant vers vous, elle vous aimera comme elle doit. Car peut on vous connoître & ne point vous aimer, beauté toujours nouvelle! Peut-on, en vous voyant, regarder quelqu'autre chose que vous? Non, à ce doux aspect, mon ame transportée, ravie, ne s'occupera plus que de vos perfections. Tout autre soin, tout autre objet lui paroîtra vil & indigne de fixer un moment ses regards.

Verbe divin, vous seul instruisez sans parler! Celui qui vous adore, qui vous aime & qui vous comprend, n'a plus besoin de rien entendre. Votre onction l'éclaire en silence: il aime & il sçait tout ce qu'il faut sçavoir.

Faites-vous donc connoître à moi. Paroissez, Seigneur, devant Benjamin, Ephraïm & Manassès. * Levez-vous & confondez les nations qui ne vous connoissent pas, ou plutôt montrez-leur votre face & elles seront sauvées; elles vous connoîtront & vous aimeront;

* P[s.] 79.

elles trouveront dans cette unique ſcience, leur paix, leur gloire & leur bonheur.

Mais montrez-les auſſi à elles-mêmes. Pourront elles ſe voir, ſans concevoir une ſainte horreur de leurs vices & ſans les déteſter! Pourront-elles les déteſter ſans s'en éloigner pour toujours, & ſans s'approcher de vous, ô mon Dieu! Cette double connoiſſance changera leur miſere en richeſſes divines, & conſommera leur félicité.

ARTICLE LXXVII.

De la douceur & de l'humilité.

Diſcite à me, quia mitis ſum & humilis corde. *Math. c.* 11.

Apprenez de moi, que je ſuis doux & humble de cœur.

LE DIEU de toutes les vertus daigne nous inſtruire par ſon exemple. Hâtons-nous de profiter d'une ſi touchante & ſi efficace leçon; c'eſt un Dieu Homme qui nous l'offre; c'eſt un Pere compatiſſant, qui ne peut nous rien propoſer qui ſoit au deſſus de nous

& de nos efforts. Quel motif pour notre confiance! Quel modele, quel maître plus propre qu'un Dieu Sauveur, à nous enſeigner ces vertus qui ſont comme ſon caractere particulier! ces vertus ſi aimables, ſi néceſſaires, qui peuvent ſeules faire le bonheur de nos jours!

C'eſt donc auprès de vous, Seigneur, que je viens en apprendre les divins caracteres; c'eſt au milieu de votre cœur que je viens les chercher aujourd'hui.

O homme! c'eſt en vain que tes infirmités, tes miſeres & ta baſſeſſe t'ont crié juſqu'ici, que tu devois ſans ceſſe t'humilier & ne te fâcher que contre toi même. Tu as toujours fermé l'oreille à de ſi juſtes ſentimens, & tu t'es obſtiné à méconnoître la voix & les intérêts même de la tranquillité. Comment as-tu pû ignorer qu'il n'y a de ſolide paix dans ce monde, que pour ceux qui ſont doux & humbles de cœur?

Je ſens, ô mon Dieu, toute la juſtice de ce reproche, & ma confuſion vous le dit aſſez. Pécheur d'origine & de volonté, dénué de vertus, plein de défauts & de foibleſſes, la douceur & l'humilité devroient être mes diſpoſi-

tions naturelles. Je devrois être persuadé qu'on ne me doit rien, & cependant j'exige des égards de tous ceux qui m'approchent. La plus légere offense blesse ma vanité; la plus petite résistance me choque.

Hélas que deviendrois-je, Seigneur, si vous me traitiez comme j'ose traiter les autres, & si votre colere s'allumoit avec autant de facilité que la mienne? Je suis ce débiteur peu reconnoissant, à qui vous remettez des dettes immenses, & qui refuse cependant de se relâcher de la moindre chose en faveur de ceux qui lui doivent. Je mériterois sans doute le jugement qui le condamne.

O le plus doux des enfans des hommes, ne vous fâchez pas de ma dureté. Pouvez-vous faire éclater plus sensiblement votre patience, qu'en me pardonnant mes bizarres emportemens & l'injustice odieuse de mes procédés? Votre vie n'a été qu'un exercice continuel de douceur & de bienfaisance. A quelle épreuve ne vous a point mis la malice de vos ennemis & la grossiereté de vos disciples mêmes? Vous avez supporté tout cela avec une patience inaltérable. On n'a point

entendu votre voix s'élever pour faire le moindre reproche. Vous vous êtes tû comme un agneau * devant celui qui le tond. Vous n'avez pas même achevé de rompre le roseau déja brisé par le vent : ayez encore pour moi la même complaisance : ayez pitié de ma foiblesse & soutenez-la. Vous m'instruisez par votre exemple, guérissez-moi par la force de votre grace. A l'instruction, ajoutez le remede ; donnez-moi ce renoncement, qui fait le précieux caractere de vos élus.

* Is. c. 23.

Tandis que je serai plein de moi-même, tout me choquera dans les autres ; tout dans eux aigrira mes ressentimens. Mettez, dans mon ame, le germe d'une parfaite humilité, & vous y mettrez le principe de toutes les autres vertus.

O Jesus, indignement bafoué par une vile populace, méprisé ensuite à la cour d'Hérode, & maltraité dans le Prétoire ! O Jesus ! qui vous êtes livré sans défense entre les mains de vos bourreaux, écoutez la voix de mon repentir, faites que mon orgueil se taise & que je triomphe à jamais de mes criminelles vivacités.

Article LXXVIII.

De la conformité & de la ſoumiſſion à la volonté de Dieu.

Voluntariè ſacrificabo tibi. *Pſalm.* 53.

Je vous offrirai des ſacrifices avec une pleine volonté.

Se soumettre à la volonté d'un Dieu, eſt-ce pour l'homme un trop grand ſacrifice ? Obéir aveuglement à celui qui commande au tonnerre, qui ſouleve, ou appaiſe à ſon gré les flots de la mer, eſt-ce trop exiger de notre foibleſſe ? La raiſon, l'équité, la ſageſſe ne nous en font-elles point un devoir ? Eſt-ce donc à l'Être ſuprême à ſe prêter à nos injuſtes volontés ; & n'eſt-ce pas plutôt à nous, aveugles mortels, à nous ſoumettre aux ſiennes toujours juſtes, toujours ſaintes & toujours dirigées par ſon amour ?

Inſenſés que nous ſommes, nous voudrions nous conduire-nous mêmes ! Dans quels abîmes, hélas ! ne

tomberions-nous point avec un guide aussi ignorant & aussi suspect!

Que vous êtes miséricordieux, ô mon Dieu, de ne pas nous livrer entre les mains de notre imprudence! Que vous êtes bon de ne pas nous abandonner à nos frivoles desirs! Portés de nous mêmes au mal, choisirions-nous toujours ce qui nous est avantageux?

Que sçavez-vous, ô homme! & que pouvez-vous, pour oser former des vœux opposés à la sagesse & à la puissance infinie d'une providence toujours attentive à vos besoins, & toujours portée pour vos intérêts les plus chers? Ignorez-vous que vous marchez dans une région sombre & obscure, où vous ne pouvez que vous égarer, si la main du Seigneur vous laisse un seul moment à vous même? Vase d'argille, vous allez imprudemment vous briser contre l'écueil d'une volonté injuste & présomptueuse, si vous ne laissez à l'ouvrier souverain le soin de régler votre destinée. Vouloir que ce qu'il ordonne aille autrement qu'il ne le permet, c'est entreprendre en quelque façon sur ses volontés. Que craignez-vous homme de peu de foi? Quelque

chose qui vous arrive, quelque sort que vous subissiez, la main de votre Dieu n'est-elle pas conduite par son cœur, toujours dirigée par sa bonté? Rougissons donc d'une odieuse méfiance, & entrons dans les sentimens des habitans du Ciel, à l'égard de toutes les volontés du Seigneur. Nous ne sçaurions douter de sa sagesse qui regle les moindres événemens, ni de son amour qui ne les permet que pour notre bien.

Pere saint, n'abandonnez pas vos enfans à leurs vaines inquiétudes & à leurs desirs insensés. C'est à vous à vouloir pour eux, & à eux à se reposer de tout sur votre providence. Ne mesurez pas vos miséricordes sur notre confiance, si peu digne de vos promesses & de votre pouvoir infini. Donnez nous, malgré notre peu de foi, tout ce qui nous est nécessaire, & ôtez nous tout ce qui pourroit nous nuire, ou nous pervertir.

Divin Sauveur, ne souffrez pas que nous écoutions plus long tems les repugnances puériles d'une nature corrompue, qui s'éleve contre tout ce qui la contredit, vous qui vous êtes rendu à la volonté injuste & cruelle de vos ennemis & de vos bourreaux.

Quoi! le fils unique de Dieu s'est

montré obéissant jusqu'à mourir sur un infâme gibet, & un vil esclave feroit difficulté de se soumettre aux loix pleines de douceur & d'équité, du souverain arbitre de l'univers ? O qu'un tel contraste seroit monstrueux ? O volonté propre, que vous êtes horrible quand on vous met à côté de la croix du Sauveur ! Oh que les moindres résistances paroissent criminelles & odieuses, quand on les regarde sous un point de vue si touchant !

Pourrai-je assez détester, ô mon Dieu, mon peu de soumission à vos ordres ! Ah ! c'est une indigne révolte que mon sang devroit expier ! recevez du moins mes larmes, mes regrets & ma confusion, & attachez pour toujours & sans restriction, ma volonté à la vôtre.



ARTICLE LXXIX.

Des douceurs & de la consolation de la vraie paix.

Pacem relinquo vobis, pacem meam do vobis. *Joan. c.* 14.

Je vous laisse ma paix, je vous la donne pour toujours.

CE BIEN si désirable, ce bien que mes soupirs demandent incessamment à mon cœur, cette paix céleste & indépendante des disgraces & des événemens les plus fâcheux, cette paix en un mot, qui est au-dessus des sens, où se trouve-t-elle, que dans le calme d'une conscience pure & sans remords, & dans une entiere conformité à toutes les volontés du Seigneur? C'est-la ce trésor précieux, cette perle mystérieuse de l'Évangile; il faut se défaire de tout pour l'acquérir.

Cherchons-la cette paix où elle est, après l'avoir cherchée inutilement où elle ne sçauroit être. Le monde la promet à ses favoris; mais il ne leur en

offre que le phantôme. Il étale à leurs yeux des honneurs qui n'ont de réel que les embarras & les inquiétudes qui en sont inséparables. Il leur présente des plaisirs qui passent comme une ombre. Il leur donne toujours de vaines espérances, & ne leur accorde jamais que de vrais dégoûts.

Quelle félicité bizarre, que celle qu'accompagne la crainte, l'agitation, ou l'ennui. Comment les passions, qui enfantent les troubles & leurs fureurs, qui fomentent les jalousies, qui nourrissent l'envie & les dissentions, qui engendrent les haines & les remords, pourroient-elles donner la paix ? La lumiere naît-elle donc du sein des ténebres ?

Vous êtes, ô mon Dieu, l'unique centre du cœur de l'homme : vous êtes seul sa paix : vous seul sçavez le mettre d'accord avec lui-même, en lui apprenant à régler ses desirs & à modérer ses penchants. Vous lui découvrez les dehors trompeurs répandus sur tout ce qui l'environne. Votre onction le soutient contre l'amertume des disgraces & des revers. Tout ce qui, d'ordinaire, altere la tranquillité, n'a plus aucun pouvoir sur lui. La colere ne le

transſporte plus ; la triſteſſe ne l'abat plus, la crainte ne le tourmente plus.

Tout prend à ſon égard une face nouvelle. Les épreuves que vous lui envoyez, ſont des biens que votre miſéricorde lui ménage. Les dons que vous lui refuſez, ſont des maux que votre indulgence lui épargne.

Si vous lui ſuſcitez des perſécutions, ſi vous lui enlevez ſes richeſſes, il ſçait qu'il peut encore vous honorer par ſa pauvreté, & vous glorifier par ſa patience. Si vous lui ôtez la ſanté & les forces, ne pouvant plus agir, il ſe conſole d'être au moins en état de ſouffrir pour vous. Si ſa réputation eſt attaquée, il la ſacrifie avec plaiſir à celui qui ſeul eſt digne de ſon amour. Il ne veut plus, enfin, que ce que ſon Dieu veut, & dans les circonſtances qu'il le veut.

Accidens imprévus, pertes, chagrins, diſgraces, que pouvez-vous ſur un cœur que la grace éleve au-deſſus des tempêtes & des dangers? Si les vents, déchaînés de la tribulation s'efforcent de l'abattre, ils ne forment autour de lui que des nuages paſſagers, qui n'occupent que la ſurface de ſon ame. Au-dedans regne un calme profond, une douce ſérénité, une conſcience pure

& tranquille, une vive confiance, & une égalité d'esprit toujours inaltérable, qui assure sa constance & qui fait sa félicité.

Aimable situation, source des vrais plaisirs, quand deviendrez-vous mon partage? Quand essuierez-vous mes larmes? Quand bannirez-vous mes peines & mes soucis? Quand produirez-vous dans mon cœur l'abondance & la joie de l'innocence? Quand, enfin, me donnerez-vous le langage de cette paix sans bornes, qu'on goûte dans le sein de l'éternité?

ARTICLE LXXX.

Sentimens de reconnoissance, à la vue des tendres avances que Dieu nous fait.

In me sunt, Deus, vota tua, quæ reddam laudationes tibi? *Psalm.* 55.

Vos vœux, ô Dieu, daignent se porter vers moi, quelles louanges vous rendrai-je?

LE DIEU de l'univers, ce Dieu si élevé, si grand, daigne nous adresser des vœux, selon l'expression du Pro-

phete. Qui le croiroit ? Qui oseroit s'en flatter ; sans une déclaration si précise ? Qu'est-ce donc que l'homme, Seigneur, pour que vous le regardiez comme une conquête & que vous vous fassiez une gloire de le rendre sensible à votre amour ? Ah ! votre protection ne l'honnoreroit-elle point assez ? Oubliez-vous que vous êtes le Roi des Rois, le Dieu suprême & immuable, le Dieu que les principautés du Ciel, les Dominations & les Trônes adorent avec un saint tremblement ? Oubliez-vous que l'homme n'est qu'une poussiere animée ; & que ses jours passent plus vîte que la fumée qui est le jouet des vents ?

O excès de bonté ! O effet prodigieux d'un amour sans égal ! le Dieu immortel, ineffable, daigne penser à un foible mortel ; que dis-je ! il n'a de desirs & de soins que pour lui, que pour son bonheur ! Et toutes les pensées de l'homme, tous ses vœux & tous ses desseins ne seront pas uniquement pour son Dieu ! Et il agira pour quelqu'autre fin que pour sa gloire ! Et il pourra se résoudre à lui déplaire ! Et il ne mourra pas de douleur & de regret à la plus légere infidélité ! Quel seroit le crime de son ingratitude, s'il

ne répondoit point, par son empressement à une si grande faveur ?

Non, il ne nous est plus permis d'aimer foiblement un Dieu dont l'amour nous fait de tendres avances. Il faut le payer de retour, en nous livrant à jamais à l'ardeur des plus vifs sentimens, ou nous regarder comme des cœurs insensibles à sa tendresse pour nous. Le mien, ô mon Dieu, est pénétré de la plus vive reconnoissance, quand il pense que vous daignez faire des vœux pour lui. Eh n'êtes-vous pas le maître de les accomplir tous, en le consumant tout entier au feu de ces mêmes desirs qui l'honorent si fort, & qui vont faire à l'avenir tout son bonheur, toute sa gloire ?

Vous demandez de moi un amour généreux, un amour immortel, un amour, enfin, qui réponde au vôtre : mais, hélas, foible & impuissante créature ! que puis je vous donner, Seigneur, que puis-je faire, si vous ne le faites vous-même dans moi ? Ah ! ma douleur, de ne pouvoir vous rendre pleinement ce que je vous dois, augmente sans cesse avec la gloire de vos bienfaits.

Oh ! si j'étois capable de faire pour

vous de grandes choses ! Oh, si j'avois beaucoup à vous sacrifier ! Mais tout ce que je puis n'est rien. Acceptez mes desirs, ma confusion & mon impuissance. Etendez les facultés de mon cœur. Mettez-y ce que vous voulez y trouver. Aimez-vous enfin, vous-même dans moi, pendant le tems, & pendant l'éternité.

ARTICLE LXXXI.

Un Dieu Sauveur, se fait lui-même la nourriture de l'homme.

Quid mihi est in Cœlo ? & à te quid volui super terram ? *Psalm.* 72.

Que puis je voir dans le Ciel ? Que puis-je souhaiter que vous sur la terre ?

QUE pouvons-nous voir dans le Ciel ? Que pouvons-nous souhaiter, que nous ne trouvions aujourd'hui sur la terre ? C'est le Dieu lui-même du Ciel, c'est le Fils du très-Haut, c'est celui dont la vue, dont les attraits font le ravissement des Anges, qui vient faire en ce jour notre gloire & notre félicité.

O pouvoir de l'amour! celui que l'immensité elle même ne sçauroit contenir, daigne descendre & se renfermer dans ce Temple. Il veut honorer de foibles mortels de sa présence auguste. Il veut demeurer avec eux jusqu'à la fin des siecles. Il sçavoit, ce Dieu tendrement jaloux que l'absence rallentit trop souvent les liaisons les plus vives. Il prévoyoit qu'en nous quittant, nous oublierions insensiblement ses bienfaits: & c'est pour parer à notre inconstance, & pour satisfaire tout à la fois son empressement, qu'il nous laisse en montant au Ciel, le gage précieux de son corps.

O hommes si favorisés, quelle sera votre reconnoissance? Le plus grand des prodiges vient combler en ce jour l'intervalle qui se trouvoit entre votre bassesse & la majesté du Très Haut. Cessons de soupirer. Tous nos vœux sont remplis. Notre bonheur n'a plus de bornes. Le bien-aimé de notre ame nous montre enfin, le lieu de son repos * & de ses paturages éternels. Que dis-je! il veut être lui-même notre aliment le plus délectable & le plus doux. O le Dieu de mon cœur! Vous daignez être pour toujours mon partage,

* Sa[...]

ma nourriture, ma consolation & ma joie. Je puis être sans cesse avec vous, & vous retrouver dans tous vos mysteres, en m'unissant à celui-ci Je puis vous visiter avec les bergers de Bethléhem, vous adorer avec les Mages, vous suivre avec vos Disciples choisis, arroser vos pieds de mes larmes comme votre amante fidele, reposer sur votre poitrine ainsi que votre Apôtre chéri, vous porter dans mon sein ainsi que la plus sainte & la plus heureuse des meres.

O véritable Emmanuel, par qui nous jouissons de l'inestimable avantage d'avoir le Dieu fort avec nous, que d'attraits différens n'offrez-vous point à nos desirs dans ce mystere si aimable ! Que de pressans motifs ne présentez-vous point à notre culte, d'entourer à toute heure le tabernacle auguste où vous résidez si divinement, de vous y prodiguer les hommages de notre zele, d'y célébrer sans cesse les merveilles de votre amour ? Ah ! mon cœur ne veut plus quitter ce lieu sacré. Il viendra désormais rallumer à ce feu tout ce qu'il vous doit de tendre & de vif. Il y puisera ces transports, que lui seul sçait produire & que lui seul peut rendre.

C'est dans cette céleste école, que je m'instruirai de toutes vos vérités, que j'apprendrai à goûter toutes vos maximes, que j'étudierai mes devoirs, que je corrigerai mes foiblesses & mes défauts. C'est là que je déplorerai vivement mes miseres, que je guérirai surement mes plaies, que je consolerai chaque jour ma tristesse, & que je verrai dissiper toutes mes inquiétudes & mes chagrins.

Que de ressources, que de biens votre libéralité sans égal a voulu, ô mon Dieu, accumuler avec complaisance auprès de nous !

Peuples, accourez tous ; venez faire éclater votre reconnoissance. Il vous est donné de boire à longs traits dans cet océan de délices & d'y puiser à pleines mains les douceurs d'une chaste volupté. Ce festin magnifique, où vous êtes admis, a de quoi remplir tous les vœux. Il renferme en lui tous les goûts. Il fait disparoître tous les besoins. Il enrichit à jamais l'indigence.

O don ineffable, ô don précieux[1], venez rassasier mon ame ! O céleste rosée, soyez le rafraîchissement de mon triste exil ! Le passereau sçait se trouver une demeure ; la tourterelle sçait se

faire un nid, elle met à couvert ses petits; vos autels, ô Dieu des vertus, seront désormais mon azile, & ils me conduiront, enfin, dans le sanctuaire de votre gloire & dans le sein de l'amour éternel.

ARTICLE LXXXII.

Jesus-Christ, dans le sacrement de son amour, doit occuper toutes nos pensées, & être sans cesse présent à notre esprit pour être le modele de nos devoirs.

Hoc facite in meam commemorationem. *S. Paul.* 1. *Cor. c.* 11.

Faites ceci en mémoire de moi.

C'EST l'aimable commandement; c'est le tendre souhait de l'amour d'un Dieu. Adorons, remplissons un ordre si cher. Il demande que nous nous souvenions de lui & que nous honorions sa mémoire, en retour du plus auguste de tous les dons. Eh comment pourrions-nous l'oublier dans un myf-

tere où tout nous le rappelle ? Comment ne l'aimerions-nous pas dans un myſtere où tout nous parle le langage de la tendreſſe, où tout nous retrace l'excès de ſes miſéricordes & les merveilles qu'il a opérées en notre faveur? Comment ne deviendroit-il pas l'objet de toutes nos penſées, le modele de toutes nos démarches, quand il daigne s'unir à nous ſi étroitement?

Divin Sauveur, depuis que vous voulez bien prendre dans mon cœur une nouvelle naiſſance, & que mes entrailles ont le bonheur de vous porter comme celle de votre ſainte Mere; pourrai-je m'empêcher de vous glorifier avec elle à toute heure dans les plus doux tranſports d'une vive admiration ? Quand vous me nourriſſez d'un pain miraculeux, d'un pain devenu votre propre ſubſtance, refuſerai-je à l'indigence les ſecours qui dépendent de moi? Quand vous ſupportez avec tant de douceur les irrévérences qui vous outragent, aurai-je de la peine à calmer mes emportemens? Quand vous vous abaiſſez ſi profondément, y aura-t-il quelque humiliation que je fuie? Pourrai-je aimer à me produire, quand vous vous cachez à tous les regards? Quels entre-

tiens pourront me plaire, quand vous gardez un silence si humble & si continuel ? Quel sacrifice, enfin, pourra me coûter, quand vous vous immolez pour moi ?

Tout m'instruit, tout me presse de vous prendre pour mon modele dans cet auguste sacrement. Vous y êtes privé de tous vos sens. Vous y êtes comme anéanti sous les plus simples apparences. Vous vous y livrez à toute heure à une mort mystique & non sanglante, & vous m'apprenez par-là à mourir à mes passions & à hâter, par mes gémissemens & par mes desirs, la dissolution de ce corps de péché qui me tient éloigné de vous. Oui, encore une fois, ce mystere adorable présente aux yeux de notre foi vos maximes, vos merveilles & vos bienfaits.

Ma reconnoissance vous oublieroit-elle, ô doux Jesus ! Perdrois-je injustement le souvenir de vos plus précieuses faveurs ? Ah ! que je m'oublie plutôt moi-même ; que ma main droite
Psalm. me devienne inutile ; * que ma lan-
5. gue s'attache à mon palais, si je n'ai pas toujours présent à mon esprit & gravé dans mon cœur, le gage inestimable que vous avez daigné me don-

ner de votre amour dans cet ineffable banquet.

O tendre souvenir ! O le plus aimable de tous les dons ! O lien sacré, qui unit l'homme à Dieu, devenez pour jamais l'objet de mes transports ; faites que par les soins les plus empressés, je travaille à resserrer toujours davantage les doux nœuds qui m'attachent à vous.

ARTICLE LXXXIII.

Une crainte respectueuse, doit céder à la confiance & à l'amour.

Domine, non sum dignus ut intres sub tectum meum. *Matt. c. 8.*

Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison.

VOus qui êtes le Dieu Très Haut, vous qui êtes le saint des saints, vous voulez bien descendre jusqu'à ma bassesse & vous unir à ma fragilité ; ah ! puis-je le souffrir, & mon respect ne doit-il point m'interdire une faveur

dont je me reconnois indigne avec le Centenier ?

Avez-vous oublié qui vous êtes, ô Roi de gloire ; avez-vous oublié que je ne suis qu'une vile poussiere ? Et comment pouvez-vous vous résoudre à entrer dans la maison obscure de mon ame, pour en faire votre demeure : & pour contracter une étroite alliance avec elle ? Ah ! quand votre amour vous ferme les yeux sur mon indignité, ma confusion ne doit-elle point les ouvrir sur l'intervalle immense que votre générosité veut combler ; & mon étonnement ne doit-il point vous dire, avec le premier des Apôtres, éloignez-vous de moi, Seigneur, parceque je ne suis qu'un pécheur.

Je sens bien que ce sacrifice va coûter cher à mon amour ; mais l'honneur de votre sainteté le demande, & je dois y souscrire aux dépens de tous les desirs de mon cœur. Quelle est ma situation ? Hélas ! la douleur d'être privé de vous, la crainte de tomber dans une confiance présomptueuse, déchirent tour-à tour mon ame. J'aimerois mieux mourir en effet, que de manquer à ce que je vous dois. Mais puis-je éviter aussi de mourir, si

vous vous éloignez de moi, ô source de vie !

Qui pourra terminer ma peine ? O Dieu, qui pouvez tout ; & qui m'aimez jusqu'à vouloir me visiter malgré ma difformité & ma foiblesse, conciliez en ce jour les intérêts de votre gloire, avec ceux de votre tendresse & de mes desirs ; préparez-vous vous même, dans mon cœur une demeure qui vous soit agréable : qu'une vive douleur, que les larmes les plus ameres lavent, effaçent à jamais les taches qui le défigurent aux yeux de votre pureté. Commandez, ordonnez aux Chérubins qui entourent votre trône, de purifier mes lévres & de me prêter l'ardeur de leur charité. Faites-vous précéder de toutes les vertus. Embellissez, parez vous-même, ô Dieu trois fois saint, le Temple dans lequel vous avez dessein d'habiter, afin qu'il soit digne de votre gloire. Renouvellez, en ma faveur, le miracle que vous fites pour le Prophete. Consumez, par un feu descendu du Ciel, toutes les imperfections de l'holocauste que mes soupirs offrent à votre Majesté, afin qu'il ne paroisse rien de mortel dans une action si divine.

ARTICLE LXXXIV.

Dispositions d'une ame qui se prépare à recevoir son Dieu.

Ecce Rex tuus, venit tibi mansuetus. *Math. c. 21.*

Voilà votre Roi, il vient à vous plein de bonté.

L'HOMMAGE le plus tendre, le plus respectueux; la religion la plus vive; l'abaissement le plus humble & le plus profond, voilà, ô mon ame, les sinceres dispositions que vous devez offrir à votre Dieu qui daigne venir à vous en ce jour.

C'est le Roi des Rois; c'est celui devant qui les portes éternelles s'abbaissent. * Ouvrez-lui l'entrée de votre cœur; livrez-vous à vos sentimens sans chercher des paroles qui les expriment. Un langage de saisissement & d'admiration, est le seul qui convienne à sa grandeur & à votre foiblesse. Il ne trouvera pas mauvais que vous ne lui parliez que par votre ref-

* *Psalm.* 23.

pect & par votre confusion. L'humble aveu de votre impuissance est l'hommage le plus digne de sa puissance & de sa sainteté.

Que la terre adore en silence la miséricorde de notre Dieu, que les fleuves * applaudissent à sa présence, que les montagnes tressaillent de joie devant lui. Il quitte le séjour de sa Majesté pour venir demeurer avec les hommes. Il s'unit à eux par les liens les plus doux & les plus intimes. * Ps.

Ah! tout grand, tout puissant qu'il est, peut-il nous donner davantage, que de se donner tout entier à nous? Quelque riche, quelque magnifique qu'il soit, peut il pousser plus loin ses largesses?

Que vous rendrai-je donc, ô mon Dieu, pour un don qui renferme seul tous les dons? Je prendrai, avec le Prophète, * le calice de mon salut, & j'invoquerai votre nom. Je vous offrirai vous-même à vous-même. Vous ne verrez que vous, en jettant les yeux sur mon ame. Sa bassesse se perdra dans votre bonté. Tout son être disparoîtra devant l'éclat de votre gloire, comme une ombre légere se dissipe au lever du Soleil, comme une goutte d'eau, se trouve * Psa 115.

confondue dans l'immensité du vaste océan ; mon ame unie à vous ne se connoîtra plus, & se trouvera engloutie dans l'abîme infinie de vos perfections. Cet échange heureux, en faisant la félicité de ma vie, me mettra en état de répondre à vos dons par vos dons.

ARTICLE LXXXV.

Les divins effets de la Communion.

Panis Angelicus fit panis hominum. *Prof. Fest. Dom.*

Le pain des Anges devient le pain des hommes.

PAR quel changement glorieux, par quel prodige, aussi surprenant qu'adorable, l'homme si foible par lui-même, si vil & si plein de défauts, pourra-t-il devenir semblable aux Anges ? Ce sera en prenant la même nourriture qu'eux ; ce sera en usant d'un pain infiniment plus pur & plus délicieux que la manne, d'un pain qui tombe du Ciel, ou plutôt, qui vient du sein même de la divinité.

La manne donnée à nos peres n'avoit pas le pouvoir de les garantir de la mort. Ce miracle étoit réservé à ce pain ineffable qui met dans nous un germe d'immortalité. Ce pain substantiel est pour nous le gage sacré d'une vie éternelle.

Qu'est-ce donc que l'homme, grand Dieu, s'écrie le Prophete * à la vue d'une si précieuse faveur! Vous l'avez égalé aux intelligences célestes en lui faisant partager le même aliment.

* Ps. 8.

L'homme avoit voulu s'élever en mangeant du fruit de l'arbre de vie: Vous secouerez le joug de la mort, disoit le serpent séducteur à nos premiers parens, si vous portez une main assurée sur cet arbre divin; la science qu'il enseigne vous rendra semblables à Dieu.

Ce qu'il leur promettoit faussement, ce que sa haine artificieuse offroit à leur crédulité, ce qu'enfin leur orgueil tenta vainement; l'amour joint à l'abbaissement, l'opere en ce mystere. L'homme devient semblable à Dieu en mangeant l'auteur de son être. Il s'affranchit pour toujours de la mort en mangeant l'auteur de la vie.

Connoissons tout notre bonheur. Cette nourriture divine est pour notre

corps le principe sacré d'une résur
rection glorieuse. Elle est pour notr
esprit un trésor sublime de science
Elle est pour notre cœur une source d
joie & de sainteté.

Chastement enivrés de ce vin délec
table, nous oublions l'Egypte & se
fausses douceurs; nous marchons d'u
pas assuré dans ce désert si pénible
notre foiblesse. Oui, malgré nos m
seres, nous buvons d'une coupe q
remplit notre ame des plus douces con
solations, qui change en force sa lan
gueur & qui l'éleve enfin jusqu'au
cieux.

O pain au-dessus de toute substance
O vin qui fait germer les Vierges
je ne veux plus me nourrir que de vou
Vous excitez justement mes desirs
ma faim! Hélas! quand serez-vous
seul aliment de mon ame? Quand es
ce qu'elle ne vivra plus que de vous
Disparoissez à mes yeux, biens péri
sables & grossiers, pouvez-vous entr
en comparaison avec le bien immort
& sublime qui m'est offert en ce jou
fortuné?

Admis à la table céleste, tout c
qui tient encore à la terre, est au de
sous de moi & ne peut que me ravale

Que puis-je souhaiter & que pouvez-vous me donner qui ne céde à la gloire d'être assis à cet ineffable banquet ? La magnificence d'un Dieu y éclate de de toutes parts, malgré les voiles qui la couvrent. La joie, l'abondance & la paix en font l'ornement & le charme. L'amour le prépare lui-même, il en fait tous les frais. Faut-il être étonné qu'un saint ravissement & qu'une chaste yrvesse transportent à jamais tous les cœurs ! Le mien s'ouvre à ces sentimens : vous comblez tous ses vœux, Seigneur, dans ce mystere : il s'abîme, il se perd dans vous, il succombe presque sous vos faveurs. Modérez-en l'excès, ou bientôt son ardeur le consumera tout-à-fait.



ARTICLE LXXXVI.

Le cœur d'un Dieu est le plus cher & le plus glorieux de tous les présens.

Factum est cor meum tanquam cera liquescens in medio ventris mei. *Psalm.* 21.

Mon cœur s'est fondu comme de la cire, au-dedans de moi.

PLus l'objet qui s'attache à nous, est parfait, plus l'amour qu'il nous porte est ardent, & plus l'indifférence qui le rebute est monstrueuse. Quelle est donc la noirceur, quelle est l'énormité de l'ingratitude des hommes ? C'est un Dieu qui les aime ; c'est le plus ravissant de tous les objets qui se donne à eux : comment répondent-ils à cet excès d'amour ? Ah ! par la plus injuste réserve, ou plutôt par l'excès de la plus affreuse aversion.

Cieux, soyez dans l'étonnement ! Que votre indignation éclate par vos foudres. Que la terre ouvre ses abîmes ; & que de ses gouffres profonds, il sorte mille flammes pour venger un

mépris si marqué, pour perdre à jamais ces ingrats. Mais que dis-je ? Non, la miséricorde de notre Dieu s'oppose à sa justice. Son amour généreux ne connoît d'autres feux que ceux de sa tendresse ; c'est par eux seulement qu'il veut consumer tous les cœurs.

Adorons sa bonté ; admirons sa clémence ; rendons-nous à ses vœux & aux tendres reproches que son cœur affligé nous adresse en ce jour ; lavons dans notre sang les outrages faits à sa gloire ; expirons à ses pieds, de honte & de regret, si notre confusion, si le sacrifice de notre vie peuvent expier l'injustice de nos forfaits.

O vous, qui êtes témoins des indignités que je souffre dans le plus auguste des sacremens, serez-vous insensibles à ma douleur ? J'attends depuis long-tems que quelqu'un prenne part à ma peine, attendrai-je toujours en vain un si juste soulagement ?

Hélas ! que n'ai je point tenté pour toucher les hommes ingrats ? Ma constance, mes soins, mon amour, mes bienfaits, rien n'a pu changer ces perfides. Recevrez vous comme eux, & mépriserez-vous les plus doux témoignages de ma tendresse, vous que j'ai

distingué sur tous par une prédilection plus sensible, vous que j'ai caché avec complaisance dans le secret intime de ma face, vous enfin, l'unique espoir de mon cœur affligé? Quoi, le percerez-vous aussi, quand il se meurt de tristesse & d'amour pour vous? Ah! les plus rudes coups, sans doute, seroient ceux que votre indifférence me porteroit. Mais, non, ce soupçon vous outrage; je me promets encore de vous de solides consolations. Vous ne voudrez point aggraver mes peines, vous vous hâterez de les partager. Votre fidele empressement justifiera mon attente, votre reconnoissance essuiera mes larmes; & je trouverai dans vos soins le dédommagement de toutes les rigueurs, qu'une dureté monstrueuse me fait souffrir.

Oui, Seigneur, vos desirs, ces desirs si justes, si précieux, ne seront point trompés. Mon cœur brûle déja d'offrir à votre cœur une réparation trop long-tems différée. Le don que votre amour veut me faire aujourd'hui, met le comble à ma gloire. Quel don! Peut-on l'apprécier? Ah? réserviez vous ce trait enflammé pour un siecle tel que le nôtre?

Cœur adorable de Jesus, vous êtes le ravissement du Ciel ; soyez désormais les délices de la terre. C'est l'amour qui vous a formé, c'est lui qui vous a fait cette large ouverture. Votre sang nous a tous lavés. Votre mort nous donne la vie. Achevez votre ouvrage & recevez-nous dans le sein de l'éternité bienheureuse, d'où vous êtes sorti pour nous attirer tous à vous.

ARTICLE LXXXVII.

Sentiment de reconnoissance & d'admiration à la vue des ouvrages & des bienfaits d'un Dieu Créateur.

Quam magnificata sunt opera tua, Domine ! *Psalm.* 91.

O Seigneur, que vos ouvrages sont admirables !

PEUT-ON jetter les yeux sur ce vaste univers ; peut on en considérer la structure, les rapports, la variété, sans se sentir saisi d'un étonnement de respect & d'amour pour l'auteur de tant de

merveilles ? Non, on ne fauroit vous méconnoître, grand Dieu, dans l'excellence & le nombre de vos ouvrages, & une ame attentive ne peut point se lasser, en les considérant, d'adorer votre main bienfaisante, & de se livrer à chaque moment aux transports d'une admiration toujours nouvelle, & d'une reconnoissance toujours plus vive.

Oui, le spectacle de l'univers, est pour un cœur sensible & attentif, une source de sentimens délicieux. C'est la plus douce consolation de ce triste exil. C'est le supplément, c'est le soulagement de cet absence si rigoureuse pour l'ame qui soupire après son bien-aimé, & qui ne pouvant encore le voir tel qu'il est dans sa gloire, tâche du moins en attendant, de le contempler ici bas dans les miracles de sa puissance & de sa bonté. La terre & les cieux le lui montrent visiblement, & l'astre du jour ne parcourt le firmament que pour l'annoncer en tous lieux.

Au commencement * vous parlez, grand Dieu & le néant reconnoît votre empire. Les tems naissent ; l'univers paroît avec ses beautés ; les élémens prennent la place que votre doigt leur marque ; les étoiles s'empressent de

* Genes. c. 1.

de briller; les campagnes se couvrent de verdure; les saisons nous ramenent de nouveaux biens, elles répandent à l'envi, une aimable abondance. La mer nous offre aussi ses trésors : son calme semble nous inviter à en faire usage : elle s'étend majestueusement, elle s'éleve quelquefois avec violence; mais dans sa plus grande fureur, elle arrête tout-à-coup ses flots écumants, devant les bornes que vous avez tracées sur le sable de ses rivages.

Vous regardez la terre, & elle tremble, * & les montagnes s'écoulent en votre présence, comme la cire devant le feu. Assis dans le sein du tonnerre, vous appellez les vents & les tempêtes, & les éclairs accourent aussi-tôt à votre voix. Non, Seigneur, qui êtes notre Dieu, * non, il n'y a rien dans la vaste étendue de l'univers qui n'annonce votre magnificence & votre grandeur.

* Psa 75.

* Ps 8.

Mais si des merveilles de votre puissance, je passe à celles de votre miséricorde & de votre grace, quels sentimens n'exciteront-elles pas dans mon cœur? Quel nouvel aliment pour ma reconnoissance? Quel surcroît d'admiration & de louanges ne produiront-elles pas dans moi?

O

Vous formez l'homme à votre image, vous le comblez de biens, vous l'ornez de mille dons précieux. Il oublie bientôt vos bienfaits, & vous n'oubliez pas votre clémence. Vous lui envoyez un réparateur que vous faites descendre de votre sein. Il voile sa divinité pour se rendre visible à mes yeux. Il devient sensible à mes sens, pour qu'ils puissent le contempler & le suivre. Il vient me montrer le chemin du bonheur. Il m'en applanit les voies. Il me tend les mains. Il soutient ma foiblesse. Il dissipe mon aveuglement, guérit mes infirmités, écarte tous les obstacles qui pourroient s'opposer à mon salut; & pour être heureux, enfin, je n'ai qu'à correspondre aux graces dont vous me prévenez.

O mon Dieu! & je ne vous aimerois pas après de si grandes faveurs? Et je pourrois m'occuper de quelqu'autre chose, que du soin de vous témoigner mon zele, & de publier en tous lieux les richesses de votre grace? Non, tous les sentimens de mon cœur, tous mes os même, suivant l'expression du Prophete,* vous diront sans cesse, Seigneur, qui est semblable à vous! Vous êtes magnifique en sainteté. * Vous

* Exod. c. 15.
* Ps. 89.

êtes le Dieu des prodiges. Je ſuis à cette vue, dans un étonnement égal à celui de votre Prophete, j'adore, à ſon exemple, par un humble ſilence & un ſaint tremblement, la grandeur de vos œuvres & la gloire de vos bienfaits.

ARTICLE LXXXVIII.

Avantages d'une union intime avec Dieu.

In me manet, & ego in illo. *Joan. c. 6.*

Il demeure en moi, & je demeure en lui.

ETRE en Dieu, vivre de ſa vie, ne faire qu'un tout avec lui, partager tous ſes ſentimens : quel ſort plus doux ! quelle union plus intime & plus glorieuſe !

Hélas ! l'homme n'en connoît point le prix, puiſque tous ſes vœux ne ſe portent point vers cet objet unique, ſeul terme digne de ſes ſoins & de ſon empreſſement continuel. Non, il n'eſt que trop vrai que nous ne connoiſſons point celui qui nous appelle ſans ceſſe, & qui eſt toujours au milieu de nous

pour nous recevoir. Non, nous ne sçavons point quelle est sa tendresse, ni les avantages qu'elle nous offre, & qu'il ne tient qu'à nous d'en tirer.

Vous nous assurez, ô mon Dieu, que vous faites vos délices de demeurer * avec nous. Vous êtes la source de tous les biens. Nous sommes dans l'indigence de toutes choses, & nous ne nous hâtons point de profiter de votre présence, & de mettre à profit les sentimens de votre libéralité. Nous ne nous appprochons de vous, qu'avec une injuste réserve, & nous vivons à votre égards, comme des inconnus & des étrangers. Nous ne vous confions ni nos peines, ni nos desseins, & notre cœur ne vous dit jamais rien. Où en serions-nous, ô mon Dieu, si vous nous traitiez avec la même indifférence; si vous ne nous aimiez que de la façon dont nous vous aimons? Que deviendrions-nous, hélas, si nous ne recevions, que ce que méritent des procédés si peu dignes d'une noble confiance? Mais tel est l'excès de votre amour pour nous, ô le plus indulgent de tous les peres, que vous ne pouvez vous résoudre à nous abandonner, tout ingrats que nous sommes,

* *Sapient.* c. 8.

& que vous avez encore plus de générosité, que nous n'avons de froideur. Daignez donc, au nom d'une si grande bonté, daignez changer en moi des dispositions si funestes. Mon cœur vient les désavouer à vos pieds.

Qui me donnera que vous veniez aujourd'hui dans moi, & que vous y établissiez à jamais votre demeure; afin que mon ame errante & incertaine lorsqu'elle est éloigné de vous, cesse de courir après de faux biens & se fixe en vous pour toujours !

Filles de Jérusalem, * dites-moi le lieu où repose mon bien-aimé. Ames fideles & généreuses, qui courez après lui à l'odeur agréable de ses parfums,* que votre exemple m'instruise, qu'il me montre les voies qui conduisent à lui, qu'il m'apprenne les vertus qui le trouvent. Votre foi vous guide sans cesse vers ce divin objet de votre empressement, votre humilité le touche & l'attire, votre charité l'embrasse & le goûte, votre persévérance l'arrête, votre confiance l'engage & vous donne des droits éternels sur son cœur. Vous demeurez en lui par une attention continuelle à sa présence, & par des desirs toujours purs de le glorifier

* Sap. c 3.

* Ibid

dans toutes vos actions; vous demeurez enfin avec lui en vous quittant vous-mêmes, & en mourant à toutes vos affections.

O heureuse mort! ô tendre union! le plus doux repos, le calme des sens, la paix du cœur, la parfaite liberté de l'esprit, les délices de la contemplation sont les fruits de vie que vous produisez avec abondance, & que vous faites goûter à vos favoris.

Un sort si précieux n'a-t-il pas de quoi vous animer, ô mon ame! Le bien de posséder votre Dieu, la gloire de demeurer avec lui peut-elle être trop achetée? Les Martyrs ont marché vers le Ciel, à travers mille glaives & mille feux; refuseriez-vous de suivre leurs traces, pour arriver au même terme & au même but; & pour être unie à ce Dieu si aimable & si magnifique, qui fait le bonheur de l'éternité?



ARTICLE LXXXIX.

De la conſtance dans les ſouffrances.

Domine vim patior, reſponde pro me. *Iſaï. c.* 38.

Seigneur, je ſouffre violence, répondez pour moi.

OUI, je vais ſuccomber ſous le poids des maux que je ſouffre, ſi vous ne vous hâtez de me tendre la main, ô mon Dieu! n'achevez pas de conſumer un herbe ſtérile & flétrie. Votre colere embrâſe & détruit les montagnes : un atôme tel que je ſuis, pourroit-il la ſoutenir plus long-tems cette colere épouvantable & terrible?

Vous voyez ma langueur; la nature ſe plaint, répondez-lui pour moi; faites la taire, en lui découvrant les deſſeins ſecrets de votre miſéricorde ſur mon ame & les ſaints artifices de votre amour qui veut éprouver ma fidélité, ma conſtance, ſous les apparences d'une ſainte rigueur. Ah! pour être un époux

de ſang, en ſeriez-vous moins cher à ma tendreſſe ; & n'eſt-ce point en ſouffrant pour vous, que je puis vous donner le témoignage le moins équivoque de la ſolidité de mon affection ?

Que ſi ces ſentimens ſont au-deſſus de ma foibleſſe, ſi elle n'eſt pas encore capable de vous offrir un amour pur & déſintéreſſé, divin Sauveur, modele d'une humble patience, auteur & conſommateur de la foi, ſoyez-le de mon eſpérance ; ſoutenez mes efforts ; ranimez mon courage éteint, en ôtant de deſſus mes yeux le voile qui me cache la main paternelle qui me frappe & qui ne le fait que pour me guérir. C'eſt à vous à me faire aimer les cruels malheurs qui m'accablent, en me montrant celui qui les permet.

C'eſt un Dieu auſſi juſte que bon, c'eſt l'arbitre ſouverain de nos deſtinées. Mes maux ſont l'ouvrage de ſa miſéricorde, encore plus que de ſa juſtice & de ſes rigueurs. Pourroient-ils ne m'être point doux à ce titre ? Mais, quoi ! appellerai-je maux, de courtes épreuves qui doivent me procurer tous les biens de l'éternité ?

O mon Sauveur, appellerai-je des maux, ce qui a fait dans tous les tems

le partage glorieux de vos favoris?

Homme timide & lâche, ne réformerez-vous jamais vos idées pusillanimes; ne rougirez vous point enfin, de votre sensibilité, en jettant les yeux sur les tourmens & sur la constance de tant de héros de la foi? Votre sang coule-t-il comme le leur? Avez-vous été livré comme eux aux feux & aux lions?

Disciple foible & indige d'un Dieu souffrant, ah! si je dois me plaindre, que ce soit de ne point lui ressembler, que ce soit de ne pas assez souffrir, & de ne point être jugé digne de donner ma vie pour la gloire de son saint nom. Hélas, il n'a pas refusé de donner la sienne pour mon salut! Comment est-ce que ma reconnoissance ose lui refuser quelque chose à son tour?

O Dieu mourant sur le Calvaire, puis-je, en vous regardant, penser à mes propres douleurs? Non, les vôtres les surpassent si fort, qu'elles m'instruisent plus efficacement sans doute que je ne le serois par tout autre motif.

O croix, ô cloux, ô plaies sacrées! je veux dumoins mêler mes larmes avec le sang qui découle de vous. Vous serez désormais la réponse à toutes mes plaintes & le soulagement de tous mes

maux. L'onction que je puiſerai dans vous, remplacera toutes mes pertes, & me rendra mon ſort, quel qu'il puiſſe être, auſſi doux, auſſi précieux que les plus rares faveurs.

Dieu Rédempteur, vous ſerez déſormais l'appui de ma foibleſſe; & malgré les défaillances de la nature, vous m'éleverez au-deſſus de moi, vous ſerez ma conſolation & ma patience, & vous voudrez bien enfin couronner dans le Ciel vos dons & ma fidélité.

ARTICLE XC.

Sentimens d'une ame délaiſſée, à la vue des dangers qui menacent ſa foibleſſe.

Quare me repuliſti? Et quare triſtis incedo dum affligit me inimicus? *Pſalm.* 42.

Pourquoi m'avez-vous rejetté? Pourquoi marché-je dans la triſteſſe que me cauſe la perſécution de mes ennemis?

UN INFORTUNÉ qui lutte depuis long-tems contre les flots, au milieu d'une mer orageuſe qui eſt à tout mo-

ment ſur le point de le ſubmerger, tourne de tous côtés ſes triſtes regards pour chercher un ſecours néceſſaire. C'eſt ainſi que mes ſoupirs & mes vœux reclament, ô mon Dieu, votre bonté & votre aſſiſtance.

Un torrent de maux inonde mon ame. * Je ſuis dans une foſſe bourbeuſe où je ne ſçaurois trouver de fond, & je vais périr ſi vous ne vous hâtez de me tendre la main. Laiſſez-vous toucher à ma ſituation, & retirez-moi de l'abîme que mes paſſions entr'ouvent ſous mes pas chancelants. Quelle eſt donc la facilité que je m'étois promiſe dans la vertu? & mes eſpérances s'accordent-elles avec mes peines & avec les révoltes d'une chair corrompue & toujours oppoſée à la loi de l'eſprit?

* Pſ. 17.

Sans ceſſe aux priſes avec mes premiers penchants, ma fidélité ſe trouve expoſée aux plus rudes épreuves. Mais que dis-je! & qu'eſt-ce que j'oſe appeller ma fidélité? Ah! n'eſt-ce pas plutôt ma lâcheté coupable, qui forme toute ſeule les obſtacles que je rencontre à chaque inſtant? C'eſt elle, oui c'eſt elle ſeule, qui me fait ſentir la peine & la peſanteur d'un joug qui n'a que

de la légéreté & de la douceur pour ceux qui le portent avec courage. Au lieu donc de me plaindre d'un mal qui est mon unique ouvrage, je devrois en accepter la salutaire amertume, & n'en chercher le remede & la guérison, que dans la ferveur d'une foi vive. Un amour tendre & généreux, seroit pour moi un azile assuré contre l'ennemi qui me presse & qui me poursuit avec le plus d'acharnement

Oui, Seigneur, je le sens; mais telle est ma foiblesse, qu'elle ne m'a encore inspiré que des desirs superflus, ou de vains efforts.

O mon unique refuge, ô mon seul espoir! donnez-moi cet amour qui me manque, & n'achevez point, en me repoussant, d'accabler mon cœur qui se meurt de tristesse. Vous voyez en moi tous les maux & tous les besoins; que je trouve en vous toutes les ressources & tous les biens. Vous êtes Dieu, vous m'aimez, & je périrois! Non, non, ce seroit outrager votre amour, que de ne pas concevoir de meilleures espérances. Vous justifierez ma confiance, vous rendrez la vie à mon ame abattue; sa foiblesse publiera hautement votre force, & sa reconnoissance

célébrera à jamais vos bontés. Dites-lui donc, dès à présent, que vous voulez être son salut & sa joie; mais dites le lui de façon que sa tristesse même l'entende. Répandez sur mon cœur toute l'onction de votre esprit. Que la douleur qui m'afflige ne soit pas un changement de votre colere & une juste punition de mes fautes; mais qu'elle soit plutôt la peine inséparable & l'effet de l'enfantement du nouvel homme.

Vous invitez, avec une tendre compassion, tous ceux qui sont dans l'accablement à s'approcher de vous. C'est sur la foi de votre parole, que je viens verser mes amertumes dans votre sein.

O clef de David! ouvrez à un misérable, la porte de votre miséricorde, de cette miséricorde toute gratuite, qui efface les péchés, qui éloigne les dangers, qui soumet les passions, qui dissipe la crainte, qui prodigue tous les secours. Vérifiez, en ma faveur, cette consolante promesse, qui nous assure que rien ne sçauroit fermer, quand vous ouvrez,* & que nul obstacle ne peut arrêter celui que vous voulez introduire dans le sanctuaire de votre grace. Que votre volonté si puissante & si

* I. c. 22.

efficace l'emporte ſur ma volonté rébelle ou chancelante.

O clef de David, ouvrez mon cœur à tout ce qui peut l'embrâſer de vos feux. Fermez-le à tout ce qui peut m'éloigner de vous & lui interdire l'entrée de ce royaume éternel où vous pouvez ſeul nous placer.

ARTICLE XCI.

Dieu ſeul ſçait adoucir efficacement toutes nos peines.

Secundum multitudinem dolorum meorum .... conſolationes tuæ lætificaverunt animam meam. *Pſalm.* 93.

Vos conſolations m'ont rempli de joie, à proportion des douleurs que j'ai éprouvées.

J'ALLOIS périr, grand Dieu, quand votre main propice a daigné me tirer de l'abîme profond où j'étois ſur le point de tomber. Tel, après un orage où les flots irrités ont ſoulevé la mer, ſubmergé les campagnes, le calme qui renaît raſſure le pilote effrayé : tel un cœur accablé de triſteſſe & d'ennui, ſent diſſiper toutes ſes inquiétu-

des lorſqu'il vient les verſer dans le ſein du plus tendre de tous les Peres.

C'eſt vainement, Seigneur, que j'avois cherché hors de vous des adouciſſemens à mes peines. Les frivoles diſcours des hommes les aigriſſoient au lieu de les calmer.

Il n'y a que vous, ô Dieu de toute conſolation; non, il n'y a que vous qui ſçachiez parler à nos cœurs, & qui puiſſiez faire goûter à une fragile nature, la triſteſſe ſalutaire des croix, en lui en découvrant le mérite. Votre bonté compatiſſante nous aide à les porter, & les proportionne toujours à notre foibleſſe. C'eſt pour nous ſauver & non point pour nous perdre, que vous nous frappez avec une apparente rigueur. C'eſt en pere, que vous nous châtiez, & non pas en juge. Votre tendreſſe ſouffre autant que nous de nos maux: mais elle veut nous arracher par ces peines ſupportables & paſſageres, à des ſupplices qui ſeront auſſi épouvantables que continuels; & elle n'eſt jamais plus douce, que lorſqu'elle paroît plus ſévere, parce que c'eſt alors qu'elle aſſure davantage notre ſalut & qu'elle augmente avec plus de libéralité notre couronne. Non, ô Dieu

de miséricorde, vous n'avez point d'autre dessein, en répandant des amertumes sur notre vie, que de préparer le mérite de notre mort ; & la reconnoissance la plus parfaite, devroit être l'unique sentiment de nos cœurs, si notre aveuglement & notre mollesse nous laissoient réfléchir sur nos intérêts les plus chers.

Que ce soit donc ici pour moi le tems de vos vengeances, grand Dieu, & puisque mes péchés ne sçauroient rester impunis, hâtez-vous de satisfaire votre justice : n'écoutez plus les cris de ma douleur : n'exaucez pas les vœux d'un cœur foible & malade, dont la sensibilité sollicite la fin de ses chagrins. Ce seroit me punir trop sévérement que de m'épargner. Vengez-vous ici bas, Seigneur, & ne réservez rien pour cette éternité si terrrible. La rigueur de vos coups sera toute ma sureté, & l'excès de mes peines deviendra justement l'excès de vos miséricordes & mettra le sceau à ma prédestination.

Précieuses souffrances, oui, vous êtes, pour moi, le langage le plus cher de l'amour de mon Dieu ! Vous serez désormais le fondement le plus

assuré de mon espérance, & la plus douce consolation de mon cœur. Je vous rechercherai avec autant d'empressement que j'en ai eu jusqu'ici à vous fuir. Je vous regarderai comme un témoignage sensible des plus tendres soins de mon bien aimé. Je vous placerai, avec complaisance, au milieu de mon sein, comme ce bouquet de myrrhe de l'épouse sacrée. Plein de ces sentimens, je ne verrai que votre miséricorde dans les diverses situations où il vous plaira de me placer. J'adorerai sans cesse ses desseins. Je baiserai sa main bien-faisante dans les afflictions qu'elle m'enverra. Heureux de mériter, par ma soumission & par ma patience, les consolations éternelles promises à ceux qui souffrent avec constance & avec joie.



ARTICLE XCII.

L'attente d'un bonheur ſans fin, doit nous faire ſupporter, avec joie, nos peines.

Quare triſtis es anima mea? & quare conturbas me? *Pſalm.* 42.

Pourquoi êtes-vous triſte, ô mon ame? & pourquoi me troublez-vous?

POURQUOI me livrerois-je encore à une lâche & indigne triſteſſe? L'eſpérance d'un bien ſans fin, n'a-t-elle pas droit d'adoucir des maux paſſagers? Loin de moi donc, ces larmes puériles que l'affliction m'a fait répandre juſqu'ici. Ceſſez de me troubler, ô mon ame, & laiſſez ces timides ſentimens à ceux à qui les conſolations de la foi ſont inconnues & qui n'ont point de part aux promeſſes qu'elle nous fait. Rougiſſez de votre foibleſſe, & déſavouez ces plaintes injuſtes qu'un amour généreux changeroit en actions de graces : oui, ſans doute en actions de graces, de ce que la miſéricorde

de notre Dieu veut bien ſubſtituer une légere peine à des peines ſans meſure & ſans adouciſſemens.

Ceſſez donc encore une fois de me troubler, * eſpérez en Dieu avec le Prophete; & au lieu de vous plaindre, célébrez à jamais ſes bontés. Il eſt le protecteur de tous ceux qui l'invoquent. Il eſt le rémunérateur de tous ceux qui ſouffrent avec conſtance. Il eſt fidele autant que magnifique, & il peut, par l'onction de ſa grace, vous tenir lieu de tout & changer vos peines mêmes en de ſaints plaiſirs.

* *Pſalm.* 42.

Celui qui poſſede, quand il le veut, la ſource féconde de tous les biens ; pourroit-il ſe croire encore pauvre?

Richeſſes, honneurs, plaiſirs, dons fragiles & inſipides; peu importe que vous ſoyez ôtés à celui à qui on laiſſe ſon Dieu, le bien infini, le ſeul bien infini, le ſeul bien véritable Il ne perd rien, il conſerve tout, il eſt riche en le poſſédant,

Le ſiége de la joie eſt dans le cœur, & non point dans les ſens; or, c'eſt dans le cœur que la grace ſçait porter ſes conſolations ineffables, & remplacer toutes nos amertumes par des délices pures, inconnues à l'homme charnel.

O consolateur invisible ! venez donc essuyer mes pleurs, venez dissiper mes chagrins, en faisant entendre à mon ame, que les jours de son pélerinage ne sont pas longs ; qu'elle ne doit point se décourager des rigueurs du chemin ; que ces momens de tribulation passeront comme une légere fumée ; qu'elle attende encore un peu, & que vous ne tarderez pas de venir. Ranimez votre espoir, ô mon ame ! qu'une attente si douce vous rende enfin la joie & la sérénité que vous avez perdues. Qu'est-ce que le court espace de quelques jours de deuil qui vont aussi-tôt se perdre & s'anéantir dans les profondeurs de l'éternité ? Mais, que dis-je, se perdre ! Non, non, rien ne périt pour l'ame qui vit de la foi. Elle en porte dans son sein les promesses ; elle en envisage les espérances, commme si elle les voyoit déja accomplies à son égard. Plus elle avance vers le terme, plus elle sent croître son ardeur. O ma chere patrie, s'écrie-t-elle à tout moment, quand vous montrerez vous à mes regards avides ? Quand remplirez-vous mes desirs? Environnée que je suis encore des ombres de cette triste mortalité, je ne sçaurois vous appercevoir que

bien foiblement, & comme en énigme; * mais bientôt ce nuage importun disparoîtra tout-à-fait pour faire place au jour serein de l'éternité. C'est là, que nous recueillerons dans la joie, après avoir semé dans les larmes. C'est là, enfin, qu'enivrés de chastes délices, nous oublierons à jamais tous nos maux.

* S. Paul Cor. 13.

ARTICLE XCIII.

Des avantages d'une humble patience.

In patientiâ vestrâ possidebitis animas vestras. *Luc. c.* 21.

Vous posséderez vos ames par la patience.

LE SAGE possede son ame; la vertu regle ses desirs; la modération l'accompagne, & la tranquillité le suit. L'homme patient partage tous ces avantages. Sa constance l'éleve au-dessus de l'adversité; sa douceur le soutient au milieu des outrages & le met dans la possession d'une paix qu'on ne peut acheter par trop de sacrifices, de violences, & de soins

Venez donc, aimable modération,

mere de la paix & de la concorde, descendez du Ciel sur la terre; venez calmer tous nos emportemens; peignez-vous à nos cœurs sous les douces couleurs qui vous caractérisent; montrez-vous à nos yeux avec tous vos attraits. Pourrons-nous vous voir sans vous admirer & sans vous aimer! Vous faites le bonheur de tous ceux qui vous suivent, la joie accompagne par-tout leurs pas. Vous leur assurez en tous lieux un aimable repos. Une noble candeur, un paisible maintien dirige & regle leurs démarches. Une contenance modeste pare toutes leurs actions; elle imprime sur tous leurs traits le calme de leur ame. Une majesté sainte & douce éclate sur leur front, & les rend respectables même à leurs ennemis.

Que vois-je! Quels fruits merveilleux ne nous offre point une humble patience? Elle sçait adoucir en notre faveur les monstres les plus farouches. Elle nous console dans les situations les plus tristes. Elle diminue en nous le poids des revers les plus accablants. Elle nous arme enfin contre la pauvreté & la vieillesse, & nous fortifie contre la maladie & contre la mort. En faut-

il davantage pour nous porter à estimer une vertu qui flatte si fort tous nos intérêts ?

De quels biens ne se prive point l'insensé qui se livre aux excès d'une criminelle vivacité ? Il perd, sans consolation, le mérite de ses souffrances, il double, il aigrit tous ses maux. Vous avez appesanti, ô mon Dieu, s'écrie le Prophete, * vous avez appesanti votre main sur tous ceux qu'une sainte modération ne gouverne pas. Vous avez donné un frein rigoureux à ceux qui s'éloignent de vous en s'abandonnant aux transports d'une aveugle passion. Ils le rongeront, ce frein dur & pesant, en écumant de rage & en frappant la terre de leurs pieds, ainsi que de vils animaux. Mais vous en donnez, au contraire, un de douceur & de consolation à ceux qui s'approchent de vous, en sacrifiant leurs ressentimens. Vous les dédommagerez de toutes leurs peines. Vous enrichirez leur ame de tous les maux que leur corps souffrira. Les contradictions & les contre-tems qui accablent les autres hommes, deviendront pour eux des biens précieux qui augmenteront leur couronne, & leur feront même, dès

* *Ps.* 31.

cette vie, un sort tranquille & glorieux.

* *Math. c. 5.* Heureux les pacifiques, * car ils posséderont la terre; que dis-je! ils vous posséderont, ô mon Dieu, en se possédant. Vous habiterez au milieu de leur cœur. Ils vous aimeront en se rendant aimables à tout le monde. Ils brûleront d'un feu céleste & pur, en éteignant dans eux le feu d'une injuste colere. Ils confondront, ils rameneront leurs adversaires en se taisant. Ils vous toucheront par leur soumission. Vous deviendrez leur défenseur, leur vengeur & leur pere, vous les mettrez à couvert de tous les dangers, sous l'ombre de vos aîles; & après qu'ils auront joui du plus grand de tous les biens d'ici bas, vous leur accorderez encore un héritage durable dans la terre céleste des vivants.



ARTICLE XCIV.

Sur l'Assomption de la sainte Vierge.

Inveni quem diligit anima mea : tenui eum, nec dimittam. *Cant. c.* 3.

J'ai enfin trouvé celui que mon cœur adore : je le tiens, je ne le quitterai plus.

ELOIGNÉE du plus cher & du plus aimable de tous les fils, la plus tendre des meres languissoit à toute heure, après l'heureux moment qui devoit le rendre à tous ses desirs & le lui faire retrouver pour ne plus le perdre.

O vous qui êtes le bien aimé de mon cœur, s'écrioit-elle sans cesse, hâtez-vous, ne différez plus de vous livrer à mes justes transports. Finissez une absence trop rigoureuse. Montrez moi le lieu de votre repos & de vos paturages éternels.

Cessez de soupirer, ô glorieuse Mere! vos vœux vont être enfin remplis. Votre amour plus fort que la mort, va vous réunir pour toujours au tendre

objet que votre cœur adore ; & sans attendre comme nous, la rédemption parfaite des corps, vous allez voir dans votre chair celui qui en est le chaste fruit.

Célébrons ce beau jour ; c'est le jour éternel de la gloire de notre Souveraine. La mort assure son bonheur. Mais que dis-je, la mort ! Mere du Dieu vivant, se peut-il qu'elle meure? Non, c'est un doux sommeil, c'est un ravissement divin, qui l'enleve à la vie & lui ouvre à jamais le Ciel.

Qui est celle, demande le Prophete, * qui s'éleve pompeusement du désert ? qui est celle qui sort glorieuse du tombeau, appuyée sur son bien aimé & goutant les plus pures délices ?

* *Cantiq.* 8.

C'est vous, oui, ce ne peut-être que vous, ô Vierge incomparable! Vous êtes cette Reine auguste, que l'Apocalypse nous représente revêtue du soleil, ayant la lune sous ses pieds, & dont l'immortel diadême est composé des étoiles les plus brillantes. Le Soleil de justice prend plaisir à vous parer lui-même de ses plus beaux rayons. La milice céleste vient au-devant de vous. Tous les cœur des Anges vous accompagnent. Les cieux retentissent au loin de chants

d'allégresse & de joie. Les portes éternelles s'abaissent devant vous. Les principautés, les vertus s'empressent à l'envi d'orner votre triomphe, & de vous donner en ce jour les marques les plus éclatantes de leur respect.

O Mere mille fois heureuse ! un foible mortel peut-il concevoir la gloire & la magnificence de cette pompe ; Peut-il exprimer vos transports à la vue de vôtre divin fils recevant les adorations des dominations & des trônes, & découvrant à vos yeux ravis les richesses incompréhensibles de sa sagesse ?

Ah ! vous pouvez seule nous dire, ce que vous pouvez seule éprouver. Soutenez ma foiblesse, ô Vierge sacrée. Donnez-moi des pensées dignes de vous & de la puissance qui vous reçoit & vous place pour jamais à sa droite. Donnez moi des sentimens qui répondent à mes desirs. Que je quitte la terre pour vous suivre. Que mon cœur s'éleve avec vous dans le Ciel par son amour. Qu'il se tienne sans cesse à vos pieds pour contempler votre gloire & votre bonheur, & pour imiter les vertus dont ces dons sont la récompense éternelle.

J'ose me joindre & d'esprit & de

cœur à la cour brillante qui vous entoure. J'ose mêler ma foible voix aux concerts qui célebrent votre puissance. J'ose unir tous mes sentimens aux hommages qu'on vous prodigue ; faites que j'en sois à jamais le témoin & l'admirateur.

ARTICLE XCV.

L'ame attentive à la voix de son Dieu.

Loquere, Domine, quia audit servus tuus. 1. *Reg. c.* 3.

Parlez, Seigneur, votre serviteur vous écoute.

LA SAGESSE incréée daigne me faire entendre sa voix : je ne veux plus écouter qu'elle. Je renonce à jamais aux frivoles discours d'une sagesse humaine. Une science plus sublime & plus sainte va faire l'objet de mes vœux.

Grand Dieu, instruisez-moi vous-même. Parlez vous seul, & que tout le reste se taise. Imposez un silence éternel à mes passions, & que le bruit

confus qu'elles ont jusqu'ici excité dans mon ame, se dissipe en votre présence comme un vain son. Parlez, Seigneur, que mon cœur s'ouvre à votre voix, * comme une terre altérée s'ouvre à la rosée du matin. Je le porte à vos pieds ce cœur depuis long tems malade. Découvrez-moi toute sa corruption. Percez tous les replis de cet affreux dédale. Abattez ce mur devenu le repaire de mille monstres. Que votre clarté les fasse rentrer dans la nuit d'où ils sont sortis. Parlez, Seigneur, votre parole a donné à la terre une heureuse fécondité. C'est elle qui a ouvert l'abîme, c'est elle qui a débrouillé le cahos. Renouvellez les mêmes prodiges.

* Deuter. c. 32.

Mon cœur est un abîme, dont vous seul pouvez voir le fond. C'est un cahos de desirs & de vices, qui se combattent tous & qui se soutiennent mutuellement. L'ambition le dévore, la colere l'enflamme, la crainte l'agite, l'ennui l'accable, la tristesse l'abbat, l'envie le ronge, l'avarice le consume, la jalousie le transporte, la volupté le souille, le plaisir le séduit, la prospérité le corrompt, l'orgueil l'enfle, la paresse l'énerve, que sçais-je encore ? Ah! plus je l'étudie & plus je rougis !

Grand Dieu ! est-ce donc là ce cœur que vous aviez créé noble, droit & sincere ? ce cœur qui étoit tranquille, heureux, parce qu'il étoit innocent ? Comment le péché a-t-il pu le défigurer à ce point ? Et peut-on reconnoitre à ces traits l'ouvrage de vos mains ? Non, on n'y apperçoit que les traces sanglantes du crime.

O douleur ! ô homme ; que tu es vil, même à tes propres yeux quand ils s'arrêtent sur toi-même ? Hélas ! quel sera le remede à tant de maux ? Nous contenterons-nous de les déplorer, sans en chercher la guérison dans une miséricorde sans bornes ? C'est un Dieu Rédempteur qui peut seul nous l'offrir. Jettons-nous dans son sein, faisons-en notre azile. Prêtons une oreille attentive à ses discours.

Parlez-moi, ô Verbe éternel ! daignez faire entendre à mon cœur qu'il ne peut recouvrer la force & la beauté de son origine premiere, qu'en se fixant uniquement à vous. Dites-lui qu'il parcourt inutilement toutes les créatures, pour trouver une félicité qui le fuit. Dites-lui que c'est en vous seul, qu'il doit la chercher, source de tous les biens ; & que c'est en multipliant

ſes vains attachemens, qu'il multiplie auſſi ſes peines, & devient à lui-même le miniſtre & l'auteur de ſes tourmens. Dites-lui encore, Seigneur, qu'étant formé à votre image, & étant infini comme vous, un bien borné ne peut le ſatisfaire.

Mais, à la lumiere & à l'inſtruction, ajoutez l'efficace pouvoir d'une grace victorieuſe, qui change mes injuſtes diſpoſitions. Faites retentir au fond de mon cœur, cette voix qui briſe les cédres,* qui a[illegible]ſe les vents & les tempêtes & qui reſſuſcite les morts. Arrachez-le à lui-même, pour le délivrer de l'eſclavage ſous lequel il gémit. Détruiſez-les obſtacles qu'il vous a oppoſés juſqu'ici. Calmez ſes agitations inſenſées. Rendez-lui la vie qu'il a perdue dans de longs & triſtes égaremens. Son erreur a fait ſon malheur, que votre vérité le répare. Sa foibleſſe a ſerré les nœuds qui le lient ſi miſérablement, que votre divine force les rompe.

* Pſ.

Que je ne vous aye pas conjuré envain de me parler, ô mon Dieu! que vos paroles enfin ne retournent pas vers vous ſans effet, mais qu'elles produiſent dans moi tous les fruits de bé-

nédiction que vous avez droit d'en attendre.

ARTICLE XCVI.

Du souvenir de notre fin derniere.

Memorare novissima tua, & in æternum non peccabis. *Eccles. c. 7.*

Souvenez-vous de votre fin derniere, & vous ne pécherez jamais.

Le souvenir de cet instant fatal qui doit décider de nos destinées, qui nous fixera pour toujours dans le sein d'un malheur, ou d'un bonheur sans fin, doit donc se mêler à toutes nos vues, entrer dans tous nos desseins, pour en faire le frein de nos passions insensées. C'est le préservatif qu'une miséricordieuse sagesse nous représente aujourd'hui contre le péché & les tristes suites qui en sont l'effet.

Serions-nous assez ennemis de nous-mêmes, pour ne point nous servir d'un si salutaire conseil, & pour consommer par-là notre perte ?

Les pécheurs m'ont raconté des fa-

bles, * ils ont tâché, par leurs discours, de tromper ma crédulité; mais votre vérité, ô mon Dieu, a daigné me découvrir tous leurs pieges. » Le tems » fuit, disent-ils, tâchons de l'arrêter, » hâtons-nous de goûter les douceurs » qu'il nous offre; jouissons des beaux » jours. Ils vont nous échapper, profi- » tons du présent; livrons-nous aux » plaisirs; couronnons-nous de fleurs. » Les roses d'aujourd'hui, demain se- » ront fanées, & nous tomberons avec » elles dans le néant.

* Psalm. 118.

O mortels insensés! quelle est votre illusion? Être fait à l'image de Dieu, pouvez-vous donc vous dégrader jusqu'à vous mettre au rang des choses insensibles? Être immortel, le tems est pour vous peu de chose, & votre propre aveu vous comdamne en ce point. O Ciel! quelle est votre folie? Quoi, pour des plaisirs d'un moment, vous perdez sans retour d'éternelles délices? Pour de frivoles biens, vous vous exposez, sans remord, aux supplices les plus affreux? Aveugles! est-ce donc en fermant les yeux qu'on évite un profond précipice?

Partagerai je votre aveuglement, pour partager un jour votre sort? Ou-

blierai-je, comme vous, mes plus chers intérêts, en refusant de me rappeller l'inévitable nécessité d'une fin derniere? Abandonnerai-je l'unique bien solide & permanent, pour courir après un bonheur passager & imaginaire, qui s'évanouit à l'instant plus vîte que l'éclair sous la main qui veut le saisir? Méprisons, méprisons ce que nous ne pouvons posséder qu'un moment. Détachons-nous de ce qui va nous être enlevé. Que la mort nous dessille les yeux & qu'elle nous apprenne à régler toutes nos démarches.

Il n'appartient qu'à votre sagesse, grand Dieu, de faire trouver le remede dans le mal même. C'est le péché qui nous a soumis à la mort: c'est la mort, c'est ce hideux objet qui doit nous faire triompher du péché & nous garantir de ses tristes suites. Comment oublions-nous cette ennemie terrible, qui nous poursuit sans cesse avec tant de fureur? Ah! quand nous la portons déja dans notre sein, quand chaque pas nous en approche, l'idée d'un danger si présent peut-elle nous laisser tranquille? Hélas! nous mourons tous les jours en détail. Chaque instant nous enleve une portion de nous mêmes. Tout ce qui

nous entoure, nous mine & nous détruit, & toute notre vie n'est, à proprement parler, qu'une longue mort. Quelle seroit notre imprudence de rejetter toujours les justes précautions que la foi nous propose ? Continuel souvenir de mes dernieres fins, fixez donc à jamais mon esprit & mon cœur !

Suspendu par un fil, entre deux éternités qui m'attendent, puis je penser à quelqu'autre chose qu'à mon salut ? Incertain de mon sort, puis-je assez travailler à m'en assurer le bonheur ? Puis-je goûter quelque plaisir, que cette incertitude ne trouble ? L'attente de cet événement décisif doit s'unir désormais à tous mes projets. La vue du danger qui menace mon ame, doit le lui faire éviter avec soin.

Impitoyable mort, faites moi donc mourir à tout ! Sévere jugement, faites que je me condamne sans cesse ! Enfer, terrible enfer, effrayez ma sécurité ! Aimable Paradis, animez ma constance ! que l'image de vos douceurs accompagne par-tout mes pas. Soyez l'objet de tous les desirs de mon cœur. Devenez le motif de ma fidélité, afin que vous soyez un jour mon partage.

ARTICLE XCVII.

La mort surprend la plus grande partie des hommes.

Estote parati : quia quâ nescitis horâ, filius Hominis venturus est. *Math.* 24.

Soyez prêts : parce que vous ignorez à quelle heure le fils de l'Homme viendra.

FAUT-il toujours redire à des mortels, que la mort peut à chaque instant les surprendre ? que leur vie est un souffle & une ombre légere que le même moment voit paroître & s'évanouir ?

Tout ce qui nous entoure, tout ce qui nous a précédés & tout ce qui nous suit, ne nous prouve-t-il pas sans cesse notre triste caducité ?

Nous ne vivons que par la mort de mille créatures. Nous ne sommes couverts que de la dépouille des morts. Nous marchons continuellement sur des morts. Nos proches, nos amis tombent à nos côtés, disparoissent à notre vue; de nouveaux tas de mourants &

de morts frappent encore nos regards & se succédent tous l'un l'autre, en nous criant que le même sort nous attend. Et ce spectacle, & ces tristes accents nous trouvent toujours insensibles?

O homme, quelle est ta folie! quelle est ton étrange sécurité! quel espoir te séduit, ou plutôt qu'elle ivresse t'endort ainsi à la vue du précipice, sur les bords duquel tu marches incessamment? Est-tu donc assuré de ta destinée, pour la remettre au lendemain?

Grand Dieu, qui avez compté mes jours comme mes cheveux; vous qui résidâtes à ma naissance, & qui, dès lors, marquâtes sur mon front le moment de ma mort, vous seul sçavez si je suis encore loin de ma course: vous seul connoissez quel doit être mon sort. Votre miséricorde me dit de prévenir, par les soins les plus attentifs, une irréparable surprise. Votre justice m'avertit qu'elle viendra bien-tôt me redemander une vie qu'elle n'avoit fait que me prêter pour quelques instants.

L'arbre reste là où il tombe. L'amour qui nous domine dans le dernier moment, nous dominera à jamais. Une éternité toute entiere, dépend de ce

dernier moment. C'est lui qui nous place dans le sein des délices, ou qui nous jette tout d'un coup dans l'abîme de tous les maux. Moment décisif & sans retour! Moment fatal, pour ceux qu'il surprend. Moment heureux pour ceux qu'il trouve préparés. Risquerons-nous donc toujours de sang froid une si terrible alternative?

Hâtons-nous, le tems presse; la mort s'avance; allons au-devant d'elle; prévenons-la par une sainte circonspection : faisons-nous, par nos bonnes œuvres, des protecteurs qui nous reçoivent dans les tabernacles éternels:* marchons quand le jour nous éclaire encore; une sombre nuit va bien-tôt nous envelopper. Seroit-il sage de penser à garnir nos lampes lorsque l'époux frapperoit à la porte?

* Luc. 16.

Divin Sauveur, les tendres inquiétudes de votre amour sur le sort qui m'attend, m'apprennent les précautions que je dois prendre, pour en éviter la rigueur. Vous avez divisé la nuit en plusieurs parties, à chacune desquelles vous m'annoncez que vous pouvez venir. Faites qu'il n'y en ait aucune, où je ne sois prêt à vous accueillir avec l'empressement le plus vif.

Faites que je me regarde, avec votre Apôtre, comme une victime qui a déja reçu l'aspersion & qui est toute prête à être immolée.

ARTICLE XCVIII.

L'abondance & le luxe conduisent à un malheur éternel.

Recordare quia recepisti bona in vitâ tuâ. *Luc. c. 16.*

Souvenez-vous que vous avez reçu de grands biens pendant votre vie.

UNE vie d'abondance & de luxe est donc un titre de réprobation. C'est pour avoir reçu de grands biens & en avoir goûté toutes les douceurs, que le riche se trouve condamné aux plus affreux tourmens.

Misérable possession! funeste amour, sacrilége faim des richesses, c'est donc là le terme où tu aboutis?

Aux délices d'une table somptueuse & délicate, succedent pour jamais une soif & une disette effroyable! aux ris & aux jeux; des pleurs & des grincemens

de dents! à la pourpre & au lin; un vêtement de sang & de feu! O Ciel quel échange! quel triste parallele! Ne nous lassons point de l'offrir à nos regards étonnés. Présentons-le sans cesse à nôtre cœur; à ce cœur si avide de biens, de gloire & de plaisirs; à ce cœur si passionné pour des amusemens frivoles.

Qu'y a-t-il de plus capable de nous en inspirer de l'horreur, que d'entendre aujourd'hui retentir à nos oreilles les accens redoublés de ces infortunées victimes d'une misérable abondance, que la colere du Seigneur n'avoit ce semble engraissées & couronnées de fleurs dans ce monde, que pour les immoler dans l'autre à sa justice & à sa fureur? Odieuse prospérité, s'écrient-elles! cruelles faveurs! c'est vous qui faites maintenant notre désespoir! Hélas! notre bonheur n'a été qu'un vain songe, & nous éprouverons pendant la plus affreuse éternité, tout le poids & toute la réalité de notre malheur. Est-ce donc là où notre opulence nous a conduits? Ah pour quelques momens passés dans de courts accès d'une joie mêlée de tant d'inquiétudes, être livrés à une tristesse & à des supplices

ſans fin ! Quelle chute épouvantable ! quel ſort !

Grand Dieu ! puiſque c'eſt là toute la deſtinée des heureux du ſiecle, je n'envie plus leur félicité. Je renonce dès ce moment aux triſtes avantages d'une fortune périſſable. Je ne veux plus d'un bien qui mene à un malheur ſi grand. Je me réjouirai déſormais d'être au nombre de ceux qui pleurent. Ma conſolation la plus douce dans cette vie, ſera de n'être point conſolé. Otez-moi, Seigneur, par miſéricorde, tous ces biens que j'ai regardés juſqu'ici comme un don de votre bonté, & qui ne l'étoient que de votre colere. Dépouillez moi de tout. Étranger dans ce monde, ſans établiſſement & ſans poſſeſſions, rien ne m'empêchera de tendre continuellement vers ma véritable patrie. Rien ne m'arrêtera dans la voie.

Qu'on quitte volontiers une vie dure & pénible ; une vie dont tous les liens ſont déja rompus ; pour aller ſe repoſer éternellement dans le ſein d'Abraham, dans les douceurs & les raviſſements d'un amour ſans fin & ſans bornes !



ARTICLE XCIX.

Celui qui viole la pureté de ſon corps commet un ſacrilége.

Corpora veſtra membra ſunt Chriſti. *Saint Paul. 1. Cor. 6.*

Vos corps ſont les membres de Jeſus-Chriſt.

L'HOMME, par l'incarnation du Verbe & par ſon union avec lui, eſt devenu une portion de la divinité. Rien d'humain ne peut plus lui convenir. Après une adoption ſi auguſte, tout ce qui eſt au-deſſous de Dieu, ravale & avilit ſon être. Appellé à ſa poſſeſſion éternelle; admis, en attendant à la table de Jeſus-Chriſt, il devient la chair de ſa chair & l'os de ſes os dans le ſens le plus véritable. Quelle circonſpection, quels devoirs ne lui impoſe point une union ſi intime, & que fera-t-il pour remplir toute l'étendue d'une ſi étroite alliance?

O Dieu ineffable, ô Dieu trois fois ſaint, vous qui avez trouvé des taches dans vos Anges mêmes; vous que les

Chérubins si purs, n'approchent qu'en tremblant & en se couvrant de leurs aîles ! O Dieu jaloux, avec quelle indignation regarderez-vous une ame adultere, qui ne craint pas de violer sous vos yeux & la sainteté de son corps, & la foi sacrée de ses sermens ! O Dieu fait homme, avec quelle douleur vous verrez-vous uni à cette ame infidele, qui ose fouler aux pieds votre sang & qui renonce à cette alliance si tendre, dont votre amour vouloit, avec tant de bonté, resserrer les nœuds par mille bienfaits ?

Hommes charnels, qui suivez tous les mouvemens d'une infame concupiscence, comprenez enfin, comprenez quelle est la noirceur de votre attentat. La libéralité de votre Dieu vouloit faire de vous des vases d'honneur, votre corruption vous rend des vases de honte & d'ignominie. Oui, indignes mortels, quelque nom spécieux qu'un déplorable aveuglement puisse donner à ce vice exécrable, on ne sçauroit en concevoir une trop grande horreur.

Quel crime affreux, quel sacrilége horrible, que de profaner le corps d'un Dieu Rédempteur, & d'en faire les membres * d'une prostituée !

* S. I 1. Cor.

O douleur, ô impiété, ô effronterie cinique ! Comment, s'écrie le Seigneur justement irrité, * comment avez-vous pu me faire servir moi-même à votre iniquité & à votre malice ? Malheureux, de quel front osez vous m'outrager dans le plus inviolable de mes droits, dans le plus cher & le plus essentiel de mes attributs ? Quels supplices pourront seconder ma juste fureur ! Vous n'avez pas craint de souiller cette image de perfection, sous laquelle je me suis offert à vos yeux : Que dis-je ? Vous l'avez défigurée honteusement, vous l'avez déchirée avec la derniere impudence. Mon tonnerre auroit dû vous écraser à l'instant. Ma patience a augmenté votre audace. Ma vengeance n'en deviendra que plus terrible. J'en fais l'irrévocable serment. Je répandrai d'épaisses ténebres autour de vous. Vous ne verrez pas votre honte. Les chaînes d'une fatale habitude vous lieront de tous côtés. Vous demeurerez ensevelis dans la boue de vos affections criminelles, & vous porterez enfin vos flammes impures au milieu des feux de l'éternité.

* Isaï. 44.

Grand Dieu ! cette épouvantable menace, cette menace si terrible dont

une triste expérience ne vérifie que trop les funestes effets, ne fera-t-elle point rentrer en eux-mêmes ces mortels insensés qui, pour satisfaire leur passion, s'exposent tous les jours à des châtimens si horribles? Tonnez, Seigneur, frappez, éclatez; mais que ce soit dans les jours de votre miséricorde. Faites luire à nos yeux les éclairs de votre courroux. Touchez les montagnes,* & elles seront ébranlées, & elles vomiront une noire vapeur, image naturelle, d'un cœur qui sent sa corruption & qui la rejette. Ordonnez qu'un nouveau déluge inonde la face de l'univers; que les larmes les plus ameres lavent, purifient, effacent à jamais tout ce qui peut blesser votre sainteté.

* *Psalm.* 103.



ARTICLE C.

De l'abus & de la perte du tems.

Tempus non erit amplius. *Apoc. c.* 10.

Il n'y aura plus de tems.

C'EST le terrible arrêt qu'une justice inexorable prononce contre tous ceux qui abusent du tems. Mondains, qui le perdez en plaisirs, en amusemens frivoles! Ambitieux, qui le consumez en soins inutiles ou criminels; ce tems, ce dépôt précieux que la libéralité de l'Etre suprême vous avoit confié pour le faire valoir, bien-tôt ce tems va vous être ôté sans retour.

J'entends déja la voix de l'Ange de la mort. Mon sang se glace dans mes veines. O tems, vous ne serez donc plus pour moi! Entraîné par un tourbillon rapide, hélas, les plus beaux de mes jours se sont écoulés comme une ombre, semblable à un vain songe, il m'en reste à peine le souvenir.

C'eſt le ſort des choſes créées; comment pourrions-nous l'ignorer ? Tout paſſe, tout s'efface, tout change, tout s'uſe comme un vêtement. * Vous ſeul, grand Dieu, vous ſeul, êtes toujours le même. Vos années ſeules ne paſſent pas. Mais pour nous, ſans ceſſe emportés par un torrent auquel rien ne réſiſte, notre inſtabilité nous dit à chaque inſtant, de ne nous attacher qu'à vous, puiſque votre immutabilité peut ſeule nous aſſurer, dans votre ſein, un état durable & conſtant de joie, de gloire & de bonheur. Quel funeſte enchantement nous arrête, ou plutôt, quel délire aveugle nous pouſſe vers l'abîme où nous nous perdons avec nos deſirs ? Que ne nous fixons-nous dans vous, qui êtes notre centre, pour échapper à la ruine du temps & à notre propre caducité.

* Pſalm. 101.

Juſqu'ici, Seigneur, j'ai couru comme un inſenſé, après la figure d'un monde frivole, qui fuit plus vîte qu'un trait. Tous mes efforts n'ont pris qu'une vaine fumée, qui ne m'a laiſſé de réel que la honte de ma mépriſe & le cuiſant regret d'avoir perdu, dans une inutile pourſuite, le ſeul bien digne de mes vœux.

Grand Dieu, qui avez compté mes pas, oserái-je paroître devant vous les mains vuides ! Que vous répondrai-je quand vous m'appellerez, * n'ayant à vous présenter qu'une herbe seche, que le feu de votre colere consumera ? Serviteur infidele & paresseux, quel va être mon sort si vous me privez, pour toujours, du talent que ma négligence a rendu inutile & infructueux ? Que vais je devenir, si la derniere heure me surprend dans mon indolence, ou me trouve chargé d'un stérile fardeau :

* Job. c. 14.

Arbitre souverain de mes destinées, laissez-vous toucher à mon repentir. Ne m'ôtez point l'espoir de réparer par une sage économie, la perte infortunée du plus grand nombre de mes jours. Ne coupez pas encore le fil de mes années. Laissez-moi déplorer mes infidélités. Souffrez qu'une vive douleur les efface avant que je m'en aille *, pour ne plus retourner. Laissez-moi rattrapper par l'ardeur & par la vivacité de mes démarches, les momens que j'ai si mal employés. Hélas ! quels sentimens, quels soins, quels travaux pourront expier ma mollesse ? Ma vie fut-elle composée d'une longue suite de

* Job. 10.

de ſiécles à l'infini; ne ſeroit-elle point trop courte, pour vous dédommager de ce que mon indifférence vous a ravi? Laiſſez moi du moins, laiſſez-moi doubler, par mes efforts & par les deſirs de ma pénitence, les œuvres d'une rigoureuſe ſatisfaction, afin que je puiſſe offrir aux yeux de votre miſéricorde éternelle, ce que votre juſtice attend de mes regrets.

ARTICLE CI.

Plaintes d'une ame livrée à un délaiſſement intérieur.

Dereliquit me virtus mea, & lumen oculorum meorum. *Pſalm.* 37.

Ma vertu m'a quitté, & la lumiere de mes yeux avec elle.

C'EN eſt fait, ô mon Dieu, ma vertu va m'abandonner, la lumiere de mes yeux va s'éteindre, ſi votre miſéricorde, ſi votre grace, cette vive lumiere des cœurs, ne vient au plutôt à mon aide.

Que puis-je faire ſans ſecours, ſans

consolation, sans espoir, livré à une profonde tristesse? Depuis que vous semblez ne vous montrer à moi que sous les traits effrayants de votre colere, je me compte déja parmi ceux qu'on descend dans le tombeau, sçachant à peine si je vis, ou ne le connoissant que par le vif sentiment de mes peines. Vous laisserez-vous toucher à ma situation, ô mon Dieu, jetterez-vous des regards de compassion sur ma foiblesse? Hélas! je ne sens au dedans de moi que cette loi de péché dont se plaignoit autrefois votre Apôtre, je n'éprouve que des dégoûts & des contradictions. Mes passions me font une cruelle guerre. La piété ne m'offre plus qu'une aridité qui m'accable, & je n'ai jamais mieux compris combien le cœur que vous ne remuez pas, est sec, & à quel point le vuide, que vous ne remplissez pas, est grand, que depuis que vous paroissez vous cacher à moi. Seigneur, je ne prétends point me plaindre de vous; je n'en veux qu'à mes infidélités multipliées, qui m'attirent les peines que je souffre si justement.

Qu'est-ce que l'homme, hélas! entre les mains de sa fragilité? Non, il

n'a de lui-même que cette pente malheureuſe qui l'éloigne ſans ceſſe de la juſtice ; & ſa raiſon impuiſſante ne ſert qu'à le rendre plus coupable, en l'éclairant ſans pouvoir le changer.

Où eſt donc ma ſureté, ô mon Dieu! où eſt mon eſpérance? Seroit-elle dans moi, quand je n'y trouve que des motifs de crainte & de confuſion? Quand tout fond ſous mes pieds? Quand tout échappe à mes mains défaillantes?

Du fond de l'abîme, * où je ſuis comme enſeveli, je pouſſe des cris vers vous, Seigneur, écoutez ma priere; c'eſt l'humble ſupplication d'un infortuné, qui n'a de reſſource qu'en vos bontés. Venez & voyez * à quel excès de langueur mon ame ſe trouve réduite. Laiſſez-vous attendrir à ſes maux. Venez, il n'y a que vous qui puiſſiez me donner un ſecours généreux, un ſecours néceſſaire, un ſecours auſſi efficace que prompt.

* Pſalm. 129.

* Job. c. 11.

Voyez, ô mon Dieu, ma miſere; pourroit-elle ne point vous toucher, ſi vous conſultez votre miſéricorde? Hélas! n'écoutez point votre juſtice, & les cris confus de mes paſſions & de mes péchés! N'écoutez que la voix de ma confuſion & de ma douleur, &

celle de votre clémence. Voyez mes besoins & votre pouvoir. Voyez les plaies qui me défigurent, & regardez celles que votre amour vous a fait recevoir pour moi.

Ne vous tenez-vous pas, Seigneur, auprès de ceux qui vous invoquent? N'êtes-vous pas la force & la vie de ceux qui esperent en vous? Daignez donc briser vous même des liens que ma foiblesse ne peut rompre. C'est du sein de mon impuissance que j'eleve vers vous de timides regards. Fils de David ayez pitié de moi. Venez & voyez. Mon ame languissante, abattue, ne sçauroit même former des desirs généreux & constants; elle se roule dans ses peines & se consume toute dans sa douleur; ou si quelquefois elle s'élance vers vous, elle retombe aussi tôt dans elle-même, épuisée par ses foibles efforts.

Hâtez vous donc, Seigneur, hâtez-vous de me tendre une main secourable, & mon ame, rendue à la vie, s'écriera dans un doux transport; venez tous, & voyez ce que le Seigneur a fait en ma faveur. Goûtez * & voyez quelle est sa douceur, & quelle est sa puissance, & combien il est avantageux

* Ps. 33.

de verser dans son sein toutes ses inquiétudes, & de mettre toute sa confiance en ses bontés.

ARTICLE CII.

La mort du pécheur.

Mors peccatorum pessima. *Psalm.* 33.

La mort des pécheurs est affreuse.

LA MORT sans le péché n'est point un mal. Le péché sans la mort n'est point un mal sans remede. Mais la mort jointe au péché ! ah ! c'est le plus grand, c'est le plus affreux des malheurs ; & il n'est point d'expression qui puisse rendre tout ce que cet état a d'épouventable.

Essayons toutefois, s'il se peut, de nous en former une foible idée. Tâchons de réveiller une juste terreur dans nos cœurs ; fussent-ils encore plus endurcis qu'ils ne sont, non, ils ne tiendront pas contre une si hideuse peinture. O mort dans le péché ; terrible, horrible mort ! viens, toi-même, tracer à nos yeux ce triste tableau, & repré-

sente nous, avec tes noirs pinceaux, le pécheur expirant sous ta faulx redoutable. Quelque dur & quelque odieux que ce spectacle puisse être à nos sens, tirons le rideau qui nous le cache. Ne craignons point de le considérer attentivement, afin de prévenir un sort si funeste.

Etendu dans le lit de la mort, le pécheur ne voit rien dans lui & autour de lui qui ne le désespere. Tout ce que son cœur a le plus idolâtré, est prêt à lui échapper & à s'évanouir devant lui comme un songe. Ses attachements, qui ont fait tous ses crimes, font dans ce moment toute sa peine & tout son tourment. Ses remords, qu'il avoit toujours étouffés, renaissent & plus vifs & plus terribles que jamais, &, comme de cruels vautours, fondent tous à la fois sur lui & déchirent son ame.

Ce qu'il a constamment méprisé lui paroît, en ce moment, seul digne d'estime. Le passé, le présent, l'avenir, se joignent ensemble pour l'accabler & pour le confondre. Il se roule dans ses horreurs, encore plus que dans son lit. Le sort le plus affreux s'offre à son esprit effrayé. Les portes de l'éternité s'ouvrent devant lui. La justice

vengeresse du Ciel l'attend avec toutes ses foudres. Une voix menaçante lui dit au fond du cœur, qu'il n'y a point de salut pour l'impie.

Consterné, tremblant, éperdu, il tend les mains à tous les objets qui l'environnent, comme pour s'y prendre encore & s'y arrêter. Il tourne de tous côtés des regards languissants, ou des yeux égarés. Il exhale sa peine par des gémissements entrecoupés. Ses soupirs mourants semblent demander du secours; mais c'est envain, & ses meilleurs amis, & ses proches ne sauroient lui donner que d'impuissants regrets qui ne font qu'augmenter ses peines. Que fera-t-il? Hélas! il se débat inutilement! La mort s'approche; il pâlit, il s'effraie; mais l'inexorable ennemie, sourde à ses cris, le saisit impitoyablement & l'arrache à la vie. Cruelle & douloureuse séparation suivie d'une destinée plus cruelle & plus douloureuse encore!

O mort, que tu es amere au pécheur! O mon ame, vous frémissez à cette épouvantable peinture! mais vous en tiendrez-vous toujours là? Ne préviendrez-vous pas, par une prompte conversion, une situation si terrible?

Ne racheterez-vous point, par des larmes ſinceres & abondantes, les larmes infructueuſes & tardives de ce fatal moment ?

Ah ! ſi vous n'avez pas entierement perdu la raiſon ; s'il vous reſte quelque ſentiment d'humanité & de compaſſion pour vous-même, il n'eſt rien que vous ne deviez faire ; il n'eſt rien que vous ne deviez tenter pour vous garantir d'une ſi funeſte cataſtrophe.

Souverain juge des vivants & des morts, préſervez-moi d'une fin ſi affreuſe. Faites que cette image ne s'efface jamais de mon ſouvenir. Faites qu'elle me ſuive ſans ceſſe. Faites que je la porte en tous lieux, afin de fuir en tous lieux le péché, qui en fait toute l'horreur & toute la peine. Je ne dois point craindre la mort ſans le péché. Dieu Rédempteur, c'eſt vous qui lui avez ôté ſon plus dangereux aiguillon. Daignez m'aſſocier à votre victoire. Daignez me mettre à couvert de ſes traits les plus rigoureux, en me recevant dans vos bras.



ARTICLE CIII.

La mort du juste.

Statutum est.... hominibus semel mori. *S. Paul. Hebr. c. 9.*

Il est ordonné que tous les hommes mourront une fois.

C'EST un Arrêt qui n'excepte personne & dont il n'est permis à qui que ce soit d'appeller. C'est un Arrêt foudroyant pour l'impie. Il l'arrache avec violence à tout ce qu'il aime. C'est une sentence de douceur, de consolation pour le juste. Elle ne lui ôte que des peines & des dangers. Elle lui rend des biens qu'on ne pourra plus lui ravir. Non, non, s'écrie-t-il, avec l'Apôtre, la mort, au lieu d'être un mal, est un gain & un avantage pour moi. O mort, je vous salue & je vous reçois avec joie! Vous allez rompre enfin des liens odieux. Vous allez me réunir à ce Dieu que mes vœux appellent depuis long tems & qui peut seul fixer mon

bonheur. Ne différez pas davantage; venez, mon impatience compte tous les momens. Mais, que dis je! Et ce doux transport qui anime le juste, peut-il être compris par des hommes charnels? Ce langage ne doit-il pas les étonner & les confondre? Qu'il est différent de celui que la mort leur arrache? Ah! rougissons de notre lâcheté. Condamnons notre indifférence. Admirons les faveurs du Ciel & les graces qu'elle accorde à la véritable piété; mais ne nous en tenons pas là. Mettons nous en état de pouvoir, dans ce dernier instant, tenir à notre tour le même langage. Un amour généreux l'inspire; une douce confiance le soutient; une sincere conversion le prépare; les miséricordes du Seigneur l'autorisent; la grace surmonte la nature, & lui ôte toutes les horreurs de la mort. Pourrions-nous en douter, & le juste mourant n'en est-il point une preuve sensible? Tâchons de recueillir ses derniers sentimens. Approchons, contemplons la sérénité de son ame, qui éclate sur son visage malgré la langueur de son corps. O aimable paix, que les douleurs de la maladie ne sçauroient altérer! O heureuse situation, que nous ne

pouvons assez envier, puissions-nous un jour l'éprouver !

Allez, ame chrétienne, allez, lui dit le Ministre sacré ; oubliez désormais vos peines ; le tems des souffrances est passé ; un printems éternel va succéder pour vous à l'hyver de ce monde. Vous avez semé dans les larmes, la plus riche moisson vous attend. Ce Dieu que vous avez aimé, ce Dieu que tous vos soins ont cherché pendant cette vie, va vous prodiguer à son tour toutes ses attentions. Vous quittez une région étrangere qui dévore ses habitans : pourriez-vous regretter ce que vous méprisez ? Non, non, votre trésor a toujours été dans le Ciel. Vous laissez, il est vrai, des parens, des amis vertueux, & votre cœur seroit sensible à cette dure séparation, si la foi ne vous apprenoit que vous ne faites que les devancer de quelques momens, & que réunis bientôt tous ensemble dans le séjour des bienheureux, vous jouirez avec eux des douceurs d'une société immortelle. Vos yeux fermés depuis long-tems, à toutes les choses visibles, vont s'ouvrir à une éternelle clarté, & pourront contempler à jamais le ravissant objet que

votre cœur adore. Il vous appelle lui-même, il vous tend les bras. Venez, vous, dit il, venez fille de Jérusalem *, levez-vous, dépouillez-vous de ce vêtement de deuil & de tristesse qui ne convient plus à une épouse qui va être admise aux nôces de l'Agneau. Laissez-là ces tristes dépouilles, revêtez-vous de vos habits de gloire & de magnificence. Les portes de la sainte Sion vont s'ouvrir pour vous recevoir.

* *Isaï c.* 51.

A ces consolantes paroles, l'ame fidele se sent transportée de joie. Son espérance s'anime ; sa charité s'enflamme, sa foi s'élance dans le Ciel ; son corps même semble oublier sa défaillance : & une lumiere divine brille, éclate déja sur son front. Brisez, Seigneur, vous disent ses soupirs & ses sentimens, brisez ces restes de mortalité qui me retiennent encore. Ne me laissez pas languir plus long-tems éloignée de vous. Rendez-vous à l'empressement de mon cœur.

Sensible à ses vœux, ô mon Dieu, vous vous hâtez de lui tendre la main ; que dis je ! vous la recevez dans vos bras & vous la placez pour toujours dans le sein de votre amour & de vos délices.

O sort digne d'envie ! Heureuse con-

dition ! Pourriez-vous n'être point l'objet de nos soins & de nos desirs ? Vivons, vivons comme les justes, afin que notre mort soit semblable à la leur.

ARTICLE CIV.

Quel est l'usage qu'on doit faire des richesses.

Charitas operit multitudinem peccatorum. 1. *Epit. S. Pierre. c. 4.*

La charité couvre la multitude des péchés.

LA charité conserve l'innocence, & elle couvre la multitude des péchés. La mort précieuse du juste est le fruit de sa charité, ainsi que la récompense de sa piété. La charité conserve l'innocence, elle couvre la multitude des péchés. L'aumône, jointe à la priere,
délivre l'ame de la mort. * *Tobi*

Heureux l'homme que sa compas- 12.
sion rend attentif aux miseres du pauvre ! Le Seigneur prendra soin de lui
dans le jour de son affliction, * & re- * *Psa*
muera lui-même le lit de son infirmité. 40.
Il le fera triompher de ses maux &
rendra sa mémoire éternelle. * * *Psa*

Riches, qui gémissez sous le poids 111.

de vos crimes, pourquoi ne vous hâtez-vous pas de vous en décharger, en versant vos biens dans le sein du pauvre, au lieu de les faire servir au luxe, à l'intempérance, à la volupté ? Est-ce donc pour un tel usage que le Seigneur a répandu sur vous la graisse de la terre avec la rosée du Ciel ? & n'est ce pas plutôt pour en soulager l'indigence ?

Détrompez-vous, heureux du siecle ! Oui, votre superflu est le nécessaire du pauvre. Dieu ne vous permet à vous-mêmes que le nécessaire de votre état. Il ne veut point que ce soit la cupidité qui le regle ; c'est à la modestie, à la religion & à la raison, à qui seules il appartient d'en mesurer les bornes. Vos penchants déréglés n'ont pas ce droit. Et comment vos passions insensées, source de vos désordres, seroient elles un privilege pour vous exempter d'un devoir qui doit, au contraire, les expier ?

* Ps. 72. Grand Dieu ! s'écrioit le Prophete,* mes pas ont chancellé, en voyant la prospérité des méchants. Est ce votre équité qui regle ce partage qui paroît si inégal à mes foibles yeux ? L'impie regorge de biens ; il éleve de superbes palais ; les mets les plus exquis cou-

vrent sa table somptueuse. C'est pour lui que l'avide marchand rassemble ce que les deux mondes ont de plus rare. Les talens, les arts, les métiers, tout ne travaille que pour lui; tout sert ses desirs & son luxe, il marche sur les fleurs, il nage dans la joie; tandis que le juste proscrit, méconnu, délaissé, languit dans l'indigence. A peine un humble toît lui offre quelque abri. De vils haillons couvrent sa nudité. La faim, les besoins, le mépris semblent s'unir pour l'accabler.

Seroit-ce là, Seigneur, le soin que vous prendriez de vos serviteurs, vous dont la main toujours attentive, prépare la nourriture aux oiseaux du Ciel? Abandonneriez-vous ainsi le plus chéri de vos ouvrages en proie à l'ignominie & à la douleur? Non, un pareil soupçon deviendroit un blasphême auquel la dureté des riches donneroit lieu. Votre sagesse, en leur confiant les biens de la terre, a voulu simplement les en rendre dépositaires, afin qu'ils les répandissent sur l'indigent. Vous les avez rendus les ministres de votre providence, pour les associer au mérite de votre libéralité. Que ne doivent-ils point, Seigneur, à une distinction si honorable? Quel zele

& quels soins ne leur impose-t-elle pas ? Mais aussi quels châtimens leur réservez-vous, s'ils ne répondent point à vos vues ? Si leur avarice retient pour eux des biens qu'ils n'ont reçu que pour les distribuer, ou si leur orgueil les consume en folles dépenses ; ah ! une ignominie & une disette éternelle seront à jamais l'appanage de ces infideles usurpateurs.

Ne souffrez pas grand Dieu ! que l'huile
* *Psalm.* du pécheur * parfume ma tête, & que
104. je partage son injustice pour partager un jour son malheur. Faites que je lave
* *Psalm.* mes mains * avec l'innocent & le juste ;
25. & que j'unisse mes louanges aux hommages que sa piété vous rend. Donnez-moi des entrailles de compassion pour l'affligé. Faites que j'offre un cœur sensible aux miseres que je ne sçaurois soulager. Que mes vœux, mes soins & mes bons offices adoucissent la peine de l'indigent, si la médiocrité de ma fortune ne me permet pas de l'aider. Faites que j'aime & que je respecte dans lui, l'image d'un Dieu Sauveur, & que je reçoive un jour les bénédictions éternelles, promises à la miséricorde & à la charité.

ARTICLE CV.

Le dernier jugement.

Confige timore tuo carnes meas. *Pf.* 118.

Pénétrez ma chair de votre crainte.

FAUT-il donc, ô mon Dieu, que nous appellions toujours la terreur de vos jugements, au fecours de notre lâcheté & de notre foibleffe? Faut il que la reconnoiffance toute feule, & l'amour, ne faffent que des impreffions paffageres fur notre ame? Faut il donc la fixer fans ceffe par la crainte? O honte! O douleur! eft il donc poffible qu'un Dieu qui pardonne, & qui aime, ne nous touche point auffi fenfiblement qu'un Dieu qui foudroie & qui punit?

Venez donc, puifque c'eft une trifte néceffité, venez, offrez-vous à nos yeux, image terrible d'un Dieu outragé, implacable & tout puiffant! Faites retentir à nos oreilles cette épouvantable fentence qui condamnera les pécheurs. Faites-nous entendre leurs gémiffements, leurs fanglots. Rendez-nous témoins de leur défefpoir, aux

pieds du Tribunal redoutable qui les jugera sans appel. Peignez-nous en caracteres de flamme & de sang, leur douleur, leur surprise & leur rage impuissante, afin que nous profitions d'une si terrible leçon quand il en est encore tems.

Pleurons amerement, ne nous consolons point, pour pouvoir être consolés dans ce jour de deuil. Jugeons-nous pour n'être point jugés. Changeons de vie pour changer notre arrêt. Appaisons, par le repentir le plus vif, la colere du Ciel, puisqu'il nous est encore permis de le fléchir & qu'il ne tient qu'à nous d'obtenir notre grace.

Oui, Seigneur, oui, vous êtes encore mon Sauveur & mon Médiateur. Hélas! dans ce terrible jour, vous ne serez plus que mon juge; vous ne recevrez plus mes supplications; vous serez inexorable à mes vœux; vous me citerez devant votre tribunal. Que vous répondrai-je, grand Dieu, dans ce jour d'une discussion si exacte, où je ne pourrai ni excuser mes fautes, ni surprendre votre équité, ni échapper enfin à votre justice?

Mes accusateurs se présenteront avec moi. Ma conscience sera la premiere à

porter un témoignage, hélas, trop véritable. J'ai pû la faire taire dans les jours de mes égarements criminels ; mais alors rendue à elle-même, elle reprendra tous ses droits & me confondra.

Tout l'univers, dit le Prophête, s'armera contre le pécheur. Toutes les créatures s'éleveront à la fois pour lui reprocher d'avoir abusé d'elles.

Le tems l'accusera. Il fera voir toutes les heures qu'il aura perdues en vains amusements, ou qu'il aura données au crime. Ses pensées les plus secretes, ses desirs les plus honteux, ses plus injustes procédés, ses desseins les plus noirs se montreront à lui & le montreront tel qu'il est à toute la terre. Les murs mêmes, les murs, témoins de ses désordres, prendront la parole pour découvrir toute l'ignominie & toute la turpitude de ses actions. La loi du Seigneur qu'il aura négligée, les devoirs qu'il aura méprisés déposeront tous contre lui. L'Evangile s'ouvrira à ses yeux, & ses caracteres sacrés se changeront en traits de feu & de lumiere, pour achever de l'accabler.

Confus, interdit & tremblant, il sera contraint de garder un morne silence. Que dis-je ? Il grincera les

* *Psalm* 111. dents, * il exhalera sa douleur par les plus épouvantables blasphêmes, il se déchirera lui-même dans sa fureur, il appellera la mort, il dira aux montagnes de tomber sur sa tête & de l'é-
* *Luc.* 23. craser: * mais, souhaits inutiles, il vivra pour souffrir toujours davantage, pour mourir & renaître à chaque instant dans un état toujours plus cruel, & pour être à lui-même son propre bourreau, plus redoutable mille fois que tous les feux allumés par la justice & par la vengeance divine.

Le souverain Juge prononcera enfin l'Arrêt éternel de sa réprobation & de son supplice. L'abîme s'ouvrira & l'engloutira à jamais dans ses gouffres.

Ne poussons pas plus loin une si affreuse peinture. Elle est désormais du ressort de l'enfer; lui seul peut l'achever. Tournons tous nos regards sur nous, & demandons nous à nous-mêmes, si nous ne donnerons pas un jour ce désolant spectacle, si nous ne serons pas les tristes sujets d'une catastrophe si douloureuse Hâtons-nous d'en prévenir la juste rigueur, par une prompte conversion. Qu'une sainte crainte soit en nous le commencement de l'amour, & qu'un amour parfait devienne enfin

pour nous le gage d'une ſentence de douceur, de bénédiction & de grace.

ARTICLE XCVI.

Des tourmens de l'enfer.

Deſcendant in infernum viventes. *Pſalm.* 54.

Qu'ils deſcendent vivants dans l'enfer,

DESCENDONS en eſprit dans l'enfer pendant la vie, afin de ne point y deſcendre pour toujours à la mort. Parcourons des yeux de la foi cet horrible ſéjour. Connoiſſons les diverſes peines, comptons-en les ſupplices. Meſurons-en s'il ſe peut l'éternité, tandis que nous pouvons encore en éviter le poids épouvantable. Malheur, malheur à ceux à qui une triſte & tardive expérience en fera éprouver toute l'horreur. Mais prétends-je expliquer les tourmens de l'enfer? Ah! comment s'en former une juſte idée? Eſt il donné à un homme mortel de comprendre tout ce qu'on ſouffre dans ce ſéjour de toutes les douleurs, dans ce lieu de ſuppli-

ces, de cruauté, de haine & de confusion ? Non, j'affoiblirois, par une peinture vulgaire, une image que le désespoir seul peut tracer. Nos connoissances sont trop foibles, trop bornées; nos lumieres sont trop confuses. La sombre lueur, oui, la sombre lueur des flammes, qui enveloppent un damné, nous éclaireroit mieux & nous montreroit plus distinctement ce que nous voulons nous représenter, & ce que les motifs les plus pressants demandent que nous méditions continuellement. Il faudroit entendre les cris & les hurlements de ces malheureux, être témoins de leur fureur, de leur rage, de leurs blasphemes, pour connoître toute l'étendue de leur malheur.

Ah ! si une seule goutte de la sueur embrasée, qui découle sans cesse du visage enflammé de ces infortunés, tomboit sur nous, elle nous apprendroit plus que toutes nos réflexions ne peuvent faire. Non, tout ce que notre imagination peut se figurer de plus épouvantable; les douleurs les plus aigues, les supplices les plus lents & les plus redoublés, les tortures, les gênes, les genres de morts les plus inouis & les plus affreux; tout cela réuni & com-

paré à une ſeule des peines de l'enfer, ne mérite pas même le nom de peine. Qu'eſt-ce donc que l'enfer, avec tous ſes tourments ſi multipliés & ſi rigoureux ? Qu'eſt-ce donc que l'enfer avec ſon éternité ſans bornes, ſans meſure & ſans fin ? Mais qu'eſt ce que l'enfer, conſidéré ſur-tout, dans la cruelle privation du ſouverain bien ? Peut-on y penſer ſans frémir ? & ce mot ſeul ne met il pas le dernier trait à cette déteſtable peinture ?

Vous n'avez plus de droit à ce bien infini : c'en eſt fait pour jamais, ames malheureuſes ; il n'y a plus de rédemption pour vous. En proie à la fureur des démons ; ſous la dent aigue de ces lions rugiſſants, & ſous le tranchant de leurs griffes cruelles, c'eſt envain que vous tournez de tous côtés vos regards effrayés & que vous tendez des mains ſuppliantes vers le libérateur d'Iſraël : il n'eſt plus pour vous, ce Sauveur ſi compatiſſant, ſi bon & ſi doux. C'eſt pour toujours que vous l'avez perdu. Vous ne le verrez plus. Un immenſe cahos vous ſépare de lui.

O Ciel, être toujours ſéparé d'un Dieu ſi aimable * ! Quelle deſtinée !

* Luc. 16.

Quelle séparation ! la comprenez-vous, ô mon ame ? Séparé de Dieu, c'est-à-dire du plus tendre de tous les peres, du plus fidele de tous les amis, du plus beau de tous les époux, du plus charmant, du plus ravissant de tous les objets. Oui, cette cruelle séparation exprime seule tout ce qu'on peut penser, tout ce qu'on peut écrire de l'enfer & de ses tourments.

Mon sang se glace dans mes veines, & mon cœur refuse de s'arrêter à cette horrible, à cette épouvantable pensée. Vous perdre pour toujours, ô mon Dieu ! Vous haïr éternellement ! Ah ! préservez-moi, garantissez-moi d'un sort si funeste, d'un mal qui réunit seul, qui surpasse seul tous les maux.

Il n'est rien, Seigneur, il n'est rien, que je ne sois prêt à entreprendre pour l'éviter. Les souffrances les plus cruelles, les sacrifices les plus chers, les larmes les plus ameres, tout me sera doux dans le tems pourvu que j'appaise votre justice & que j'obtienne de votre miséricorde, le bien de vous voir, de vous aimer, & de vous posséder éternellement.

ARTICLE CVII.

Du Paradis.

Unam petii à Domino, hanc requiram. *Pſalm.* 26.

J'ai demandé une choſe au Seigneur, je n'en rechercherai point d'autre.

LE BONHEUR de voir Dieu dans ſon ſaint Tabernacle, * la gloire de demeurer avec lui, de le contempler, de le poſſéder éternellement, eſt elle l'unique objet de mes vœux? Cette douce eſpérance anime-t elle toutes mes démarches? Regle t elle toutes mes affections? Entre-t elles dans toutes mes penſées? Puis je dire, avec le Prophete que je ne demande que cette ſeule choſe au Seigneur? Puis je m'écrier à toute heure, avec le ſaint Evêque d'Antioche, * rien ne me plaît, rien ne me touche, tout m'eſt indifférent pourvu que je puiſſe à jamais jouir de mon Dieu? Que le feu des tribulations me réduiſe en cendres, que la douleur faſſe ſentir à mon corps ſes

* *Pſ.* 83.

* *Saint Ignace. Ep. ad Smir.*

pointes les plus aigues, que l'adversité me fasse éprouver ce qu'elle a de plus accablant, que tout l'enfer épuise enfin sur moi sa fureur & sa rage; je souffrirai tout avec joie, pourvu que j'arrive par-là à la possession de mon bien-aimé. Mon cœur soupire après celui qui est mort pour moi, qui s'est donné tout entier à moi.

Puis-je m'approprier ses tendres sentimens, ô le seul bien digne de mes recherches, de mon empressement & de mon amour! Mes actions répondent-elles à mes desirs? Hélas oserois-je bien m'en flatter? Je sens, avec le Prophete,* je reconnois, avec lui, ô mon Dieu, qu'un seul jour passé dans votre maison, est préférable à des siecles de plaisirs & de gloire, dans les tabernacles impurs des pécheurs. Je le sens, il est vrai; mais un funeste poids qui m'entraîne malgré moi vers la terre, ne partage que trop souvent mon attention & mes soins.

* Psalm. 83.

Quand m'arracherez-vous à ce dur esclavage, Seigneur, & quand daignerez-vous me délivrer enfin de cette fatale néceſſité? Sion, montagne auguste & sainte, patrie heureuse des vivants! O murs, ô séjour plein de gloire qui renfermez le Dieu de la

terre & des Cieux, Sion séjour délicieux! Centre de tous les vrais plaisirs! Doux terme de tous les travaux, quand me sera-t-il accordé de ne fixer mes regards que sur vous? Quand me sera-t-il donc permis d'entrer dans la joie de votre présence & dans l'aimable liberté de vos citoyens?

Ouvrez-vous, voûtes éternelles, & laissez moi appercevoir le Roi immortel de la gloire. * Montrez-moi, avec le premier des Martyrs, * Jesus à la droite de Dieu, prêt à couronner mon amour. O demeure pleine de ravissement & de charmes! mes yeux vous cherchent en tous lieux, mon cœur & ma chair même * tombent en défaillance, & je ne puis plus vivre éloigné de vous. Quand terminerez vous mon attente? Quand remplirez vous enfin tous mes vœux?

* Psal. 23.
* Act.
* Psal 83.

Paroissez, ô Soleil de justice! dissipez par votre clarté toutes ces tristes ombres. Éclipsez tous ces vains objets qui s'offrent à mes sens dans cette vallée de larmes. Où peut aller celui qui ne vous prie point, ô mon Dieu, vous qui êtes la lumiere du monde, & le sein glorieux de tous nos desirs? Ah! il ne peut que s'égarer, il

ne peut que se perdre au milieu des ténebres qui l'entourent de tous côtés.

Oh que celui qui vous contemple, trouve la terre méprisable! Qu'il en déplore amerement les folles joies, qu'il en craint peu les menaces! L'illustre Lévite, * aux yeux duquel vous vous montrez avec toutes vos amabilités, compte pour rien cette grêle de pierres dont on l'accable. Il est insensible à tout autre objet, pour n'être sensible qu'à vos attraits, & il ne voit dans ses bourreaux, que les doux ministres de son bonheur; doit-on être surpris qu'il les aime?

* Saint Etienne.

O cieux, levez donc ce voile importun, qui dérobe mon bien aimé, à mes regards avides! C'est lui seul que je cherche au milieu de vous! Montrez-moi celui que mon cœur adore, celui dont vous tenez toute votre beauté. Donnez-moi la paix * incorruptible que mon ame demande, le vin spirituel dont elle souhaite de s'ennivrer; nourriture & breuvage céleste, dont les bienheureux se remplissent avec délices, & qui excite à chaque instant dans eux, le feu vif, le feu immortel d'une éternelle charité.

* Saint Ignace. Ep. ad Smir.

ARTICLE CVIII.

Cantique à la louange de l'amour divin.

Eructavit cor meum verbum bonum. *Ps.* 44.

Mon cœur m'inspire de saintes paroles.

NON, je ne sçaurois contenir les secrets sentimens qu'un tendre amour m'inspire. Je cede enfin à de si doux transports. Je veux qu'ils éclatent par mes paroles, & que ma voix soit en ce jour l'interprete fidele de mes desirs.

Cieux, soyez attentifs à ce que je vais dire, * s'écrioit autrefois le saint conducteur d'Israël! Que la terre écoute en silence les oracles sacrés que ma bouche va prononcer!

* *Deut. c.* 32.

Ne puis-je point dans mon ardeur, me servir du même langage? Je chante comme lui, la miséricorde & la gloire du Dieu qui soutient l'univers, & qui le comble, avec tant de bonté de ses plus magnifiques faveur. Son amour infini, son amour, le plus cher de ses attributs est l'ob-

jet adorable de mes louanges. Ses attraits ſouverains fixent pour toujours mes regards. Puis-je trop célébrer le pouvoir de ſes charmes? Je conſacre à ce ſoin les plus beaux de mes jours. Je me livre à l'impreſſion d'une ſi belle flamme. Ma langue pourra-t-elle ſuivre mon cœur? Mais que dis-je? Et comment exprimer des douceurs qu'on ne peut ni concevoir, ni comprendre? Non, non, ce raviſſant tableau peut bien être ébauché ſur la terre, ce n'eſt que dans le Ciel qu'il peut être achevé.

Quelle eſt cette volupté chaſte &
* *Pſ.* 45. pure, dont parle le Prophete * & qu'il compare à un torrent qui entraîne avec rapidité tout ce qu'il rencontre? Où ſont ces mortels privilégiés, qui en ſont ſans ceſſe enivrés? Où ſont-ils? que je les félicite, & que je contemple à loiſir la douceur de leur ſort.

Bonheur, deſir continuel de notre cœur, mobile de tous nos deſſeins, ſujet de toutes nos penſées, ſentiment ſecret & délicicieux, joie, tranquillité, charme inviſible, que nos vœux appellent inceſſamment, l'aimable objet de toutes nos recherches, qui échappez dans le moment que l'on croit vous ſaiſir; hélas! en quels climats pourrai-

je vous trouver? Avez-vous établi votre séjour au milieu de la gloire & de l'opulence? Habitez-vous dans les palais des Rois? L'or peut-il vous fixer? Reposez-vous à l'ombre des lauriers? Êtes-vous le partage des graces? Vous plaisez-vous dans le sein de la confiance & de l'amitié? Non, tout me défend de me croire heureux avec tous ces présents de la fortune & de la nature. Tout me dit que je dois vous chercher autre part. Qui m'enseignera donc où vous êtes? qui me conduira vers les lieux que vous embellissez & que vous honorez de votre présence?

Amour divin, vous seul avez le droit d'ouvrir cet auguste temple. Vous êtes la source unique des vrais biens. Vous êtes ce bonheur, que rien ne peut altérer ni corrompre. Vous êtes cette joie qui s'augmente à tous les instants, ces desirs toujours satisfaits & renaissans, ces torrens de volupté pure, qui se font sentir même au milieu des adversités. Laissez-vous entrevoir du moins à mes foibles yeux, en attendant qu'il leur soit permis de vous fixer de plus près & de vous atteindre; en attendant qu'il me soit accordé de m'enivrer de l'abondance, toujours nou-

velle, des trésors de la maison du Seigneur; d'être nourri, rassasié de cette lumiere immortelle, qui remplit le cœur des élus, qui les pénetre ainsi qu'une douce rosée, & s'incorpore à eux telle qu'un céleste aliment.

Amour divin, sentiment vif & pur! beau feu que respectent les sens, & qui s'éleve au dessus d'eux comme un parfum précieux, monte au plus haut des airs; oui, encore une fois, c'est à vous seul à m'apprendre ce que vous êtes. Offrez-vous donc à moi sous vos propres couleurs: & que vos feux soient pour mon cœur une source inépuisable de connoissances & de lumieres!

Amour, vous êtes Dieu; le disciple bien aimé m'en assure. Quelle image charmante ne me présente point ce premier attribut, qui fait l'essence & le fond de votre être?

Vous êtes grand, immense, élevé, ô mon Dieu! Vous êtes la grandeur, la justice & la sainteté même, & je ne puis, sans le plus respectueux tremblement, envisager, quoique de loin, ces attributs augustes, devant lesquels les Chérubins se couvrent de leurs aîles. Mais vous êtes encore tout amour, & je puis vous contempler sous ces traits

& me livrer dans mon raviſſement à l'ardeur la plus vive.

Mon cœur oſe donc ſuivre un ſi doux ſentiment ; mais afin qu'il ſoit en état de pénétrer dans ce ſanctuaire adorable, daignez être ſon guide, découvrez-vous à lui, ôtez vous-même le voile reſpectable qui vous dérobe à ſes regards & montrez vous dans les merveilles que vous avez opérées dans tous les tems.

Que vois-je, ô amour immortel ! Un Dieu Créateur, tout puiſſant, ſort du ſein de ſon immenſité pour vous plaire. Il découvre en votre faveur ſes amabilités, juſques-là inconnues.

C'eſt vous qui, au commencement, faites naître les tems, les ſaiſons, les années. C'eſt par vous que brille l'aſtre du jour. C'eſt vous qui ornez les Cieux avec tant de magnificence. C'eſt vous qui rendez la terre féconde & qui donnez l'être à tout ce qui eſt. C'eſt vous, enfin, qui étalez à nos yeux, le ſpectacle admirable de l'univers, & qui répandez en tous lieux les dons précieux de la nature. O amour généreux ! c'eſt vous qui faites deſcendre un Dieu Rédempteur du trône de ſa gloire, pour nous montrer le chemin

du bonheur. C'eſt vous qui le rendez ſenſible à nos malheurs. C'eſt vous qui le portez à prendre ſur lui nos miſeres, à ſe ſoumettre à tous les maux pour nous procurer tous les biens. Quel abaiſſement pour un Dieu! Quelle condeſcendance! O charité, montrez-le à notre cœur dans cet état d'abjection, de ſouffrances! Faites-nous voir ce Dieu mourant pour nous, au milieu des ſupplices. Recueillez les flots de ſon ſang. Comptez, s'il ſe peut, les plaies cruelles qu'il a reçues pour nous délivrer de la mort. Il n'appartient qu'à vous de faire cette énumération douloureuſe.

O amour prévenant, dont les ſoins attentifs ne connoiſſent ni réſerves ni bornes, racontez nous auſſi le plus grand des prodiges dans le Sacrement ineffable que vous avez bien voulu nous laiſſer.

Amour miſéricordieux! C'eſt vous encore, oui, c'eſt vous, qui nous envoyez un Dieu ſanctificateur qui nous remet toutes nos dettes, qui anime notre confiance & notre eſpoir, qui guide nos pas chancellants, ſoutient notre foibleſſe, adoucit nos chagrins, éclaire nos ténebres & nous met en poſſeſſion de tous les dons de la Divinité.

Qu'ajouterai-je à mon amour ! Vous êtes une abîme sans fond, où mon cœur va se perdre. Vous ne faites qu'accroître mes desirs ; en les rassasiant, vous les enflammez toujours davantage. Mon ame sent tous vos bienfaits ; mais ma langue ne peut les exprimer. Un silence de saisissement & d'admiration peut seul les célébrer dignement.

Témoignages infinis, rassemblés autour de mon cœur ? Ah ! vous achevez de le consumer, en lui faisant sentir son heureuse impuissance ! Languir, désirer & mourir pour être entierement à mon bien aimé, c'est tout ce que je veux désormais.

Profondément blessé d'un seul de ses regards, * pourrai-je, sans mourir d'amour, soutenir tout le poids de ses amabilités réunies ?

* Cantiq. c. 1.

Languir, desirer & mourir, pour vivre éternellement dans le sein de mon bien aimé, dans les effusions de la plus parfaite tendresse, c'est encore une fois tout ce que je veux. Amen.

FIN.

Priere de l'Auteur.

Ne . . . . . . cum aliis prædicaverim, ipse reprobus efficiar. *S. Paul.* 1 *Cor. c.* 9.

De peur qu'après avoir parlé de Dieu aux autres, je n'aie le malheur d'être moi-même réprouvé.

C'EST sans doute avec plus de raison que votre Apôtre, que je dois craindre en finissant cet ouvrage, ô mon Dieu! que les sentimens que j'ai tâché d'y exprimer, ne deviennent pour moi un juste sujet de condamnation & de honte; si mes soins ne répondent parfaitement à vos faveurs, si l'amour le plus tendre & le plus généreux n'anime toutes mes démarches. Mais oserois je bien m'en flatter? & ne dois je pas plutôt appréhender que vous ne me reprochiez d'avoir prophané vos louanges, * en les célébrant d'une voix souillée, & en les traçant d'une main coupable?

* *Psalm.* 9.

Pardonnez, grand Dieu, une présomptueuse témérité, à ma foiblesse, en faveur du motif que j'ose vous of-

frir ! C'est votre gloire que je cherche, c'est elle qui a conduit ma plume & mon cœur.

Mes péchés sont l'ouvrage de ma corruption ; mais le zèle & la douleur qui me pressent, sont l'ouvrage de votre miséricorde la plus gratuite. Recevez ce qui vous appartient, & oubliez ce qui vient de moi. Recevez les témoignages de repentir que j'ai confiés à ce livre, & effacez du livre de vie les crimes sans nombre que j'ai commis. Acceptez le desir sincere que j'ai de satisfaire à vôtre justice & de vous dédommager de tout ce que mon indifférence vous a ravi, en portant à vos pieds, s'il se peut, les vœux & les cœurs de tous les hommes ; en vous offrant les saints transports des ames pieuses qui liront cet ouvrage ; en m'appropriant leurs soins les plus empressés, & en suppléant par-là, en quelque façon, à l'insuffisance des miens ; en multipliant, en étendant enfin, autant qu'il est en moi, les hommages & les adorations qui vous sont dues.

Remplissez mes desirs, ô Dieu plein de bonté, & faites, je vous en conjure, que toutes les fois que les expressions & les effusions de mon cœur passeront

dans la bouche de vos serviteurs les plus dévoués, je sois admis, malgré mon indignité, dans la société de leurs mérites. Donnez-moi de leur abondance, dans mon extrême pauvreté.

O Dieu si aimable! je ne vous ai point aimé comme j'aurois dû. Pardonnez-moi une injuste réserve que je souhaiterois expier par le sacrifice de milles vies, & ne permettez pas, ô Dieu clément, que je sois condamné à vous haïr, tandis que les foibles efforts de mon zèle contribueront peut-être à vous faire aimer. Ainsi soit il.

FIN.

TABLE DES ARTICLES.

ARTICLE PREMIER. *Sentimens d'une ame qui consacre les premiers momens du jour aux hommages & aux louanges d'un Dieu Créateur.* page 1
ART. II. *Condescendance de Dieu, qui permet à l'homme de s'entretenir avec lui.* 5
ART. III. *Sentimens d'une ame qui tâche de s'élever & de s'unir à l'Etre suprême.* 8
ART. IV. *Sentimens d'une ame qui gémit des blasphêmes de l'impiété.* 12
ART. V. *La connoissance de Dieu nous éleve à l'amour de Dieu.* 16
ART. VI. *Soupirs d'une ame qui desire de voir Dieu.* 22
ART. VII. *Le souvenir de Dieu nous fait goûter une joie pure & parfaite.* 27
ART. VIII. *Les merveilles de la Nature confondent l'impiété qui méconnoît un Dieu.* 32
ART. IX. *Sur la mort.* 36
ART. X. *Le Jugement dernier considéré dans les signes qui le précéderont & le suivront.* 40
ART. XI. *L'enfer & les regrets que cause aux réprouvés la perte d'un bonheur suprême.* 43
ART. XII. *Sur le Paradis.* 47
ART. XIII. *Vanité des biens de la terre; Dieu*

seul peut nous rendre heureux. 51
ART. XIV. *La perte de notre ame est une perte irréparable.* 56
ART. XV. *Des remords de notre conscience.* 60
ART. XVI. *De l'impureté & des funestes effets qu'elle produit.* 63
ART. XVII. *Des miseres & des contrariétés que l'on éprouve en soi depuis le péché.* 67
ART. XVIII *De l'amour propre.* 72
ART. XIX. *De la colere & de la vengeance.* 75
ART. XX. *De la médisance & de la calomnie.* 79
ART. XXI. *Du vice qui domine en nous.* 83
ART. XXII. *De l'amour déréglé de nous mêmes.* 87
ART. XXIII. *De la nécessité de la pénitence.* 90
ART. XXIV. *Sentimens d'une ame désabusée du monde, & qui retourne à Dieu.* 94
ART. XXV. *Regrets d'une ame pénitente à la vue de ses péchés.* 97
ART. XXVI. *Suite des mêmes sentimens.* 101
ART. XXVII. *Sentiment d'une ame que Dieu a délivré, par sa miséricorde, de l'esclavage du monde & des passions.* 104
ART. XXVIII. *L'avénement d'un Dieu Rédempteur a fait dans tous les tems l'espérance & l'attente des justes.* 108
ART. XXIX. *L'homme confié à la garde des Anges.* 111
ART. XXX. *De la négligence dans les petites fautes, & des dangers où elle nous conduit.* 115
ART. XXXI. *De l'obligation où nous sommes de tendre à la perfection.* 119

ART. XXXII. *Le joug du Seigneur n'est dur & pesant, que pour ceux qui le traînent lâchement.* 123

ART. XXXIII. *Une vierge sans tache, peut seule être un sanctuaire digne du Dieu de toute pureté.* 127

ART. XXXIV. *De l'incertitude de nos dispositions à l'égard de Dieu.* 130

ART. XXXV. *Plaintes d'une ame dans la sécheresse.* 133

ART. XXXVI. *La Nativité de la plus sainte des Vierges est un gage prochain de notre salut.* 137

ART. XXXVII. *De la dignité de l'homme.* 140

ART. XXXVIII. *Avantages du recueillement intérieur.* 144

ART. XXXIX. *Bonheur d'une ame qui s'attache à connoître Dieu.* 147

ART. XL. *Sur le mystère de l'Incarnation.* 151

ART. XLI. *Des avantages de la Prière.* 155

ART. XLII. *Visite de la sainte Vierge à Elisabeth.* 158

ART. XLIII. *Dieu seul peut remplir nos desirs.* 162

ART. XLIV. *La venue du Rédempteur doit faire l'attente de la terre.* 165

ART. XLV. *Sur la naissance d'un Dieu Sauveur.* 169

ART. XLVI. *De la véritable piété.* 172

ART. XLVII. *Les Mages adorent le divin Roi des Juifs.* 175

ART. XLVIII. *Avantages d'une douce confiance en Dieu.* 178

ART. XLIX. *L'Enfant Jesus est présenté dans le Temple.* 182

ART. L. *De la simplicité chrétienne.* 185
ART. LI. *De la fausse piété.* 188
ART. LII. *Jesus-Christ seul a des paroles de paix & de vie.* 192
ART. LIII. *Le service de Dieu est un doux esclavage.* 196
ART. LIV. *Le service de Dieu ne peut s'allier avec celui du monde.* 199
ART. LV. *Foiblesse & misere de l'homme.* 203
ART. LVI. *Malheur de ceux qui ne s'attachent point inséparablement à Dieu.* 206
ART. LVII. *Plaintes d'une ame dégoûtée de la vie, par le danger continuel où elle est d'offenser Dieu.* 209
ART. LVIII. *L'orgueil de l'homme confondu par les humiliations d'un Dieu.* 212
ART. LIX. *Nous trouvons tout en Jesus-Christ.* 215
ART. LX. *Avantages d'un entier abandon à la providence.* 218
ART. LXI. *Le véritable amour se montre par ses effets.* 222
ART. LXII. *Les souffrances de Jesus-Christ condamnent notre sensibilité & notre molesse.* 226
ART. LXIII. *La difformité du péché prouvée par la Passion du Sauveur.* 229
ART. LXIV. *La Passion de Jesus-Christ condamne nos excès & nous instruit de nos devoirs.* 232
ART. LXV. *La véritable maniere de compatir aux douleurs de Jesus-Christ.* 235
ART. LXVI. *Les douleurs de la sainte Vierge aux pieds de la Croix.* 238
ART. LXVII. *La mort d'un Dieu Sauveur rend à l'homme la vie & le salut.* 240
ART. LXVIII. *La Résurrection de Jesus-*

Christ assure toutes nos espérances. 244
ART. LXIX. *Avantages d'une foi vive & surnaturelle.* 248
ART. LXX. *Contre les erreurs d'une fausse & impie philosophie.* 252
ART. LXXI. *Dieu seul est grand, & Jesus-Christ son fils unique & éternel.* 257
ART. LXXII. *Jesus-Christ est monté au Ciel pour nous y préparer une place.* 260
ART. LXXIII. *Vœux pour attirer sur nous l'Esprit-Saint.* 264
ART. LXXIV. *Les dons de l'esprit du Seigneur doivent faire toute notre ambition.* 267
ART. LXXV. *Le mystere incompréhensible de la Trinité, doit être le sujet de nos plus profondes adorations.* 271
ART. LXXVI. *De la connoissance de Dieu & de soi-même.* 275
ART. LXXVII. *De la douceur & de l'humilité.* 278
ART. LXXVIII. *De la conformité & de la soumission à la loi de Dieu.* 282
ART. LXXIX. *Des douceurs & de la consolation de la vraie piété.* 286
ART. LXXX. *Sentimens de reconnoissance, à la vue des tendres avances que Dieu nous fait.* 289
ART. LXXXI. *Un Dieu Sauveur se fait lui-même la nourriture de l'homme.* 292
ART. LXXXII. *Jesus-Christ dans le sacrement de son amour, doit occuper toutes nos pensées, & être sans cesse présent à notre esprit pour être le modele de nos devoirs.* 296
ART. LXXXIII. *Une crainte respectueuse, doit céder à la confiance & à l'amour.* 299

Art. LXXXIV. *Dispositions d'une ame qui se prépare à recevoir son Dieu.* 301
Art. LXXXV. *Les divins effets de la Communion.* 304
Art. LXXXVI. *Le cœur d'un Dieu est le plus cher & le plus glorieux de tous les présens.* 308
Art. LXXXVII. *Sentimens de reconnoissance & d'admiration à la vue des ouvrages & des bienfaits d'un Dieu Créateur.* 311
Art. LXXXVIII. *Avantages d'une union intime avec Dieu.* 315
Art. LXXXIX *De la constance dans les souffrances.* 319
Art. XC. *Sentiment d'une ame délaissée, à la vue des dangers qui menacent sa foiblesse.* 322
Art. XCI. *Dieu seul sçait adoucir efficacement toutes nos peines.* 326
Art. XCII. *L'attente d'un bonheur sans fin, doit nous faire supporter avec joie nos peines.* 330
Art. XCIII. *Des avantages d'une humble patience.* 333
Art. XCIV. *Sur l'Assomption de la sainte Vierge.* 337
Art. XCV. *L'ame attentive à la voix de son Dieu.* 340
Art. XCVI. *Du souvenir de notre fin derniere.* 344
Art. XCVII. *La mort surprend la plus grande partie des hommes.* 348
Art. XCVIII. *L'abondance & le luxe conduisent à un malheur éternel.* 351
Art. XCIX. *Celui qui viole la pureté de son corps, commet un sacrilege.* 354
Art. C. *De l'abus & de la perte du tems.* 358
Art. CI. *Plaintes d'une ame livrée à un*

délaissement intérieur. 361
ART. CII. *La mort du pécheur.* 365
ART. CIII. *La mort du juste.* 369
ART. CIV. *Quel est l'usage qu'on doit faire des richesses.* 373
ART. CV. *Le dernier jugement.* 377
ART. CVI. *Des tourmens de l'enfer.* 381
ART. CVII. *Du Paradis.* 385
ART. CVIII. *Cantique à la louange de l'amour divin.* 389
Prière de l'Auteur. 396

Fin de la Table des Articles.

APPROBATION.

J'AI lu, par l'ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, un ouvrage intitulé, *La Religion du Cœur exposée dans les sentimens qu'une tendre piété inspire* : & j'ai crû qu'on pourroit en permettre l'impression. A Paris ce 19 Mars 1767. *Signé* FOUCHER, Principal du Collége Royal de Navarre.

PERMISSION DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, à nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maître des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers, qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé NICOLAS-AUGUSTIN DELALAIN, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer, & donner au Public un Ouvrage intitulé : *La Religion du Cœur exposée dans les sentimens qu'une tendre piété inspire, avec de courtes élévations pour toutes les situations où l'on peut se trouver* : S'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Permission pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre &

débiter par tout notre Royaume pendant le temps de trois années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères ; que l'impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance de la présente Permission ; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui auru servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit Sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Vice-Chancelier & Garde des Sceaux de France, le Sieur DE MAUPEOU ; le tout à peine de nullité des Présentes : du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant, & ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Vou-

